Fr
923.945
cas/Mem/Mem
20459

00020459

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016

00020459

MÉMOIRES

DU VÉNITIEN

J. CASANOVA

DE SEINGALT,

EXTRAITS DE SES MANUSCRITS ORIGINAUX;

PUBLIÉS EN ALLEMAGNE,

ET TRADUITS

20459

PAR M. AUBERT DE VITRY,

Traducteur des Mémoires de Goëthe, etc.

TOME DIXIÈME.

PARIS,

TOURNACHON-MOLIN, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 45.

1828.

Fr 923.945
Cas/Men/Men
20459

MÉMOIRES
DE CASANOVA.

CHAPITRE PREMIER.

Séjour à Rome. — Mon frère Jean. — Raphaël Mengs. — Visite à madame Cheruffini. — Ma liaison avec Winckelmann. — Le cardinal Albani. — La *villa* Albani. — Première visite au cardinal Passionéi.

Dès qu'un étranger arrive à Rome, on le conduit à la douane, toujours ouverte pour visiter les malles des nouveaux venus; on n'y est sévère que pour les livres. J'avais une trentaine de volumes qui n'étaient rien moins qu'orthodoxes; je faisais d'avance mes adieux à ces chers compagnons de voyage, prenant mon parti à cet égard, quand le commis qui inspectait mon bagage me proposa fort poliment de me les

faire porter le lendemain à mon auberge, si je voulais en payer la valeur; j'acceptai de grand cœur; il fut exact: je lui donnai deux sequins.

Je descendis sur la place d'Espagne, à l'hôtel de la *Ville de Paris*; je fis prévenir aussitôt mon frère de mon arrivée; c'était mon frère Jean, que je n'avais pas vu depuis dix ans. Il en avait alors trente; il était l'un des élèves du célèbre Mengs, que l'invasion de la Saxe par le roi de Prusse, et la fuite du roi de Pologne à Varsovie privaient depuis quelques années de sa pension.

J'étais à dîner lorsque mon frère parut. Nous nous embrassâmes cordialement; nous nous racontâmes nos aventures. Il ne lui était rien arrivé de remarquable: il n'en était pas de même pour moi. Il m'engagea à loger chez le chevalier Mengs, qui avait un appartement à ma disposition. J'acceptai.

Après avoir fait ensemble un tour de promenade, mon frère me conduisit chez madame Cheruffini. Je m'y trouvai tout

d'un coup au milieu d'un grand cercle où régnait le meilleur ton. Mon frère me présenta à la maîtresse de la maison ; celle-ci me reçut avec toute la politesse romaine. Je la trouvai aimable, et ses filles encore davantage. L'une d'elles était belle comme un ange. Entourées d'une légion d'adorateurs, ces jeunes beautés se montraient prévenantes envers tout le monde. On commença à causer avec moi. Mes réponses aux questions que l'on m'adressait me paraissaient faites pour engager sérieusement la conversation. Trompé dans mon attente, je gardai le silence. Je m'aperçus bientôt que la société n'était pas disposée à m'accorder beaucoup de considération, et que j'étais redevable de cette indifférence à mon introducteur. J'entendis un abbé dire à son voisin qui me regardait : « C'est le frère de Casanova. » — « Vous m'auriez désigné, lui dis-je, d'une manière plus convenable si vous aviez dit : « Casanova est le frère de ce monsieur. » — C'est la même chose. — Non pas, dit un autre abbé. Je nouai conversation avec celui-ci, et nous devin-

mes tout à coup bons amis. Cet abbé n'était autre que le célèbre Winckelmann qui, douze ans après, fut assassiné à Trieste par le scélérat Archangéli.

Le cardinal Alexandre Albani entra comme nous causions; Winckelmann me présenta à Son Éminence. Le cardinal était presque aveugle; il causa beaucoup avec moi; sa conversation n'annonçait point un homme d'esprit. Son ton devint même très-incivil quand il apprit que j'étais le Casanova qui s'était évadé des Plombs. « Com-» ment, me dit-il, avez-vous osé venir à » Rome? Ne saviez-vous pas qu'un mot des » inquisiteurs d'état pouvait vous en faire » renvoyer? » Choqué de cette incartade, je lui répliquai qu'il n'y avait aucune témérité de ma part à être venu à Rome où je ne courais aucun danger; que la témérité serait aux inquisiteurs d'État s'ils osaient demander mon extradition; car ils n'auraient à articuler contre moi aucun fait qui pût me mettre dans le cas de perdre ma liberté.

Le lendemain, je vis pour la première fois, à la villa Albani, le célèbre peintre

Mengs, homme vraiment rare, et surtout par son infatigable activité. Il ne me parut pas moins remarquable dans les relations ordinaires de la vie par son extrême originalité : toutefois il se montra très-civil à mon égard, paraissant charmé de pouvoir m'offrir un logement à Rome. La villa Albani excita toute mon admiration. Le cardinal Alexandre, en créant ce lieu magnifique, n'avait eu pour but que de satisfaire sa passion pour l'antiquité. On n'y voyait que des statues, des socles, des colonnes, des bas-reliefs antiques. Grand connaisseur, comme il l'était, le cardinal avait su se procurer tous ces trésors aux moindres frais possibles. Comme Damasippe, il achetait quelquefois à crédit, et il s'était mis à l'abri du reproche de se ruiner par ses dépenses. Si un grand monarque eût voulu créer cette villa, il n'en eût peut-être pas été quitte à moins d'une cinquantaine de millions.

Comme le cardinal ne pouvait pas avoir des plafonds antiques, il les faisait peindre par Mengs, sans contredit le plus grand

artiste de l'époque; tout le reproche qu'on peut lui faire, c'est d'avoir quitté de bonne heure l'atelier sans laisser un seul élève digne de lui; mon frère ne pouvait prétendre à ce titre glorieux.

J'aurai à reparler de Mengs à l'époque où je le retrouverai en Espagne, en 1767.

Dès que je me fus établi auprès de mon frère, je louai une belle voiture, un cocher et des laquais à livrée, et je me présentai chez monsignor Cornaro, auditeur de Rote. Mon intention était de me faire ensuite présenter au pape, et d'obtenir accès par ce moyen dans toutes les grandes maisons; mais monsignor Cornaro, craignant, comme Vénitien, de se compromettre, me conduisit chez le cardinal Passionei, qui parla de moi au saint père. Avant de raconter l'honneur que j'eus de baiser la pantoufle révérée, il ne faut pas que j'oublie ma seconde visite à cette éminence, justement célèbre par sa science et son esprit, mais détestée des jésuites.

CHAPITRE II.

Seconde visite au cardinal Passionéi. — Notre conversation. — Le cardinal Tamburini. — Première audience du Pape. — Échange avec le cardinal Passionéi du *Liber Pandectarum* contre son Oraison funèbre du prince Eugène. — Gaîté de Sa Sainteté à ce sujet. — Rencontre du gondolier Momolo, devenu balayeur du palais pontifical. — Le cardinal Passionéi me renvoie mon présent. — Je lui renvoie le sien. — Souper chez Momolo. — Ses filles. — Marietta. — Mise et gain à la loterie. — Raphaël Mengs, sa femme et sa famille. — Seconde audience du Pape. — Sa Sainteté accepte mon *Liber Pandectarum*. — Je marie Marietta. — Je reçois du Saint-Père l'ordre de l'Éperon d'or. — Mon départ pour Naples.

Le cardinal me reçut dans un grand salon où il était occupé à écrire. Il ne tarda point à poser la plume. Je ne devais pas compter sur l'invitation de prendre un siége, il n'y en avait point; à peine me fit-il attendre quelque peu la promesse de parler au saint

père. « Mais, ajouta-t-il, *monsignor* Cornaro aurait pu mieux choisir : je ne suis pas en grande faveur auprès du pape. — *Monsignor* a préféré le mérite à la faveur. — Je ne sais si le pape fait grand cas de moi; mais ce que je sais bien c'est qu'il n'ignore pas le peu de cas que je fais de lui. Il m'avait inspiré de l'affection et de l'estime lorsqu'il n'était encore que cardinal; mais depuis qu'il est devenu pape, il n'a fait que des sottises. — Le sacré collége aurait dû choisir votre éminence. — Il aurait très-mal fait. J'abhorre tout ce qui me paraît choquer le bon sens et la justice; j'aurais eu trop de torts à redresser, et Dieu sait ce qu'il en serait arrivé. Dans tout le couclave, il n'y avait qu'un homme qui méritât d'être pape; c'était le cardinal Tamburini. Mais revenez demain matin; j'attends quelqu'un.

C'était pour moi une satisfaction d'avoir appris par son éminence que le pape était un pauvre homme, et que le cardinal Scaburini était le sujet digne de la tiare; mais qu'était-ce que ce Tamburini? Je m'en informai auprès de Winckelmann; c'était à lui

qu'il fallait s'adresser pour tout ce qu'on voulait savoir.

Tamburini, me dit-il, est un homme d'esprit et d'un caractère ferme; il se fait estimer par ses vertus. Il méprise les jésuites et ne s'en cache pas : je crois qu'il eût porté la triple couronne avec gloire.

Or, voici ce que neuf ans après j'entendis dire à une soirée chez le prince de Sainte-Croix : les jésuites étaient alors sur leur déclin ; un ami des bons pères s'écria que le cardinal Tamburini était un athée; car, à l'article de la mort, il avait demandé le viatique, sans avoir voulu se confesser auparavant. Je gardai le silence. Le lendemain, ayant demandé ce qu'il en était à quelqu'un qui devait le savoir, j'appris que le cardinal avait célébré l'office divin trois jours avant sa mort. S'il ne s'était pas confessé, c'était donc parce qu'il n'avait aucun péché sur la conscience. Malheur à celui qui cherche la vérité et qui ne sait pas remonter à sa source. J'espère que le lecteur me pardonnera cette digression.

Le lendemain matin, je me rendis auprès du cardinal Passionéi. Quittant aussitôt la plume, il me remercia d'être venu de bonne heure, parce qu'il voulait m'entendre conter l'histoire de mon évasion des Plombs, dont on parlait comme d'une chose merveilleuse. — Très-volontiers, votre éminence; mais le récit est un peu long. — C'est égal, on dit que vous contez bien. — Dois-je m'asseoir sur le parquet? — Ce serait dommage, vous êtes trop bien mis.

Il tire la sonnette; un valet de chambre se présente, et il lui donne l'ordre de m'apporter un tabouret. Ce siége sans bras ni dossier me mit de mauvaise humeur: je racontai mal, et en moins d'un quart d'heure j'eus fini.

J'écris mieux que vous ne parlez, me dit le cardinal; si vous en doutez, prenez ce papier, que vous lirez à votre aise: c'est l'oraison funèbre du prince Eugène; je vous la donne: j'espère que vous ne serez pas mécontent de mon latin. Vous pourrez vous présenter demain matin à dix heures: vous serez admis à baiser les pieds du saint père.

De retour chez moi, je pensais à la singularité de ce cardinal aussi spirituel que causeur et tranchant. Je songeai à lui faire aussi un présent de valeur, en échange du sien. C'était un magnifique *in-folio*. On me l'avait donné à Berne : je ne savais qu'en faire : c'était le *Pandectarum liber unicus*. Son éminence avait la surintendance de la bibliothèque du Vatican ; elle en possédait elle-même une magnifique dont mon ami Winckelmann avait la direction. Le cardinal était donc fait pour apprécier mon cadeau. Je lui adressai un billet en latin pour lui en faire hommage ; j'en adressai un autre à Winkelmann pour le prier de présenter mon *in-folio*. Ce livre rare me paraissait un bon équivalent pour l'oraison funèbre ; j'espérais qu'une autre fois le cardinal ne me laisserait pas soupirer après un tabouret. Je chargeai Costa de porter aussitôt le livre à Winckelmann.

Je me rendis le lendemain à l'heure indiquée au Monte-Cavallo. Je n'eus pas besoin de me faire annoncer au saint père ; car dès que les portes furent ouvertes, il fut per-

mis à tout chrétien de se présenter devant lui. D'ailleurs il me connaissait pour m'avoir vu lorsqu'il était encore évêque de Padoue.

A peine étais-je entré, et avais-je baisé le signe sacré de la croix, imprimé sur la mule révérée, le pape, me mettant la main sur l'épaule, me rappela, en souriant, qu'un jour, à Padoue, j'avais quitté l'église au moment où il entonnait les litanies. — Très-saint père, j'ai à me reprocher des fautes encore plus graves. Je suis venu pour me jeter aux pieds de votre sainteté et en solliciter l'absolution.

Il me donna alors sa bénédiction de l'air le plus doux, et me demanda si j'avais quelque grâce à solliciter de lui? — Un mot de votre sainteté qui m'obtienne la permission de retourner dans ma patrie sans y être inquiété. — Nous en parlerons à l'ambassadeur, et nous vous ferons savoir sa réponse. Voyez-vous souvent le cardinal Passionei? — Je l'ai vu trois fois. Il m'a fait présent de son Oraison funèbre du prince Eugène : en témoignage de ma reconnaissance, je lui

ai fait présenter le livre des Pandectes. — L'a-t-il accepté ? — Je le crois. — S'il l'a gardé, il vous enverra l'abbé Winckelmann pour vous le payer. — Il me prendrait donc pour un marchand de livres. Je ne recevrai point d'argent. — En ce cas, il vous renverra votre exemplaire, vous pouvez en être sûr. C'est sa manière d'agir. — Si son éminence me renvoie le livre des Pandectes, je lui renverrai son Oraison funèbre.

A ces mots, le pape se mit à rire, tant et si bien, qu'il lui en prit un fort accès de toux. Quand il eut cessé de tousser, il me dit, riant encore : « Il nous sera agréable d'apprendre comment cela se sera passé. Bien entendu que vous nous garderez le secret de ce petit mouvement de curiosité. »

Une seconde bénédiction, beaucoup plus gracieuse encore que la première, m'annonça la fin de mon audience. En sortant, je vis venir à moi, dans l'antichambre, un homme âgé, portant le costume d'abbé, qui, d'un air tout étonné, me demanda si j'étais le même Casanova qui s'était sauvé des Plombs. — C'est moi-même. — Est-ce

que vous ne me reconnaissez pas? Je suis Momolo, l'ancien gondolier. — Ainsi, vous vous êtes métamorphosé en prêtre? — Nullement. Nous portons tous ici l'habit ecclésiastique. Je suis le premier balayeur du palais pontifical. — Je vous en fais mon compliment; mais, permettez-moi d'en rire un peu. — Riez, tant qu'il vous plaira. Ma femme et ma fille en font autant, chaque fois qu'elle me voient avec l'habit noir. Venez donc nous voir. — Où demeurez-vous? — Derrière l'église de la *Trinità dè Monti*. Voici mon adresse. — J'irai vous voir ce soir.

Je m'en retournai chez moi, charmé de l'idée de passer la soirée avec la famille d'un gondolier vénitien. Je ne dis rien à mon frère de mon entretien avec le pape; mais je l'engageai à m'accompagner chez le gondolier, devenu balayeur dans le palais du saint père.

Comme nous finissions de dîner, arriva mon ami Winckelmann. Il m'annonça que je m'étais acquis les bonnes grâces de son cardinal; car mon *liber Pandectarum* était

extrêmement rare, et beaucoup mieux conservé que l'exemplaire du Vatican. Je suis venu, ajouta-t-il, pour vous en remettre la valeur. — J'ai annoncé à son éminence, que je lui en faisais hommage. — Le cardinal ne reçoit pas de livres, à titre de présens. Il réserve votre *Codex* pour sa bibliothèque. Mais, comme il est bibliothécaire du Vatican, il veut se mettre à l'abri de la calomnie. — Très-bien. Mais le livre ne m'ayant rien coûté, je ne veux pas le vendre. Dites au cardinal qu'il m'obligera, s'il veut bien agréer mon cadeau. — Il vous renverra l'exemplaire. — Alors je lui renverrai son oraison funèbre : je ne reçois rien de ceux qui ne veulent rien accepter de moi.

Le cardinal me renvoya en effet mon livre le lendemain matin : je lui renvoyai aussitôt son discours. Mon frère jetait les hauts cris ; je le laissai crier. Le soir, nous nous rendîmes chez l'abbé *Momolo*. Il m'avait dépeint à sa famille comme une bête rare : j'étais attendu avec impatience.

Après lui avoir présenté mon frère, je jetai un coup d'œil sur les membres de

la famille. Sa femme, ses quatre filles, dont l'aînée avait vingt-quatre ans, deux petits garçons étaient tous d'une laideur remarquable. Mais une fois venu, il fallait rester, et tâcher de m'amuser. Tout, dans cette maison, annonçait la pauvreté. Car, deux cents écus par an étaient tout le revenu du premier balayeur de sa sainteté. Toutefois, à peine ce brave homme m'eut-il invité à prendre un siége, qu'il m'engagea à souper. La *polenta* et des grillades de porc, devaient faire les frais du repas. Permettez-vous, lui dis-je, que j'envoie prendre chez moi six bouteilles de vin d'Orvietto? — Comme il vous plaira.

Je mandai aussitôt à Costa d'apporter les six bouteilles avec un beau jambon. Il arriva au bout d'une demi-heure, escorté de mon domestique de louage, qui portait les provisions.

On apporta sur une grande table, une vaste terrine, dans laquelle on versa, une demi-heure après, une mer de *polenta*. Il y en avait amplement pour douze personnes. Nous vîmes paraître ensuite une grande

casserolle, d'où s'élevait une montagne de grillades de porc. A ce moment on frappa à la porte, et l'un des petits garçons annonça la *signora Maria* avec sa mère. A cette nouvelle, je vis les figures des jeunes filles se rembrunir. Qui les a invitées? dit l'une d'elle. Que viennent-elles faire ici? s'écria une autre. Elles ont sûrement appétit, dit le père; elles mangeront avec nous ce que la bonté du ciel nous envoie. On ouvrit : je vis paraître une jeune fille charmante, encore embellie par son air modeste, et une femme d'âge dont la figure souffrante exprimait la honte qu'elle ressentait de leur pauvreté. La jeune fille s'excusa de leur visite, ajoutant qu'elles ne seraient pas venues, si elles avaient su qu'on était en compagnie. Le vieux Momolo répondit qu'elle avait très-bien fait de venir : il lui avança un siége entre mon frère et moi. Je regardai plus attentivement ma voisine : cette pauvre fille me parut une beauté accomplie. On fit trêve à la conversation ; on se mit à manger. La *polenta*, les grillades, furent trouvées excellentes, le jambon exquis. En

moins d'une heure, tout avait disparu. Le vin d'Orvietto avait réjoui les convives et délié les langues. On parla du tirage de la loterie, qui devait avoir lieu le lendemain. Les jeunes Momolo nommèrent des numéros sur lesquels elles avaient risqué quelques sous. Je leur dis que je serais très-content si je pouvais compter sur la sortie d'un seul numéro. La douce *Marietta* me dit à l'oreille qu'elle pouvait m'en indiquer un bon. Comme je riais de son offre, elle assura, d'un grand sérieux, que le n° 27 était excellent. Je demandai à l'abbé Momolo s'il était encore tems de prendre un billet. Il me dit qu'on avait jusqu'à minuit : il voulait aussi tenter la fortune. Je lui remis aussitôt 40 écus en billets de banque, en le chargeant d'en mettre 20 sur le n° 27 pour les cinq jeunes filles, et 20 écus pour moi, sur le même numéro, comme sortant le cinquième. Momolo partit : au bout d'un quart d'heure il revint avec les deux billets. Ma voisine, en me remerciant, me dit qu'elle était certaine de gagner, mais qu'elle doutait de mon succès, parce qu'on ne pou-

vait guère présumer que le 27 sortirait juste le cinquième. —Quant à moi, j'en suis persuadé : car vous êtes la cinquième jeune personne que j'aie vu ici. Cette conclusion fit rire tout le monde aux éclats. Madame Momolo remarqua que j'aurais mieux fait de donner 40 écus aux pauvres. L'abbé lui imposa silence, ajoutant qu'elle ne savait pas quel homme j'étais. Mon frère, tout en riant, dit aussi que j'avais fait une folie. «Je joue, » répondis-je. Je pressai tendrement la main de la modeste *Marietta:* elle me rendit la pareille : nous nous entendions déjà. A minuit, nous nous séparâmes, après que j'eus prié le seigneur Momolo de nous préparer une nouvelle et semblable fête le surlendemain, pour célébrer notre gain immanquable à la loterie.

Le lendemain, Mengs, de retour à Rome, m'invita à partager son dîner de famille. Sa sœur était laide, mais remplie de bonté et de talent. Elle s'était éprise de mon frère, qui faisait fort peu d'attention à elle. Madame Mengs, à la beauté, à la dignité dans les manières, joignait toutes les qualités d'une

épouse et d'une mère. Il lui était à peu près impossible d'aimer son mari, dont le caractère n'avait rien d'aimable : mais elle lui était fidèle et soumise. Trop souvent capricieux et dur, Mengs avait encore le défaut de s'enivrer presque toujours à table, assez prudent toutefois pour ne boire que de l'eau quand il dînait hors de chez lui. Sa femme ne se refusait jamais à lui servir de modèle. Elle m'avoua un jour que son confesseur l'avait engagée à cet égard à la docilité, de peur que son mari ne prît un autre modèle, ce qui pourrait être pour lui une occasion de péché.

Après le dîner, ce fut un grand tapage. Winckelmann était adoré des enfans de Mengs. Il faisait des culbutes avec eux sur le plancher. Plein de l'esprit d'Anacréon et d'Horace, ce génie supérieur se plaisait à partager les jeux folâtres de l'enfance.

J'allai le jour suivant présenter mes respects au pape. Je rencontrai dans les antichambres l'abbé Momolo, à qui je recommandai la polenta pour le soir. Parvenu auprès du saint père, j'en reçus l'avis que,

suivant la déclaration faite à sa sainteté par l'envoyé de Venise, je ne pouvais retourner dans ma patrie sans me présenter, en arrivant, devant le secrétaire du tribunal.

— Je suis prêt à le faire, si votre sainteté daigne m'honorer d'un mot de recommandation de sa main, sans quoi je serais exposé à être replongé dans la prison, dont un miracle évident de la protection divine a seul pu me tirer.

— Vous portez là un très-bel habit que vous n'avez sûrement pas mis pour visiter le temple du seigneur.

— J'en conviens, très-saint père ; mais je ne l'ai pas pris non plus pour aller au bal.

— Nous avons appris toute l'histoire du double renvoi de votre *in-folio* et de l'Oraison funèbre. Avouez que votre amour-propre a été piqué.

— Oui, très-saint père. Mais n'avais-je pas le droit de rabattre un peu un orgueil plus grand que le mien ?

Voyant que le pape riait, je m'agenouillai devant sa sainteté, en la suppliant de m'accorder la grâce de faire hommage

de mon *liber Pandectarum* à la bibliothèque du Vatican. Pour toute réponse je reçus une bénédiction, qui, dans le style de la cour romaine, équivalait à un consentement. Nous vous donnerons, dit aussitôt sa sainteté, un témoignage de notre faveur toute spéciale, sans que vous ayez rien à démêler pour cet objet avec la chambre apostolique: une seconde bénédiction fut pour moi le signal de la retraite. J'attendais, avec un empressement inquiet le témoignage de faveur que m'avait annoncé le saint père.

Mon *in-folio* prit aussitôt la route de la bibliothèque du Vatican. Je me rendis, pour dîner, chez Raphaël Mengs. On apporta la note des cinq numéros sortis à la loterie. Mon frère jeta aussitôt les yeux sur moi. A peine si je me souvenais d'y avoir mis. Tout à coup j'entends mon frère s'écrier: « Le numéro 27 est sorti le cinquième. » — Le tour n'est pas mauvais, lui répondis-je. Il raconta alors toute l'histoire, sur quoi Mengs remarqua qu'il y avait des folies heureuses, mais que ce n'en étaient pas moins des folies. J'annonçai l'intention de me rendre

sous huitaine, à Naples, pour y manger les 1,500 écus romains, dont il avait plu à la fortune de me gratifier. Et moi, dit l'abbé Alfani, je vous y accompagnerai en qualité de votre secrétaire. — Je vous prends au mot.

J'engageai Winckelmann à prendre sa part de la polenta chez l'abbé Momolo, chargeant mon frère de l'introduire. Je me rendis chez le marquis de Belloni, banquier, pour régler mes comptes et prendre une lettre de crédit sur Naples. J'avais alors à ma disposition environ 17,000 ducats, outre 10,000 écus de bijoux, et 30,000 florins à Amsterdam.

J'arrivai le soir chez Momolo, où je trouvai Winckelmann et mon frère. Je m'attendais à voir la famille dans la joie. Je crus, au contraire, remarquer de l'abattement. Je questionnai Momolo. Il me dit que ses filles étaient chagrines de ce que je n'avais pas joué mon extrait pour leur compte. Elles étaient tristes, quoiqu'elles eussent gagné chacune 27 écus, et deux jours auparavant, lorsqu'elles n'avaient pas un sou vaillant,

je les avais vues toutes fort gaies. Je n'en fus que plus convaincu qu'un cœur exempt de soucis est la source unique d'une véritable gaîté.

Costa mit sur table une corbeille remplie de sucreries. J'annonçai que la distribution aurait lieu dès que toute la société serait réunie. La seconde des demoiselles Momolo dit que *Marietta* ne viendrait pas, mais que l'on pouvait lui réserver sa part des sucreries. — Et pourquoi ne viendra-t-elle pas ? — Il y a eu hier, dit Momolo, de petits débats entre mes filles et Marietta, et celle-ci qui, à ce que je crois, n'avait pas tort, s'en est allée en déclarant qu'elle ne reviendrait plus.

Vous êtes des ingrates, dis-je aux jeunes filles avec douceur, mais avec le ton du reproche : songez-donc que c'est elle qui vous a porté bonheur ; car c'est elle qui m'a indiqué le numéro 27. Bref, faites en sorte que Marietta revienne, ou j'emporte mes sucreries. Momolo dit que j'avais raison.

Honteuses et repentantes, les jeunes filles prièrent leur père d'aller chercher Marietta ;

mais il déclara que c'était à elles à l'aller trouver. Enfin, elles se décidèrent à se rendre chez elle, sous la conduite de Costa, et au bout d'une demi-heure elles la ramenèrent en triomphe.

Costa était fier d'avoir joué le rôle de conciliateur entre les jeunes filles. On procéda alors à la distribution des sucreries. La polenta, les grillades de porc comparurent ensuite, escortées de plusieurs plats choisis; le vin était excellent. L'abbé Momolo, à qui notre renouvellement de connaissance avait procuré 200 écus en un jour, n'avait rien épargné. J'étais enthousiasmé de ma voisine *Marietta*. Cette jeune fille avait de dix-sept à dix-huit ans : elle était grande; la grâce animait tous ses mouvemens; on l'eût prise pour un chef-d'œuvre sorti des mains de Praxitèle. La blancheur de son teint n'avait rien de la fadeur de ces blondes auxquelles on pourrait ne pas croire une goutte de sang dans les veines. Un aimable incarnat colorait la blancheur de sa peau : l'art du peintre le plus habile n'eût pu atteindre à cette perfection de coloris. Ses beaux yeux noirs bien

fendus brillaient d'un éclat céleste ; si le moindre soupir pouvait le dissiper, le mouvement léger de ses sourcils le faisait bientôt reparaître. Sa chevelure, séparée en plusieurs tresses magnifiques, se réunissait sous un diadême, et se répandait en boucles naturelles autour de son front. Les fraîches couleurs de la rose animaient ses joues ; un doux sourire errait sur sa belle bouche à demi fermée, et laissait apercevoir deux rangs de perles dont la blancheur contrastait avec le pourpre de ses lèvres. On ne remarquait sur ses mains, quelque peu longues, aucune trace de veines ni de muscles. Quel attrait n'avait pas pour moi la découverte de cette jeune romaine dont la beauté modeste languissait ignorée dans la pauvreté et la retraite !

Un serrement de main que je me permis de nouveau, et qui me fut encore rendu à la dérobée, me prouva que Marietta m'accordait de l'affection. En descendant l'escalier avec elle, je lui demandai quelle était l'église où elle entendait la messe. Elle me répondit qu'elle l'entendait à huit heures, à la *Trinita de Monti*.

On juge bien que je fus ponctuel. Marietta m'eut bientôt aperçu. Elle sortit : je la suivis ; et dès que nous nous trouvâmes à l'écart, auprès d'une ruine antique, je lui exprimai avec transport toute la passion qu'elle m'inspirait. Elle ne me cacha point qu'elle éprouvait pour moi l'affection la plus tendre. Mais elle invoqua la générosité dont j'avais déjà fait preuve. Soyez pour moi, me dit-elle, un protecteur, un tendre frère. Il dépend de vous de faire mon bonheur ; ma tendresse et ma reconnaissance seront éternelles. — Que puis-je faire pour vous rendre heureuse? — Arrachez-moi à la misère, aux dangers auxquels ma bonne et pieuse mère dit que ma figure et la pauvreté m'exposent. Je suis sous la direction de notre confesseur, vieillard respectable. Il m'est permis d'aller tous les jours le voir et entendre l'office. Mais le tems de mon absence est fixé. Voici maintenant ce que vous pouvez faire pour moi, si vous avez la volonté et la force de me rendre heureuse. Il y a quelques tems que j'ai vu chez l'abbé Momolo un jeune coiffeur. Ce jeune homme est ha-

bile, honnête, et d'un extérieur agréable. Dès le lendemain il m'attendit à la porte de l'église pour me remettre une lettre; c'était une déclaration de son amour et de l'intention où il était de m'épouser, si je pouvais lui apporter 400 écus pour former notre établissement. Je lui ai répondu que j'étais pauvre, et que je ne possédais que 100 écus déposés entre les mains de mon confesseur. Vous feriez donc mon bonheur si vous pouviez trouver quelque moyen de nous procurer les 300 écus qui me manquent, et de les remettre pour moi à mon confesseur.

Je lui répondis qu'il ne m'était pas difficile d'avoir les 300 écus; je me fis indiquer par elle le nom et la demeure de son confesseur, et je lui promis de la revoir le lendemain à l'église, pour lui rendre compte de mes démarches. Je pouvais lire sur la charmante figure de Marietta, l'expression de sa vive reconnaissance. Je l'embrassai avec transport, et elle me rendit mes caresses. En nous quittant, nous convînmes que je trouverais un endroit où nous pourrions

parler plus librement, à l'abri des importuns et du froid qui se faisait sentir.

Dès que je l'eus perdue de vue, je cherchai, et je trouvai bientôt, dans une rue écartée, non loin de l'église, une chambre passable. Je la louai pour trois écus romains que je comptai à l'hôtesse. Je lui donnai, en même tems, de quoi nous faire préparer pour le lendemain matin, du feu et un bon déjeûner; puis je me rendis, sans perdre un moment, chez le vieux confesseur de Marietta. Je lui dis que j'avais vu, chez l'abbé Momolo, une jeune fille charmante et modeste que je lui désignai, qu'elle m'avait inspiré un amour violent. Je lui avouai que j'avais tenté de la séduire : mais elle en avait appelé à des sentimens plus généreux que, malgré l'ardeur de ma passion, je m'étais décidé à écouter. Elle avait réclamé ma protection, pour faciliter son mariage avec un honnête jeune homme qui l'aimait. Touché de sa vertu, autant qu'épris de ses charmes, je lui avais offert, en pur don et sans rien exiger d'elle, de remettre à sa respectable mère les 300 écus

dont ils avaient besoin pour s'établir. Elle m'a répondu, dis-je au révérend père, que ce serait la rendre malheureuse, et que sa mère n'accepterait jamais cet argent qu'elle croirait le salaire d'une faiblesse, ajoutant que je pouvais vous le remettre. Voici la somme, mon père, je la dépose pour elle entre vos mains. Je pars après-demain pour Naples. J'espère, à mon retour, voir la jeune fille mariée et heureuse.

Le moine reçut les 150 sequins, voulut m'en donner quittance, et me dit : Vous êtes devenu le protecteur d'une innocente colombe. Il y a cinq ans que Maria est mon enfant spirituel. Je lui permets souvent de communier sans l'avoir entendue en confession ; car je la connais bien, et je suis persuadé qu'elle ne peut avoir rien fait de criminel. Je vous promets d'assurer son mariage, aussitôt que j'aurai eu des informations satisfaisantes sur le jeune homme qu'elle choisit pour époux. Au surplus, personne ne saura à qui Maria est redevable de son bonheur.

Dès le matin du jour suivant, et bien

avant l'heure indiquée, j'étais à la Trinité du Mont. Maria arriva; peu après, m'ayant vu sortir de l'église, elle me suivit de loin, et entra après moi dans la maison où j'avais retenu une chambre. A l'ouïe de ce que j'avais fait pour elle, l'aimable fille ne savait comment m'exprimer toute sa reconnaissance. Ce témoignage de sa vive sensibilité, qui la rendait encore plus belle, exaltait au plus haut degré les sentimens qu'elle m'inspirait, tandis que mon amour et l'effusion de sa gratitude ajoutaient à sa tendre affection pour moi. Nous oubliâmes, dans nos transports mutuels, moi, que je devais être un protecteur généreux; elle, qu'une amitié reconnaissante suffisait pour payer mes bienfaits.

L'heure de nous séparer sonna trop tôt pour mon amour; j'engageai Maria à se trouver le soir chez l'abbé Momolo, afin que j'eusse le bonheur de la revoir. Nous convînmes de nous y tenir sur la réserve, afin d'éloigner tout soupçon d'intelligence entre nous. En la quittant, je lui dis qu'il fallait que son gain à la loterie servît

pour son trousseau, et qu'en conséquence je remettrais cent écus de plus à son confesseur, promesse que je me hâtai de remplir, aussitôt que nous nous fûmes séparés.

Vers deux heures après midi, nous nous mettions à table chez le chevalier Mengs, lorsqu'on annonça un camérier du pape. Il demanda en entrant si l'un des convives n'était pas M. Casanova? Le chevalier me présente : aussitôt le camérier, au nom de son très-auguste maître, me remet entre les mains la décoration de l'ordre de l'éperon d'or, avec le diplôme et une patente scellée du grand sceau, qui, en qualité de docteur *in utroque jure*, me nommait proto-notaire apostolique *extrà urbem*. Sensible à ces témoignages honorables de distinction, j'assurai le camérier que je m'empresserais d'offrir à mon nouveau souverain l'hommage de ma reconnaissance et d'implorer sa bénédiction. Mengs m'embrassa sur-le-champ comme son frère d'ordre; mais j'avais sur lui l'avantage de n'avoir rien à débourser pour le diplôme. A Rome, tout se [illegible] et tout s'achète.

Je décorai à l'instant ma poitrine de la croix d'or attachée à un ruban rouge-ponceau. A Paris, le pauvre Cahusac, auteur de l'opéra de Zoroastre, était devenu fou de la joie que lui avait causée la réception de cet ordre. Je ne devins pas fou comme lui, mais j'étais charmé de me voir ainsi décoré. Je demandai à Winckelmann si je pouvais porter une croix en diamant et en rubis; sa réponse fut que j'en étais tout-à-fait le maître, et il m'indiqua où je trouverais pour mille écus une croix de ce genre qui avait coûté bien davantage. Le lendemain matin, à peine eus-je regardé cette croix que je l'achetai, dans l'intention de m'en faire honneur à Naples. Lorsque je me présentai devant le pape, pour lui exprimer ma reconnaissance, je portais modestement ma croix à la boutonnière. Je ne la quittai que cinq ans après, à Varsovie, quand j'eus entendu dire au prince Czartoriski que cet ordre de l'éperon d'or n'était qu'une babiole à l'aide de laquelle des charlatans seuls s'amusaient à jeter de la poudre aux yeux. Cependant c'est le présent d'usage à la cour papale pour

les ambassadeurs, quoique personne n'ignore qu'elle en pare ses valets de chambre.

Momolo célébra ma nouvelle dignité par un brillant souper, dont je l'indemnisai au pharaon ; car j'y perdis volontairement quarante écus que je distribuai entre toute la famille, sans montrer aucune partialité pour Marietta. Elle trouva l'occasion de me dire que son confesseur était venu lui demander la demeure de son prétendu, afin de prendre des informations sur son compte, et que le bon moine avait persuadé à sa mère d'employer cent écus à son trousseau.

J'avais remarqué que mon Costa avait jeté les yeux sur la seconde des filles de Momolo. Voulant l'encourager, je lui conseillai de rester à Rome où, à mon retour, je signerais son contrat de mariage, décidé comme je l'étais à faire les frais de la noce. Mais Costa ne voulut point épouser de peur que je ne me réservasse un usufruit qui n'était pas de son goût. Ce coquin ne se maria qu'un an après, lorsqu'il m'eut volé. Je reviendrai plus tard sur cet événement.

Le lendemain, après un bon déjeuner,

et quand j'eus fait mes adieux à mon frère Jean, je quittai Rome dans une belle voiture, accompagné de l'abbé Alfani; le duc courait en avant. Lorsque nous arrivâmes à Naples, toute la ville était en émoi, dans l'attente d'une prochaine éruption du Vésuve. Au dernier relais, le maître de poste nous lut le testament de son père mort après l'éruption de 1754, et me dit ensuite que je ferais bien de retourner à Rome, parce que la ruine entière de la criminelle ville de Naples était marquée par la providence à l'époque de l'éruption du Vésuve, qui devait avoir lieu dans l'hiver de 1761. Alfani dit qu'il n'y avait point à en douter et qu'il fallait obéir à la voix de Dieu; l'événement avait été prédit, donc il devait arriver. Telle est la manière de raisonner de certaines gens.

CHAPITRE III.

Joyeuse vie à Naples. — Le duc de Matalone. — Ma fille et Dona Lucretia. — Mon départ.

—

On ne saurait pas plus concevoir que je ne saurais décrire l'excès de ma joie à l'aspect d'une ville où, dix-huit ans auparavant, j'avais été si heureux. Je n'avais pas d'autre but, en m'y rendant, que de tenir au duc de Matalone la parole que je lui avais donnée à Paris de venir le voir dans sa ville natale; mais, avant de rendre ma visite à son altesse, je voulus avoir des nouvelles de toutes mes anciennes connaissances.

J'allai de bon matin, dès le lendemain de mon arrivée, présenter ma lettre de crédit au banquier, à qui le marquis de [illegible] m'avait adressé. Il y fit honneur. Je me rendis ensuite à la demeure de don Antonio Casanova. J'appris qu'il vivait depuis peu

sur une terre qu'il avait achetée près de Salerne, et dont il portait le nom, avec le titre de marquis. Je m'informe de Palo. Il est mort, et son fils avec sa femme habitent Sainte-Lucie. Je voulais aller voir sa famille ; je n'en trouvai pas le tems. Je demande la demeure de l'avocat Castelli, le mari de ma chère Dona Lucretia, que j'avais tant aimée à Rome! Je brûlais de la revoir, et l'idée de la joie dont nous comblerait cette réunion, me remplissait d'enthousiasme. J'appris que Castelli était mort depuis fort long-tems, et que sa veuve vivait à vingt milles de Naples. Je formai le projet d'aller la voir. Enfin je sus que don Lélio Caraffa vivait encore, et qu'il demeurait au palais Matalone.

Je me rendis après mon dîner chez le duc. On était encore à table ; mais à peine m'eut-on annoncé que le duc accourut au-devant de moi. Il jeta un cri de joie dès qu'il m'aperçut, et me serra dans ses bras. Il me fit entrer, et me présenta d'abord à son épouse, fille du duc de Bovino, puis à toute la société. Je dis au duc que j'étais venu à Naples uniquement pour le voir. En ce cas, ré-

pondit-il, vous ne pouvez demeurer ailleurs que chez moi; et se tournant vers un domestique, il ordonna que l'on allât chercher mon bagage et ma voiture : je le laissai faire.

Un homme de belle prestance, qui se trouvait là, eut à peine entendu prononcer mon nom, qu'il me dit en riant : Puisque vous portez le même nom que moi, vous êtes sans doute un fils naturel de mon père. — Non, lui répondis-je, mais peut-être de votre mère.

Ma réplique excita un grand éclat de rire; ce monsieur m'embrassa; mais il avait fait une méprise. Au lieu de Casanova, il avait entendu Casalnovo. C'était le parent le plus âgé du duc. Savez-vous, me dit celui-ci, que j'ai un héritier? — Je l'ai entendu dire, et j'avais peine à le croire. Mais à présent je n'en suis plus étonné, puisque je me trouve en présence d'une princesse bien faite pour opérer un pareil miracle. La duchesse rougit sans daigner m'honorer d'un coup d'œil; mais toute la compagnie battit des mains; car, avant le mariage, la cause de son inaptitude était le bruit de la ville. On

fit venir le petit bon-homme, je dis qu'il ressemblait au duc; un moine rieur, placé près de la duchesse, soutint le contraire. La duchesse lui riposta par un soufflet très-sérieusement appliqué, et qu'il reçut en riant.

Au bout d'une demi-heure, mes saillies plaisantes m'avaient mis en faveur auprès de toute la compagnie, la duchesse exceptée; elle s'efforçait de m'intimider par son air hautain; cette femme était réellement belle, mais fière comme Junon. Deux jours de suite je tentai vainement de nouer conversation avec elle. Désespérant d'y réussir, je l'abandonnai à son humeur superbe.

Le duc m'ayant conduit à ma chambre où il aperçut Costa, me demanda s'il était mon secrétaire. Je lui dis que l'abbé Alfani en avait pris le titre pour demeurer ignoré à Naples. — Il a bien fait; car il y a attrapé trop de gens avec ses prétendus antiques. Il me fit voir ensuite son écurie remplie de très-beaux chevaux, sa galerie de tableaux, sa bibliothèque, enfin son cabinet où il avait beaucoup de livres défendus. Il me lut un écrit dont il me fit jurer de ne parler à per-

sonne. C'était une satire mordante contre toutes les personnes de la cour ; je n'y comprenais presque rien. Aussi n'ai-je jamais gardé un secret plus scrupuleusement que celui-là.

Je veux te conduire au théâtre de Saint-Charles, me dit le duc. Je te présenterai aux plus belles dames de Naples ; tu pourras ensuite les voir aussi souvent qu'il te plaira ; mais si tu veux être tout-à-fait à ton aise, il faut venir dans ma loge, aux troisièmes. Elle est toujours ouverte à mes amis. Je t'introduirai aussi dans la loge de ma protégée en titre, et tu seras libre après de l'y aller voir. — Comment, mon cher duc, vous avez une maîtresse ? — Non ! c'est une jeune personne à laquelle je sers de père : je n'aime que ma femme. — Comment la duchesse, aimable et jeune comme elle l'est, s'arrange-t-elle de cette protection ? — Ma femme ne saurait être jalouse. Elle est convaincue qu'aucune autre qu'elle ne pourrait avoir d'attrait pour moi. — C'est singulier ! une jeune personne qu'on a l'air d'avoir pour maîtresse, et pour laquelle on n'a point d'a-

mour! comment croire à cela? — Au contraire! je l'aime beaucoup; son esprit m'enchante; mais c'est tout. — Alors elle est donc laide? — Laide! Tu la verras ce soir; elle est très-jolie, n'a pas plus de dix-sept ans, parle très-bien français, a de l'esprit comme un ange; en un mot, c'est une personne *comme il faut*.

A l'heure de l'opéra, le duc m'emmena au grand théâtre, et me présenta à plusieurs dames, toutes assez laides. Dans une grande loge, au milieu de la salle, j'aperçus, au milieu de la haute noblesse, le jeune roi Ferdinand; il était richement vêtu, mais sans goût. Le parterre, les loges étaient remplis. Les loges étaient ornées de glaces magnifiquement illuminées en dedans et en dehors; c'était une fête superbe.

Le duc ne tarda pas à me conduire à sa loge aux troisièmes; il m'y présenta à ses amis. C'étaient de beaux esprits de Naples. Je pensai à ceux qui ne veulent pas que l'esprit, dans une nation, tienne beaucoup plus aux conditions du climat qu'à l'éducation, et je ne pus m'empêcher de rire à part

moi de cette idée. Qu'on les envoie à Naples, ils y verront ce que c'est que l'esprit. Si Boerhaave, le grand Boerhaave, eût été à Naples, il eût encore beaucoup mieux exploré la nature du soufre dans son action sur les plantes et les animaux. L'eau même, dans ce pays, est un remède à beaucoup de maladies qui seraient mortelles partout ailleurs, sans l'art des médecins.

Je fus ensuite introduit par le duc dans la loge de sa jeune protégée : elle avait près d'elle une dame de très-bonne apparence. *Leonilda mia*, lui dit le duc en entrant, *ti presento il cavalier D. Giacomo Casanova, Veneziano, amico mio.* — Dona Léonilda m'accueillit avec beaucoup de politesse, et, pour causer avec moi, fit trêve au plaisir qu'elle paraissait goûter en écoutant la musique. — Si une jeune personne est jolie, un coup d'œil suffit pour lui rendre justice. Mais s'il faut en venir au détail de ses charmes, pour les apprécier, il reste toujours quelque doute. Il n'en était pas ainsi avec Dona Léonilda. Je regardai en riant le duc, qui m'avait assuré n'éprouver pour elle

qu'une tendresse paternelle et ne la considérer que comme le digne objet de sa bienfaisance. Il me comprit et me dit à demi-voix que je n'en devais pas moins le croire. Je lui répondis que la chose était cependant tout-à-fait incroyable; sur quoi Dona Léonilda, souriant avec finesse, me dit : « On peut » croire ce qui est possible. » — J'en conviens; mais on est libre de croire ou de ne pas croire, selon que le fait paraît plus ou moins douteux. — Sans doute; mais en pareil cas, la foi me paraît beaucoup plus convenable que l'incrédulité. Par exemple, vous êtes arrivé hier à Naples. Le fait est incroyable; il est cependant vrai. — Pourquoi donc incroyable? — Qui croira qu'un étranger ait choisi, pour venir à Naples, le moment où toute la ville est dans les transes de l'effroi? Jusqu'à cet instant, moi-même, je l'avoue, je n'étais pas sans craintes. Mais maintenant, elles sont dissipées. Vous voici à Naples : ainsi saint Janvier, qui certainement vous a jugé digne de sa faveur spéciale, protégera la ville. Vous riez?. ... — L'idée n'est-elle pas comique? — Vous

pensez peut-être que si j'avais un amant qui ressemblât à saint Janvier, il n'aurait pas à se féliciter de son bonheur. — Ce saint est-il donc si laid? — Un coup-d'œil sur sa statue vous mettra à portée d'en juger.

Dona Léonilda avait monté la conversation sur ce ton enjoué que suit si facilement la confiance. Les grâces de l'esprit sont, pour une jolie femme, une arme qui lui sert à détourner les traits que lance sa beauté. Je dirigeai la conversation sur l'amour, et j'eus bientôt reconnu mon maître. — Si l'amour, dit Dona Léonilda, ne parvient point à la possession de l'objet aimé, il devient un tourment. Il faut donc se garder d'aimer, quand on n'a point d'espoir. — Je le crois d'autant mieux que la conquête même de la beauté ne rend point vraiment heureux, lorsque l'amour ne l'a pas précédée. — Si l'amour a précédé une union, point de doute qu'il ne l'embellisse; mais qu'il y survive, c'est ce qui n'est pas toujours sûr. — Rien de plus vrai, car souvent la passion s'éteint, lorsqu'elle n'est plus excitée par l'espérance. — Et si elle ne s'éteint pas dans le cœur des

deux amans, elle devient terrible. Malheureux ceux dont la passion survit à leur bonheur! — Très-bien, madame! mais d'après votre éloquente dialectique, il faudrait se condamner à des privations éternelles, et ce serait un sort cruel. — Dieu me préserve d'un pareil platonisme! Je ne veux pas plus de l'amour sans bonheur, que d'une union sans amour. Ainsi vous pouvez conclure : — Qu'il faut s'unir quand on s'aime. — Vous avez deviné.

A ces mots, elle éclata de rire, et le duc lui baisa la main. Nous avions causé en français, dont la dame qui accompagnait Dona Léonilda, n'entendait pas un mot. Elle écoutait l'opéra. — Pour moi, j'étais hors de moi. Celle qui savait causer avec tant d'esprit, était une jeune personne de dix-sept ans, et elle était belle comme un ange. Le duc récita des vers de La Fontaine sur l'espérance et la félicité. Ils ne se trouvent que dans la première édition de ses œuvres. Voici les premiers :

La jouissance et les désirs
Sont ce que l'homme a de plus rare ;

Mais ce ne sont pas vrais plaisirs,
Dès le moment qu'on les sépare, etc.

Je dis que j'avais traduit ces vers en italien et en latin, mais qu'il m'en avait fallu vingt dans notre langue, pour rendre les dix du célèbre fabuliste, tandis que j'avais pu les traduire en quatre vers latins. Dona Léonilda exprima son regret de ne point entendre la langue latine.

Il est de bon ton à Naples que la première preuve d'amitié que donne un monsieur, ou une dame à une nouvelle connaissance, soit de la tutoyer, comme un ami intime : c'est le signal d'une honnête familiarité, toujours fidèle d'ailleurs aux égards mutuels que l'on se doit.

Dona Léonilda m'inspirait la plus vive admiration. Or, dès que l'on ne peut se défendre de cette impression, elle devient bientôt un culte ; puis, enfin, un amour invincible.

L'opéra dura cinq heures, sans que j'éprouvasse un moment d'ennui. Notre belle raisonneuse s'étant retirée avec sa gouvernante, le duc me dit qu'il était obligé

de me quitter, à moins que je ne fusse un amateur des jeux de hasard. — Je n'ai aucune répugnance à me trouver face à face avec de bons joueurs. — Tu seras le bien venu : viens avec moi, tu trouveras une douzaine de seigneurs comme moi autour d'une table de pharaon ; et, après le jeu, un petit souper. Mais tout cela se fait en cachette ; car le jeu est défendu. Je serai ta caution. Il me conduisit chez le duc de Monteleone. Après avoir traversé dix ou douze pièces, nous arrivâmes à la salle de jeu. Le banquier, d'une physionomie prévenante, avait devant lui quelques 400 séquins. Il se mit aussitôt à tailler. Matalone me présenta à ses amis et me fit asseoir auprès de lui. Je tirai ma bourse ; on m'arrêta en me disant que l'on jouait sur parole, et que l'on payait ce qu'on avait perdu dans les vingt-quatre heures. Le banquier me donna des cartes avec une petite corbeille contenant mille jetons. Chaque jeton, dis-je, comptera-t-il pour un ducat de Naples. — Oui. — En deux heures ma corbeille fut vide, et je cessai de jouer. Je n'en soupai pas moins de très-bon

appétit. Le souper, outre un énorme plat de macaroni, se composait d'une douzaine de plats de poissons de mer et de coquillages.

Le lendemain matin le duc me proposa d'aller avec lui baiser la main du roi. Je mis un habit de velours rose, brodé en or, et je baisai la main de sa majesté. Elle était couvertes d'engelures. Ce prince n'avait alors que neuf ans. Le prince de Saint-Nicandre l'élevait comme il l'entendait. Toutefois il sortit des mains de ce gouverneur un monarque loyal et honnête homme, dont l'unique défaut fût d'être trop *sans façon*.

J'eus ce jour-là l'honneur d'être placé à la droite de l'orgueilleuse duchesse. Elle regarda mon habit, et ne put s'empêcher de me dire qu'elle en avait rarement vu d'aussi magnifique. — Très-honorée dame, je tâche, au moyen de cet habit, d'échapper à un examen trop sévère de votre personne : ma réponse la fit rire.

Vers le soir, le duc me dit que si je voulais aller à l'*Opéra Buffa*, sa fille adoptive me verrait avec plaisir dans sa loge, et qu'il

me mènerait ensuite souper avec lui, comme la veille. A peine avait-il pu alors, pendant que nous retournions à son palais, me témoigner son regret de mon malheur au jeu : je ne l'avais entretenu que de Dona Léonilda.

Il y avait toujours une voiture attelée à mes ordres. L'opéra était commencé lorsque j'arrivai. Je courus à la loge de Dona Léonilda. Quelle fut ma joie de lui entendre prononcer ces paroles flatteuses ! « *Caro don* » *Giacomo, je vous revois avec beaucoup* » *de plaisir.* » Je croyais avoir déjà vu, avant cette époque, la céleste figure de cet ange ; mais je ne me rappelais rien qui pût justifier ce souvenir. Léonilda était une beauté accomplie ; ses cheveux étaient châtains-foncés ; ses yeux noirs et brillans semblaient tour à tour parler et répondre. Quand elle chantait, tous ses gestes étaient remplis de grâce et d'expression. Jusqu'à sa jolie bouche, et aux fossettes de son menton, tout en elle était animé. C'était un charme nouveau pour moi. Il semblait que ses paroles ne fussent pour elle qu'un moyen im-

parfait d'exprimer tout ce qu'elle avait à dire.

Nous parlâmes du madrigal de La Fontaine. Je ne voulais pas le lui réciter tout entier, parce qu'il est trop libre. — N'ayez pas peur, me dit-elle : le duc m'a fait orner un cabinet de peintures qui ne sont pas trop voilées : je vous assure que tout cela m'est indifférent. — C'est une disposition qui vous est particulière. Tout le monde n'est pas aussi insensible ; et j'ai peine à croire, par exemple, à l'insensibilité du duc. — Nous n'éprouvons, l'un pour l'autre, qu'une tendre amitié. — Comment se le persuader? — Je ne lui crois pas beaucoup de goût pour notre sexe. — Mais il a une belle femme et un enfant. — Sans doute ; mais il dit lui-même qu'il n'aime que sa femme. — Quel conte! n'êtes-vous pas faite pour lui inspirer de l'amour? Quel est l'homme qui pourrait se croire digne de vivre, s'il n'en éprouvait pas pour vous? — Je suis enchantée, cher Giacomo, d'entendre de ta bouche l'aveu que tu m'aimes; mais tu m'oublieras bientôt, puisque tu quittes Naples dans quelques

jours. — Sans ce maudit pharaon, je pourrais passer auprès de vous une soirée bien heureuse. — Le duc m'a conté que tu avais perdu mille ducats. Es-tu toujours aussi malheureux? — Pas toujours; mais, à coup sûr, le jour où je deviens amoureux. — Tu gagneras ce soir. — C'est le jour de l'aveu : je perdrai. — Il ne faut pas jouer. — On croirait que j'ai peur de perdre, ou que je suis au bout de mon rouleau. — J'espère que tu gagneras. Viens me voir demain avec le duc : je veux apprendre de toi ce qui te sera arrivé.

Matalone parut en ce moment; il me demanda comment j'avais trouvé l'opéra. Léonilda, me prévenant, lui répondit : Il ne peut rien vous dire de l'opéra : nous n'avons pas cessé de causer, et l'amour a servi de texte à notre conversation. Elle le pria ensuite de m'amener le lendemain auprès d'elle, afin qu'elle pût savoir de moi si j'avais gagné. Il répliqua que c'était à lui à être le banquier, et qu'il m'amènerait le lendemain déjeuner avec elle, que j'eusse gagné ou perdu.

Nous quittâmes Dona Léonilda, et nous nous rendîmes au jeu. Ils étaient douze joueurs; la banque passait de l'un à l'autre: c'était, suivant eux, le moyen de rendre les chances égales. cette illusion me fit rire. Rien n'est plus impossible que de maintenir l'égalité de chances au jeu.

Le duc de Matalone prit sa place. Il tira sa bourse, et tant en argent qu'en or et en billets de banque, il mit sur table 2000 ducats, en s'excusant sur ce que, par égard pour son hôte, il doublait la banque. Je dois donc aussi, dis-je, jouer 2,000 ducats, et pas plus: car on croit à Venise, qu'un joueur sensé ne doit jamais risquer de perdre plus qu'il ne peut gagner. Ainsi, chacun de mes jetons vaudra 2 ducats. — Je tirai en même tems de mon portefeuille dix billets de banque de 100 ducats chacun, que je donnai au banquier à qui je devais 1000 ducats de la veille.

Le jeu commence. Au bout de trois heures, ma corbeille fut vide. Autant de perdu. Mais je disposais encore de 25,000 ducats. Toutefois ayant déclaré que je n'en voulais

pas perdre plus de 2,000, j'aurais eu honte de me mettre en contradiction avec moi-même. Je n'ai jamais été indifférent à la perte; mais j'ai toujours été assez maître de moi pour dissimuler mon chagrin, tâchant, en pareil cas, de ne m'en montrer que plus gai; cette méthode m'a constamment réussi en société, et m'a été d'un grand secours. Je soupai du meilleur appétit. Mes saillies comiques se succédaient avec tant de rapidité, que je parvins à égayer le duc de Matalone, qui paraissait inconsolable d'avoir gagné à son hôte une aussi forte somme.

De retour au palais, le duc n'osait pas me dire que mon argent lui était inutile, et que je le payerais quand je voudrais. Il eût craint avec raison de blesser ma délicatesse. Cependant il ne put s'empêcher, avant de se coucher, de m'écrire pour m'offrir de m'ouvrir au besoin un crédit sur son banquier, et d'être ma caution pour la somme qui me serait nécessaire. Je lui répondis que je sentais toute la noblesse de son procédé, et que si je venais à manquer

d'argent, je me prévaudrais de son offre généreuse.

Le lendemain matin j'étais de bonne heure auprès du duc. Je l'embrassai, en lui rappelant le projet de notre déjeuner chez la belle Léonilda. Nous nous rendîmes à pied à la *Fontana Medina*, où notre ange habitait une fort jolie maison.

Nous trouvâmes Léonilda encore au lit, mais déjà à demi-vêtue avec beaucoup de modestie : elle portait un corset orné de rubans couleur de rose. Elle était belle comme le jour naissant. Elle avait devant elle les œuvres de Crébillon. Le duc fut s'asseoir au pied de son lit ; quant à moi, je restais de bout, à quelque distance, comme pétrifié et perdu dans la contemplation de son éblouissante beauté. C'était la première fois que j'admirais ses charmes dans toute leur fraîcheur et leur éclat. Remarquant ma préoccupation, elle se mit à rire et me montra du doigt une chaise auprès de son lit.

Le duc lui dit que j'étais enchanté de ce qu'il m'avait gagné la veille 2,000 ducats ;

parce que je voyais dans cette perte un heureux augure pour mon amour. *Caro il mio Giacomo*, s'écria-t-elle, je me repens de t'avoir fait espérer que tu gagnerais. Tu aurais mieux fait de ne pas jouer. Je ne t'en aurais pas moins aimé, et tu serais plus riche de 2,000 ducats — Et moi, moins riche d'autant, dit en riant le duc. — Je suis sûr, dis-je, d'être heureux au jeu ce soir, si Léonilda veut m'accorder quelque petite faveur. Autrement, c'est fait de moi, et, dans quelques jours, Naples sera mon tombeau. — Empêche notre ami de mourir, ma chère Léonilda, dit le duc. — Il faudrait au moins savoir comment.

Nous la laissâmes s'habiller, et nous passâmes dans le joli cabinet chinois, où elle vint bientôt nous rejoindre. Nous y fîmes le déjeuner le plus gai, après quoi nous quittâmes Léonilda.

En chemin je déclarai au duc que je ne reverrais plus sa protégée, s'il ne voulait pas la céder à mon amour. Je suis prêt, lui dis-je, à l'épouser, en lui assurant un douaire de 5,000 ducats. — Je ne m'y op-

pose nullement : parle-lui. C'est à elle à te dire en quoi consiste sa fortune.

Je me hâtai de m'habiller, et quand la cloche annonça le dîner, je me rendis dans la salle où je trouvai la duchesse au milieu d'une nombreuse société. Elle m'exprima d'un air très-gracieux la part qu'elle prenait à mon malheur au jeu. — La fortune, madame, est très-inconstante. Mais votre bonté est pour moi un garant de sa faveur. Je ne puis manquer de gagner ce soir. — J'en doute. Car vous aurez Monteléone pour adversaire, et il joue toujours avec beaucoup de bonheur.

Réfléchissant après le dîner sur mes chances de joueur, je résolus de ne jouer que de l'or, au comptant. D'abord je ne voulais pas risquer de perdre sur parole plus que je pourrais payer. Ensuite je ne voulais pas non plus que le banquier pût douter que je fusse en état de payer ce que je pourrais encore perdre. Enfin, j'espérais qu'une nouvelle manière de jouer amènerait pour moi un revirement de fortune.

Nous passâmes quatre heures au théâtre

de Saint-Charles, dans la loge de Léonilda. Elle était vêtue avec plus de soin et de luxe que jamais. Je dis à cette charmante personne que mon amour pour elle ne pouvait souffrir ni rivaux, ni obstacles, ni inconstance. Le duc, ajoutai-je, connait déjà l'intention où je suis de t'épouser et de t'assurer un douaire de 5,000 ducats. — Qu'a-t-il dit de ce projet? — Que je devais m'adresser à toi, et qu'il n'avait aucune objection à faire. — Voyagerons-nous ensemble? — Certainement. La mort seule pourra nous séparer. — Nous parlerons de cela demain matin. J'espère être heureuse avec toi.

Le duc entra. Léonilda lui annonça qu'il était très-sérieusement question de mariage. Un mariage, répliqua-t-il, est une affaire grave pour le monde. Avant tout, il faut savoir ce qu'il en pensera. — Point du tout. Car si l'on s'amusait à consulter l'opinion du monde, on ne se marierait pas: d'ailleurs nous n'en avons pas le tems, puisque Giacomo doit incessamment partir. — Dès que tu veux te marier, me dit Matalone, tu pourrais bien différer ton départ, ou te

fiancer avec ma chère Léonilda, et revenir l'épouser. — Point de délai, cher duc; n'attendons point après mon retour. Notre résolution est bien prise. Si d'ailleurs nous nous étions fait illusion, nous avons encore assez de tems pour nous repentir.

Le duc, en riant, remit au lendemain à parler plus au long de cette affaire. Nous nous rendîmes auprès de nos joueurs: nous trouvâmes le duc de Monteléone en pleine activité, en présence d'une banque très-forte. — Jouer sur parole, lui dis-je, m'a porté malheur. J'espère que vous me permettrez de jouer argent sur table. — Comme vous voudrez; cela est tout-à-fait égal. Une banque de 4,000 ducats vous attend pour réparer vos pertes. — Je m'engage donc à faire sauter la banque, ou à perdre 4,000 ducats. A ces mots, je tirai 6,000 ducats en billets de banque; j'en donnai 2,000 à Matalone, et je commençai avec une mise de 100 ducats. Après un très-long combat, je fis sauter la banque, et je m'en retournai au palais Matalone. Le duc m'y avait précédé. Le lendemain matin je lui fis part

de la bonne nouvelle : il m'embrassa, et me conseilla de jouer toujours argent comptant.

Un grand souper chez la princesse della Valle dispersa pour ce jour-là notre société de joueurs. Nous fîmes le matin une visite à Dona Léonilda : mais il fut convenu que nous traiterions le lendemain l'affaire de notre mariage, et nous fîmes une excursion aux environs de Naples pour contempler les merveilles dont cette contrée abonde. Je me trouvai au souper chez la princesse avec la haute noblesse du royaume. Le luxe et la prodigalité, ce fut tout ce qui me frappa.

Le jour suivant, le duc me dit que je pouvais aller seul voir sa protégée, qu'il était occupé, et que plus tard il me rejoindrait chez elle. J'y allai. Mais le duc ne vint pas. Nous ne pûmes donc rien conclure pour notre mariage. Je passai deux heures avec elle. Mais il fallut me renfermer dans les limites qu'elle m'imposait, et me borner à lui exprimer mon amour par le langage que ma passion m'inspirait. En la quittant,

je lui jurai qu'il dépendait uniquement d'elle de partir de Naples en qualité de mon épouse, et de partager mon sort jusqu'à la mort.

Le duc me demanda en riant si, après avoir passé une matinée seul avec Léonilda, je brûlais toujours du désir de l'épouser. — Plus que jamais. Quelle est donc votre idée? — Je n'en ai aucune. Mais, puisqu'il en est ainsi, nous nous occuperons demain plus sérieusement de cette affaire.

Le soir, celui qui tenait la banque chez le duc de Montelcone, était un homme de très-bonne mine, don Marco Ottoboni. Il avait beaucoup d'or étalé devant lui. Il tenait les cartes de la main gauche, et taillait de la droite avec beaucoup d'adresse. Toutefois il avait son jeu tellement serré dans la main, qu'il était impossible d'y rien voir. Je pontai seulement un ducat, et après cinq ou six tailles, ma perte, malgré un malheur décidé, n'allait pas au-delà de vingt. Le banquier, d'un air très-poli, me demanda pourquoi je jouais si petit jeu

avec lui? — Parce que je crains de perdre, quand je ne vois pas au moins la moitié des cartes.

La soirée d'après, je fis sauter la banque du très-riche et très-aimable prince de Cassaro. Pour avoir sa revanche, il m'invita à souper à sa magnifique Villa, près la grotte de Pausilippe, où une jeune sicilienne lui tenait compagnie. Le duc de Matalone et quatre autres personnes étaient aussi de la partie. Sous le prétexte que mon départ était fixé au lendemain, je jouai comptant. Je fis une banque de 6,000 ducats. Le prince en perdit 10,000, et ne cessa de jouer qu'après avoir perdu tout ce qu'il avait d'argent. La société se sépara; j'aurais tout raflé, si l'amie du prince, qui jouait sur parole, n'eût pas voulu continuer en risquant 100 ducats. Je taillai, dans l'espoir qu'elle pourrait réparer sa perte. Loin de là, elle ne cessa de perdre, et à deux heures du matin, je levai la séance en laissant à la dame la faculté de me payer à Rome.

Je ne voulais pas quitter Naples, sans avoir vu Caserte. Léonilda avait le même

désir. Nous fîmes cette excursion dans une voiture du duc, attelée de six mules, dont le trot surpassait en vitesse la course de chevaux au galop.

Le jour suivant, les préliminaires de notre mariage furent réglés dans une conférence de deux heures. J'appris du duc que la mère de Léonilda dépensait dans un bien de campagne une rente annuelle de 600 ducats, qu'il lui avait assurée, sa vie durant, en achetant cette propriété qui avait appartenu au mari défunt de cette dame. Sa fille était indépendante d'elle. Il y a sept ans, me dit-il, qu'elle m'a cédé ses droits sur Léonilda. J'ai doté ma fille adoptive de 500 ducats de rente viagère, qu'elle t'apporte avec tous ses diamans, et un beau trousseau. Je l'ai élevée ; j'ai pourvu à son éducation. Elle est exempte de préjugés, sauf le devoir imposé à toute jeune personne vertueuse, de se réserver pour celui que le ciel lui a destiné pour époux. Sois sûr que tu es le premier homme à qui ma bonne Léonilda accordera ses caresses.

Je témoignai le désir qu'un titre légal

lui assurât sa dot et les 5,000 ducats que je me proposais de compter au moment où l'on passerait le contrat. Le duc dit qu'il prendrait ce capital, en l'hypothéquant sur une *villa*, de valeur double, puis se tournant vers Léonilda, qui pleurait de joie, il lui dit qu'il allait faire prévenir sa mère, pour signer son contrat de mariage, ce qu'elle ferait sûrement avec plaisir.

Cette dame vivait à Sainte-Agathe, à une journée de Naples, avec la famille du marquis de Galiani. Demain, dit le duc, je lui envoie une voiture : après demain, nous souperons ensemble, et le jour d'après, le notaire aura tout préparé. Nous nous rendrons ensuite à la chapelle de Portici, où un prêtre vous unira sans plus de cérémonie. Le lendemain, vous reconduirez votre mère à Sainte-Agathe; vous dînerez avec elle, et vous vous mettrez en route.

A cette conclusion, je tressaillis de joie : pour Léonilda, elle tomba presque sans connaissance dans les bras du duc qui, en lui prodiguant les noms les plus tendres, et les caresses, la rappela à la vie. Nous pleu-

rions tous. Mais nous eûmes bientôt séché nos larmes.

Dès ce moment, je cessai de jouer. J'avais gagné 15,000 ducats : je me considérais déjà comme marié, et je formais des plans d'économie.

Après l'opéra, nous soupâmes chez Léonilda. — Que dira ma mère, s'écria-t-elle, lorsqu'elle te verra? — Elle dira que tu fais une folie de te marier à un étranger, que tu ne connais que depuis huit jours. L'as-tu informée du nom, du rang, du pays et de l'âge de ton futur époux? — Tiens : voici les trois lignes que je lui adresse : « Viens » au plus vite, chère maman, pour conclure » le mariage de ta fille avec un homme que » le duc m'a fait connaître, et avec lequel je » pars demain pour Rome. » Voici aussi mes trois lignes, dit le duc. « Venez au plus vite, » ma chère amie, pour signer le contrat de » mariage de votre fille, et lui donner votre » bénédiction. Elle a eu la sagesse de choi- » sir pour mari un homme qui pourrait » être son père. »

Cela n'est pas vrai, dit Léonilda, en se

jetant dans mes bras. Maintenant ma mère va te prendre pour un vieillard, et j'en suis fâchée. — Ta mère est-elle âgée? — Sa mère, dit le duc, est une jolie femme, pleine d'esprit, et qui n'a pas plus de trente-sept à trente-huit ans. — Que fait-elle chez le marquis Galiani? — Elle s'est attachée à la famille, comme intime amie de la marquise: mais elle paie une pension. — J'engageai le lendemain le duc à m'attendre à souper chez Léonilda. J'avais différentes affaires à régler dans la journée. Je commençai par aller chez mon banquier, pour lui rendre tous mes billets de banque, et prendre en échange des traites sur Rome. Je ne gardai que les 5,000 ducats que je devais compter après la signature du contrat.

Le soir, vers huit heures, j'arrivai chez ma bien-aimée. Léonilda, sa mère, le duc au milieu d'elles, étaient debout, le dos appuyé à la cheminée. — Ah! le voilà, s'écria Léonilda.

Sa mère jette les yeux sur moi, pousse un cri, et tombe sur un sopha. Je la regarde; et je reconnais aussitôt ..... qui? Dona

Lucrétia Castelli (1). — Lucrétia, m'écriai-je ; quel bonheur ! — Calmons-nous un peu, cher ami ! asseyez-vous auprès de moi. Quoi ! c'est vous qui voulez épouser ma fille ?

Je tombe sur le sopha ; j'ai tout deviné. Je sens mes cheveux se hérisser, et mon angoisse tient ma langue enchaînée. Léonilda et le Duc nous regardaient d'un air étonné. Ils voyaient bien que nous étions d'anciennes connaissances ; mais ils ne devinaient pas davantage. Je rapproche aussitôt, dans mon esprit, l'époque de ma liaison avec Lucrèce, de l'âge de Léonilda, et je vois que celle-ci pourrait être ma fille. J'espérais toutefois encore qu'il n'y avait aucune certitude à cet égard, puisqu'alors le mari de Lucrèce n'avait qu'une cinquantaine d'années, et qu'il aimait passionnément sa femme. M'excusant auprès du duc et de Léonilda, je me lève, je prends un flambeau, et je prie Dona Lucrétia de m'accompagner dans un cabinet voisin.

(1) *Voyez* le second volume, pag. 77 et suivantes.

Dès que nous fûmes seuls : « Léonilda est ta fille, me dit cette femme que j'avais si passionnément aimée. J'en ai la conviction, et je l'ai toujours traitée comme telle. Mon mari lui-même ne l'ignorait pas, et ne s'en chagrinait pas ; car Léonilda était pour lui une divinité. Tu verras son extrait baptistaire, et le jour de sa naissance te dira tout. Castelli n'a point eu de rapport intime avec moi, à Rome ; et la naissance de l'enfant a eu lieu au terme ordinaire. Te souviens-tu de la lettre que te lut ma mère, et dans laquelle je lui annonçais ma grossesse ? C'est en janvier 1744 : or, ma fille atteindra dans six mois ses dix-sept ans. Ce fut le bon Castelli lui-même qui lui donna au baptême les noms de *Léonilda Giacomina* : il ne l'appelait jamais, en badinant, que Giacomina. J'aurais horreur de ce mariage, cher ami ; et cependant je tremble d'y mettre obstacle, puisqu'il me faudrait découvrir la cause de mon aversion. Qu'en dis-tu ? aurais-tu bien, maintenant, le cœur de l'épouser ? Tu pâlis ! Aurais-tu déjà accompli cette union avant la sanction de l'église ? — Non,

chère amie ! — Ah ! je respire. — Elle n'a aucun de mes traits. — Il est vrai : c'est à moi qu'elle ressemble. Tu pleures, mon ami ! — Comment retenir mes larmes ? Je vais appeler le duc ; tu vois bien qu'il faut tout lui dire.

J'allai dire au duc que Lucrèce désirait lui parler. En proie à la plus vive inquiétude, Léonilda se jeta dans mes bras, en s'écriant : Qu'y a-t-il donc ? — Mon trouble m'ôtait la faculté de lui répondre : elle m'embrassa, toute tremblante, et joignit ses larmes aux miennes. Nous restâmes ainsi, sans nous rien dire, une demi-heure. Enfin, Dona Lucrétia vint nous rejoindre avec le duc. Il était le seul qui conservât son sang-froid.

Ma chère fille, dit Lucrèce à Léonilda, il faut te révéler un triste secret, et que ce soit ta mère elle-même qui t'en instruise. Te souviens-tu du nom que te donnait feu mon mari, quand il te prenait dans ses bras pour te caresser ? — Il m'appelait Giacomina. — C'est le nom de l'homme que tu vois... c'est celui de ton père. Embrasse-le comme

sa fille; et si tu l'as fait quelquefois avec un autre sentiment, que ce tort involontaire soit enseveli dans l'oubli.

L'effet tragique de ce moment fut pour nous un coup de foudre : Léonilda tomba aux pieds de sa mère, en s'écriant d'une voix étouffée par ses larmes; hélas ! je ne l'aurai donc aimé que comme une fille aime son père !

A cette scène succéda un profond silence, interrompu seulement par les sanglots et les caresses de Lucrèce et de sa fille. Le duc et moi nous restions stupéfaits et sans mouvement, comme des statues de marbre.

Nous demeurâmes trois heures à table, dominés par le chagrin. On parlait sans suite : on s'épuisait en réflexions sur cette reconnaissance, plutôt triste qu'heureuse. Nous nous séparâmes à minuit, sans remarquer qu'aucun de nous n'avait pu rien prendre.

Je me mis au lit en rentrant; mais je n'y pus trouver le sommeil. Cette transition subite de la passion d'un amant à l'amour paternel pour le même objet, révoltait vio-

lemment mon cœur et mes sens. Dès l'aube du jour, je courus au lit du duc pour lui annoncer ma résolution de partir sans délai. — Prends un bouillon avec moi, me dit-il, et, si tu veux m'en croire, tu prendras toute cette histoire de mariage manqué du côté comique. On pourrait interpréter mal un départ aussi précipité. Il faut donc que tu restes encore ici. Tâchons, pendant trois ou quatre jours, de retrouver un peu de gaîté. Faisons tous nos efforts pour tirer un joyeux parti de ce tragique événement. Ne peux-tu pas renouer tes tendres liens avec Dona Lucrétia? Elle doit te paraître telle qu'elle était il y a dix-huit ans : car il est presque impossible qu'elle ait jamais été plus belle qu'à présent.

Ces représentations me rappelèrent à moi-même. Tout ce qui pouvait éloigner de mon esprit l'idée du projet de mariage si étonnamment avorté, était ce que j'avais de mieux à faire. Mais j'éprouvais une passion violente, et l'objet qu'on aime n'est point une marchandise dont on puisse trouver l'équivalent.

Nous nous rendîmes chez Léonilda ; [illegible]

n'était changé dans les manières du duc. Quant à moi, j'étais pâle et défait comme un homme qui sortirait du tombeau. Je ne fus pas peu étonné de voir Léonilda redevenue gaie. Elle me sauta au col, me nommant son père chéri. En regardant Lucrèce, je fus ébloui de sa beauté, que le long intervalle de dix-huit ans n'avait pu altérer. Nous nous fîmes tous trois les plus tendres caresses. Mais Léonilda ne voyait plus en moi qu'un père : elle avait raison. J'eus honte d'être moins sage qu'un enfant, et je résolus de bannir l'amour et le chagrin.

Bientôt l'attachement sincère et la beauté de Lucrèce rallumèrent tous mes feux. Nous nous donnâmes les preuves les plus vives de notre tendresse : je la regardais comme mon épouse, et je lui proposai de sceller notre union par les cérémonies de l'église. C'était pour moi le seul moyen d'étouffer complétement ma passion malheureuse pour Léonilda.

Tu exauces mes vœux, me dit Lucrèce ; reste donc à Naples, et laisse Léonilda au duc, son père adoptif. C'est dans le grand

monde que nous trouverons un époux digne de notre fille : alors notre bonheur sera parfait.

— Je ne puis rester à Naples, ma chère amie. Ta fille devait partir avec moi. A présent, la fuite seule, je te l'avoue, peut me faire entièrement oublier qu'elle devait être mon épouse, si le sort n'eût pas voulu que je fusse son père.

Les intérêts et les engagemens de Lucrèce ne lui permettaient pas de quitter encore Naples. Il fut donc convenu que je retournerais seul à Rome, et le projet de notre mariage fut ajourné. J'étais décidé à partir le lendemain, pour jouir encore des huit derniers jours du carnaval. Je priai très-instamment le duc de me donner sa parole que Léonilda garderait le don que je lui avais destiné. Il s'agissait des 5 mille ducats que j'avais voulu lui assigner pour douaire. Il décida qu'étant ma fille, elle devait accepter cette somme comme une dot. Léonilda m'accabla de carresses en recevant ce don : elle voulut que je promisse de revenir à Naples aussitôt que j'aurais la nouvelle d'une

mariage conclu pour elle. Je le lui promis, et je lui ai tenu parole. Lucrèce, elle et moi, nous dînâmes ensemble, et nous nous séparâmes au milieu des témoignages de notre vive affection et de nos regrets.

Je fus d'un grand souper avec le duc. Quand je pris congé de la duchesse, elle me dit : « Je suis persuadée que vous pen-» serez toujours à Naples avec plaisir. » Elle ne se trompait pas. Après avoir distribué mes libéralités aux gens du duc, je m'en retournai, comme j'étais venu. Matalone voulut m'accompagner jusqu'à ma voiture. Quatre ans après je reçus la nouvelle de sa mort.

CHAPITRE IV.

Ma voiture verse. -- Station chez le marquis Galiani. —Rencontre avec Dona Lucretia. — Retour à Rome. —Mariage de Marietta. — Carnaval de Rome.—Lord Tulow-Lismore. — Poinsinet. — Dernière audience du pape. — Fuite de Lismore. — Mon départ pour Florence avec Poinsinet. — Je quitte Florence : enlèvement burlesque de la signora Corticelli que j'emmène à Bologne.

Précédé par mon Espagnol à cheval, Don Ciccio Alfani à mon côté, je goûtais les douceurs du sommeil dans ma belle voiture, lorsque je fus réveillé en sursaut par une violente secousse. Ma voiture était culbutée au beau milieu de la grande route, entre Francolisa et Sainte-Agathe. Alfani, tombé sous moi, jetait les hauts cris, croyant avoir le bras cassé. Mon Leduc, revenu sur ses pas, m'annonça que mes deux postillons avaient pris la fuite, sans doute

ajouta-t-il, pour aller chercher une douzaine de bandits.

Les cris perçans de détresse que jetait Alfani, en les accompagnant de stupides invocations à saint François d'Assise, son patron, entremêlées de juremens et de malédictions, ne pouvaient que me provoquer à rire. Pour ma part, accoutumé à ces sortes d'accidens, je n'y voyais qu'un événement fort ordinaire; j'étais d'ailleurs sain et sauf.

Je tire promptement de la voiture toutes mes armes; carabines, épées, pistolets: j'ordonne à Leduc de remonter à cheval, et, la bourse à la main, de nous amener du voisinage un renfort de paysans armés.

Alfani soupirant, gémissant, s'était étendu tout de son long sur le sol. En cas d'attaque, il n'y avait pas à compter sur lui: mais j'étais décidé à vendre chèrement ma vie et mon bien. La voiture avait versé tout près d'un fossé. Je dételai les quatre chevaux, que j'attachai au timon et aux roues, et je pris poste derrière ce retranchement, prêt à faire feu.

Ma position était assez critique. Cependant je ne pouvais m'empêcher de rire aux éclats, à la vue du pauvre vieux Alfani, se débattant comme un dauphin blessé à mort au bord de la mer. Ce fut bien pis quand un des chevaux qui tournait le dos au malheureux abbé, sans égard pour ses imprécations, l'aspergea complètement et d'une manière très-peu réjouissante. Ne pouvant, ou n'osant se lever, il lui fallut recevoir en plein ce beau présent, au milieu de mes éclats de rire redoublés. Une nuit obscure, le vent du nord ajoutaient au désagrément de ma situation. Au moindre bruit, je criais : « Qui » va là ? » menaçant de tuer quiconque oserait m'approcher. Cette position tragi-comique dura deux mortelles heures.

Enfin Leduc revint, suivi d'un gros de paysans, chacun une lanterne à la main : il y en avait bien dix ou douze, tous armés de fusils, et prêts à me défendre.

En moins d'une heure, ma voiture fut redressée, mes chevaux attelés, et Don Ciccio remis à sa place. Je renvoyai la troupe, grassement payée, ne gardant que

deux hommes, pour me servir de postillons. Au point du jour j'étais devant la poste de Sainte-Agathe. Je commençai par faire un bruit d'enfer. « Où est le maître de poste ? Qu'on m'amène sur-le-champ un notaire ! Il faut, avant tout, un procès-verbal. Je veux des dommages-intérêts : les postillons qui, de gaîté de cœur, m'ont versé sur une aussi belle route, n'en seront pas quittes à moins des galères. » On fait venir un charron. Il examine la voiture et déclare que l'essieu est cassé. Il en faut un neuf, et je suis condamné à attendre au moins vingt-quatre heures.

Don Ciccio avait besoin d'un chirurgien. Sans que je m'en fusse aperçu, on l'avait traîné chez le marquis Galiani, qu'il connaissait. Le marquis parut bientôt lui-même, et m'invita à rester chez lui pendant que l'on réparerait ma voiture. Je me rendis à l'invitation : le marquis fit conduire ma voiture sous ses remises.

Le marquis Galiani, homme de très-bonne mine, n'était pas moins remarquable comme savant. Sa politesse, exempte d'ennuyeuses

formalités, était toute napolitaine. J'avais connu son frère à Paris, où il était secrétaire d'ambassade du comte Castillan-Mandragon. Le marquis n'avait pas l'esprit plein de feu, l'élocution étincelante de l'abbé; mais il était bon mathématicien. Il donna depuis lors une édition de Vitruve, avec des commentaires : ce travail toutefois n'a pas répondu à mon attente. Il me présenta à son épouse; je savais qu'elle était amie intime de Lucrèce. La marquise était une mère de famille vertueuse, vivant au milieu de ses enfans en bas âge. On porta au lit mon ami Don Ciccio. Après un examen attentif, le chirurgien déclara que le bras d'Alfani n'avait d'autre mal que ce qu'en termes de l'art on nomme une luxation.

Vers midi le bruit d'une voiture se fit entendre. Nous courons à la fenêtre, et j'en vois descendre Lucrèce. Elle entre dans la salle, embrasse la marquise, et, sans témoigner le moindre embarras, me demande par quel hasard je me trouve là? La marquise lui répond que je suis un ancien ami de son mari, et que tout récemment elle

a renouvelé connaissance avec moi à Naples.

Me rapprochant de Lucrèce, après le dîner, je lui renouvelai ma proposition de mariage. Si tu m'aimes sincèrement, me répondit-elle, achète une terre dans ce pays : nous y vivrons ensemble, et nous scellerons notre union.

J'aimais cette charmante femme : j'eusse été très-certainement heureux avec elle. Mais l'idée de me condamner à rester en repos, quelque part que ce fût, m'épouvantait. J'aurais bien pu acheter une très-bonne terre aux environs de Naples : mais il aurait fallu me décider à un plan de vie raisonnable. Un pareil projet était au-dessus de mes forces. Je pris congé de la compagnie après souper. A la pointe du jour, ma voiture roulait sur la route de Rome.

J'y retrouvai mon frère, le chevalier Mengs, l'abbé Winckelmann en parfaite santé. Costa paraissait très-joyeux de mon retour. Je le chargeai de prévenir l'abbé Tamolo que je voulais souper chez lui, mais sans lui causer le moindre embarras. Costa avait ordre d'y faire porter à souper pour

douze personnes. Momolo savait que je reverrais Marietta avec plaisir. J'étais donc certain de la rencontrer chez lui.

Le souper fut très-gai. Marietta s'y trouvait avec sa mère. J'appris que le mariage devait se célébrer sous quatre jours. Je les en félicitai. Je promis aux filles de Momolo de penser à elles, et je mis pour le lendemain ma voiture à leur disposition, chargeant Costa de les promener sur le Cours. Elles en étaient dans l'enchantement.

C'était le lendemain que commençait le carnaval. Je louai, pour la semaine, une voiture à quatre places, pour faire tous les jours une promenade de trois heures au Cours. C'est là que se précipitent, au milieu d'un vacarme sans fin, des flots de masques de toute espèce, à pied et en voiture. Les dragées, les chansons satyriques, les pasquinades pleuvent de toutes parts. Tout ce que Rome a de grand et de brillant s'y est confondu avec la populace. Des chevaux lancés au milieu de deux files de voitures à perte de vue, courent à l'envi l'un de l'autre, au milieu des acclamations de la foule, ver-

le but désigné, comme s'ils se disputaient le prix. A la chute du jour, le peuple afflue à l'Opéra, à la Comédie, aux pantomimes et aux danses de corde. Dans les auberges, dans les cabarets, toutes les chambres sont pleines. On y mange, on y boit, comme si l'on ne devait plus avoir ensuite à s'occuper de sa nourriture.

J'allai d'abord chez le banquier De Belloni ; je déposai entre ses mains mon argent comptant, et je pris en échange une lettre de crédit sur Turin, où je devais trouver l'abbé Gama, et recevoir une mission pour le congrès d'Augsbourg, dans l'attente duquel était alors l'Europe entière.

En retournant chez moi, je rencontre un brillant équipage précédé d'un coureur. Un jeune homme en habit noir, avec un cordon bleu, était appuyé sur le devant de la voiture ; il m'appelle à haute voix et fait arrêter. A ma grande surprise, je reconnais le lord Tulow, fils de la comtesse divorcée de Lismore, qu'entretenait M. de Saint-Albin, archevêque de Cambrai. Je l'avais connu à Paris. Le lord était bel homme et

rempli d'esprit ; mais livré à une débauche et à des vices sans frein. Sachant bien qu'il n'était pas riche, j'étais étonné de son brillant étalage, et plus encore de lui voir le cordon bleu. Il me dit à la hâte qu'il travaillait pour le prétendant, et m'invita à souper ; j'acceptai.

Ayant rencontré à la Comédie, Costa avec les filles de Momolo, leur gaîté m'amusa beaucoup. Au sortir du spectacle, je me rendis chez mylord Tulow. Il habitait sur la place d'Espagne, la maison d'un tailleur anglais. Quelle agréable surprise pour moi, lorsque j'aperçus le poète Poinsinet ! Ce jeune homme, laid et de mince encolure, n'en était pas moins plein de verve et de talent pour l'art dramatique. Il eût brillé sur le Parnasse français, si un malheureux accident ne l'eût pas fait tomber dans le Guadalquivir, où il se noya. Il allait à Madrid dans l'espoir d'y faire fortune. Mon cher ami, lui dis-je, qui vous a amené à Rome? Où donc est mylord ?

— Il est dans son cabinet. Mais c'est maintenant le comte de Lismore ; son père

est mort il n'y a pas long-tems. Vous savez qu'il est du parti du prétendant. Je suis parti de Paris avec lui : j'ai saisi avec plaisir cette occasion de voir la ville éternelle, sans bourse délier.

— Voilà donc mylord devenu riche ?

— Pas encore. Mais il le sera : car la mort de son père le laisse maître d'une fortune immense. A la vérité tous ses biens sont confisqués ; mais, c'est égal : ses droits sont incontestables.

— Ainsi, il est riche en espérance. Mais comment est-il membre d'un ordre de chevalerie française ?

— Vous voulez rire. Il porte le cordon de l'ordre de Saint-Michel, dont l'électeur de Cologne est mort grand-maître, il y a quelque tems. Milord est, comme vous savez, amateur distingué sur le violon. Pendant son séjour à la cour de Bonn, il exécuta un concerto de Tartini. Le prince fut enchanté ; et, ne sachant comment lui prouver le cas qu'il faisait de lui, il lui a donné le cordon bleu. Vous ne pouvez vous faire une idée du haut prix que lord Tulow attache à cette décora-

tion, dans l'espoir qu'à notre retour à Paris on la prendra pour l'ordre du Saint-Esprit.

Nous entrâmes dans le salon. Milord y était au milieu d'une nombreuse compagnie. Il vint m'embrasser, m'appela son cher ami, et me présenta à tout ce monde. La société se composait de sept ou huit femmes plus jolies l'une que l'autre : de quatre *soprani*, qui jouaient les rôles de femmes sur les théâtres de Rome ; enfin, d'une demi-douzaine d'abbés, jouant tous les rôles, et non moins lestes que ces dames habituées à vivre au milieu des musiciens, des peintres et d'autres sectateurs d'Épicure. Parmi tout ce monde, j'avais, à mes propres yeux, l'air d'un écolier. — Je remarquai qu'un homme d'une physionomie très-noble, se préparait à quitter la compagnie. — Où allez-vous donc, prince, lui cria lord Tulow. Le fugitif s'excusa sur une indisposition. On me dit que c'était le prince de Chimaï, et qu'il s'occupait d'un mariage pour lui, afin de prévenir l'extinction de sa noble race, projet que je trouvai très-louable.

Nous étions vingt-quatre à souper : nous

vidâmes environ une centaine de bouteilles. Tous les convives étaient ivres au sortir de table, excepté moi et le poète Poinsinet. Il n'avait bu que de l'eau. Alors commença une orgie, qu'il me serait impossible de peindre. Nous en restâmes les témoins, Poinsinet et moi, sans vouloir y prendre part.

Je hasardai réellement ma vie, au milieu de ces bacchanales de l'enfer. Je n'avais d'autre arme que mon épée, et j'en aurais certainement fait usage si, dans son ivresse, le lord se fût avisé de vouloir me contraindre à suivre l'exemple des autres. Je ne conçois pas encore aujourd'hui comment il put me laisser tranquille : car, il avait perdu toute raison. Nous fûmes heureux, Poinsinet et moi, qu'il ne nous fît pas jeter par la fenêtre. En le quittant, il exigea que je lui promisse de le revoir souvent. Mais je m'en allai avec le projet de ne plus remettre les pieds chez lui. Jamais je n'avais vu et jamais je ne reverrai pareil spectacle.

Le jeune écervelé vint cependant me voir le lendemain ; il me confia qu'il était totalement ruiné. Il conservait encore du cré-

dit, parce qu'on savait qu'il avait tiré une lettre de change de 200,000 fr. sur Pâris de Montmartel. Mais il s'attendait à le voir revenir protestée, à moins que sa mère, à qui il avait écrit, n'obtînt de Saint-Albin, qu'il croyait son père, d'en faire les fonds au banquier. Il ne lui restait pour ressource, en cas de protêt, que la fuite et une bague. C'était un solitaire d'un jaune pâle, pesant de neuf à dix carats. Ce libertin effréné ne m'inspirait pas la moindre pitié : je ne voyais en lui qu'un malheureux destiné à terminer tôt ou tard sa vie en prison ou par un suicide.

Le jour suivant, après une promenade au Cours avec la famille Mengs, nous allâmes au théâtre, où nous entendîmes un soprano qui chantait le premier rôle de femme. Sa voix et sa méthode étaient admirables. Mais ce qui enchantait surtout les spectateurs, c'était sa beauté. Il est incroyable à quel point elle faisait illusion. Peu de femmes auraient eu des formes et des grâces plus séduisantes.

Ayant aperçu dans la loge du prince

Marc-Antoine Borghèse, la marquise Passarini, que j'avais connue à Dresde, j'allai lui présenter mes civilités. Le prince m'avait vu à Paris dix ans auparavant : il m'invita à dîner pour le lendemain. Je me rendis à son invitation. J'appris alors qu'il ne dînait pas chez lui. On eut beau me presser de rester, je pris le parti de la retraite. Le mercredi des cendres il m'envoya son valet de chambre pour me prier à souper chez la marquise : je promis de m'y rendre, mais je n'en fis rien. L'orgueil, enfant de la sottise, ne dément jamais son origine.

Après l'opéra, j'allai chez Momolo. J'y trouvai Marietta, avec son fiancé et leurs parens. Je fis un excellent souper avec ces bonnes gens. Ils étaient pauvres, mais gais et honnêtes. Peut-être mon plaisir prenait-il sa source dans ma vanité; je me regardais comme la cause du bonheur de ces jeunes gens, du contentement qui brillait alors sur leurs visages. Mais il ne faut pas blâmer la vanité quand elle se mêle à nos bonnes actions. Après le souper, j'engageai une petite partie de pharaon. Je fis jouer avec des je-

tons, à défaut d'argent. Mon intention était qu'ils fissent sauter la banque. On se mit ensuite à danser, malgré la défense du pape; singulier caprice, qui condamnait la danse tandis que l'on permettait les jeux de hasard. Ganganelli, qui vint ensuite, était tout l'opposé de son prédécesseur. Pour ne pas donner lieu à des soupçons, je ne fis aux nouveaux mariés qu'un présent modique. Je leur cédai mon landau pour se promener le lendemain au Cours. Costa eut ordre de louer pour eux une loge au théâtre de Capronica. Quand nous nous quittâmes, Momolo nous invita à souper pour le dernier jour du carnaval.

Résolu de partir promptement de Rome, pendant que la multitude se précipitait vers le Cours, je me rendis au Vatican, afin de recevoir la bénédiction du saint père. Son accueil fut plein de bonté. Il parut surpris autant que charmé de ce que j'avais négligé, pour lui rendre un hommage, le brillant spectacle qui attirait la foule. Nous passâmes une heure entière à parler de Venise et de Padoue. Je me jetai encore aux pieds du

pape, en implorant sa protection pour qu'il me fît rentrer dans ma patrie. Sa sainteté me recommanda à la bonté du ciel.

Après les plaisirs qui terminaient le carnaval, nous fîmes un dernier et excellent souper chez Momolo. Je fus enchanté de voir l'union qui régnait entre les deux jeunes époux. C'était pour moi une vive satisfaction de savoir que Marietta serait heureuse.

Je reçus le lendemain un billet du comte de Lismore (lord Tulow); il me priait de le rejoindre au jardin de la villa Borghèse. Je me doutais bien du motif de ce rendez-vous. L'amitié que je portais à la mère du comte me décida à le voir, dans l'espoir de lui donner quelque bon conseil. Il me montra une lettre de la comtesse. Elle lui annonçait que sa lettre de change de deux cent mille francs lui allait être renvoyée protestée, et elle l'engageait à songer à sa sûreté.

Voyant qu'il ne lui restait qu'à fuir au plus vite, je le lui dis : il me pria de lui en procurer les moyens en achetant sa bague.

Nous la fîmes estimer : je lui donnai les deux mille écus romains, montant de la valeur reconnue du bijou, en lui conseillant de se procurer un effet sur Amsterdam. Il me dit qu'il partirait le soir même, seul et à franc étrier pour Livourne, avec un simple porte-manteau. Je lui souhaitai bon voyage.

Le même jour, le cardinal François Albani me donna une lettre de recommandation pour monsignor Onorati, nonce du pape à Florence. J'en eus une autre de Mengs pour l'envoyé anglais, le chevalier Man. Je voulais aller revoir, dans cette ville, mon amie Thérèse Palesi. Je croyais pouvoir y séjourner *incognito* si, comme Mengs l'en priait, le chevalier Man voulait bien me recevoir chez lui.

Le premier jeudi de carême, il n'était bruit à Rome que de la fuite du comte de Lismore. Le tailleur anglais chez qui il avait demeuré était ruiné; un juif qui lui avait vendu à un prix énorme, mais à crédit, la bague que j'avais achetée, se désespérait, tous les domestiques du comte avaient été mis sur la rue presque nus, le propriétaire

ayant impitoyablement fait rafle des effets qu'il avait pu saisir.

Poinsinet jouait un rôle comique dans cette tragédie. Il vint me trouver en chemise avec un manteau jeté par dessus. Le tailleur avait aussi fait main-basse sur sa garde-robe. Il avait eu beau lui jurer qu'il n'était point au service du duc, le tailleur irrité ne lui avait répondu qu'en le menaçant de le faire jeter en prison. « Il ne me reste pas un denier, me disait Poinsinet, pas même une seconde chemise; je ne connais personne ici, et je suis si désespéré que je suis prêt à me jeter dans le Tibre. »

Ce n'était pas dans le Tibre, mais dans le Guadalquivir qu'il devait se noyer; je le tirai de ses anxiétés, en lui annonçant la bonne nouvelle qu'il dépendait de lui de m'accompagner à Florence. Il resta donc avec moi, et ne cessa de faire des vers jusqu'au moment où nous partîmes.

Mon bon frère Jean me donna comme souvenir un camée sur onyx, représentant Vénus Anadyomène. On pouvait lire avec un microscope le nom de l'artiste, Sostrates,

qui vivait il y a deux mille trois cents ans. Je vendis deux ans après cet antique, à Londres, pour trois cents livres sterlings au docteur Masti. Ce morceau doit se trouver aujourd'hui au museum Britannique.

Je partis avec Poinsinet pour compagnon de voyage. Il m'amusa beaucoup par ses saillies bouffonnes. Au bout de deux jours, nous étions à Florence; je descendis chez Vannini. Il était fort étonné de me revoir. J'allai aussitôt voir le chevalier Man que je trouvai à table. Son accueil fut amical; mais à peine eut-il lu la lettre de Mengs, qu'il me demanda si j'avais arrangé ma querelle avec l'auditeur chargé de la police. — Lui ayant répondu que non, je vis sa figure se rembrunir, et il me déclara net que je le compromettrais en restant chez lui; j'avais eu tort, ajouta-t-il, de revenir à Florence. — Je n'y suis qu'en passant. — Très bien; mais il faut absolument que vous vous présentiez à l'auditeur. Je lui promis de le faire, et je retournai à mon logement chez Vannini. A peine avais-je mis le pied dans ma chambre, que je vois paraître un valet

de police, pour m'annoncer que l'auditeur m'attendait le lendemain. Je devins furieux, et dans ma colère je jurai de partir plutôt que de me soumettre à une prétention aussi offensante. J'allai pour voir Thérèse; elle était à Pise. Je me rendis chez la signora Corticelli : à ma vue, elle éclata en bouffonneries dignes de Bologne, sa ville natale. Elle était jolie; mais elle n'avait d'autre mérite à mes yeux que celui de me faire rire par ses pantalonnades.

Après avoir commandé un bon souper payé d'avance à la signora Laura, sa mère, j'emmenai la demoiselle, comme pour promener avec elle; mais je la conduisis chez Vannini, mon hôte; j'ordonnai au premier de partir le lendemain de grand matin, avec Leduc et tout mon équipage pour Bologne, où ils me trouveraient à l'hôtel du Pélerin. Ils devaient prendre avec eux la signora Laura et son fils, en leur disant que j'avais pris les devans avec Corticelli pour me rendre à Bologne. C'était en effet mon intention. Je fis avertir ensuite Poinsinet, que je pris à l'écart pour lui remettre une dixaine de

ducats, en le priant de chercher un autre gîte. Il me dit, les larmes aux yeux, qu'il partirait le lendemain à pied pour Parme, où il était sûr d'être bien reçu par M. du Tillot.

Je retournai ensuite auprès de Corticelli que j'emmenai. Elle croyait que nous allions souper, lorsque je la fis monter dans une chaise de poste, en donnant au postillon l'ordre de prendre la route d'Ucellatoso. Où allons-nous donc? demanda Corticelli. — A Bologne. — Mais maman? — Elle nous rejoindra demain. — Est-elle avertie? — Non, elle l'apprendra de bon matin, quand Costa ira la prendre pour l'emmener avec tout mon bagage.

Corticelli, trouvant le tour plaisant, éclata de rire et nous partîmes.

CHAPITRE V.

Séjour à Bologne. — Modène. — Je reçois l'ordre d'en sortir. — Parme. — Turin. — L'abbé Gama. — Desarmoises.

—

Corticelli était munie d'une pelisse très-chaude ; quant à moi qui l'enlevais, comme un fou, je n'avais pas même une redingote. Le vent était froid et piquant ; mais je craignais d'être poursuivi et ramené à Florence ; je ne voulais donc pas m'arrêter ; être obligé d'y retourner eût été pour moi le coup de la mort. Un écu que je donnai pour boire au postillon nous fit voler avec la rapidité de la flèche. Une tempête qui s'éleva nous menaçait de nous précipiter du haut en bas de l'Apennin ; mais rien au monde n'eût pu me retenir au-delà des quatre minutes nécessaires pour changer de chevaux. Les postillons me prenaient pour un prince qui enlevait sa maîtresse. Corti-

celli trouvait cela fort gai : elle en riait de tout son cœur. Nous étions partis de Florence à huit heures du soir ; à une heure après minuit nous arrivions à la poste frontière de l'État de l'Église. Tout le monde y était endormi. Mes cris et quatre paolis distribués aux domestiques, eurent bientôt mis toute la maison en mouvement pour nous allumer du feu, et nous préparer à manger. Nous mourions de froid et de faim. Enfin, on vint nous annoncer que la maison était au dépourvu. Eh quoi ! dis-je à l'hôte en lui riant au nez, vous avez du beurre, des œufs, du macaroni, du riz, du parmesan, du pain, de bon vin, et vous êtes assez simple pour ne pas voir qu'avec tout cela on peut faire un excellent souper ! Il fallut m'obéir. L'hôte ne revenait pas de sa surprise quand je lui fis défaire quatre lits pour m'en former un. Corticelli mangeait d'un appétit dévorant, et riait aux éclats toutes les fois qu'elle pensait à ce que dirait sa mère.

Vers quatre heures du matin, nous ordonnâmes que l'on nous éveillât dès que

l'on verrait arriver une voiture à l'anglaise à quatre chevaux. Empiffrés de macaroni et de bon vin de Chianti et de Montepulciano, nous ne pensâmes qu'à dormir. Il était une heure après midi, quand notre appétit réveillé nous fit souvenir de commander à dîner. Cependant la soirée s'avançait et ma voiture n'arrivait pas. Je commençai à devenir sérieux et pensif. En retournant au lit, je me promis d'envoyer le lendemain matin le fils du maître de poste à Florence pour savoir si elle n'y était pas arrivée pendant la nuit. Corticelli conservait sa gaîté. La voiture ne vint pas. J'envoyai donc un exprès à Costa pour lui demander des nouvelles. J'étais décidé, malgré le mécontentement de Corticelli, à me rendre à Florence dans le cas où on aurait pris quelque mesure violente.

Parti vers midi, mon messager revint au bout de deux heures m'annoncer que j'allais voir mon monde dans une demi-heure. Ma voiture marchait en avant avec des chevaux de louage; suivait une calèche à deux

chevaux, portant une femme d'âge et un jeune garçon. C'est maman, s'écria Corticelli. Il faut lui faire préparer un bon souper, et lui écouter patiemment raconter cette incroyable aventure, dont elle se souviendra jusqu'à la fin de sa vie.

Costa m'apprit qu'il avait été retardé de vingt-quatre heures, parce que l'auditeur, voulant se venger, avait défendu que l'on délivrât des chevaux de poste à mes gens; mais un certain Agresti passa outre sur cet ordre, et s'engagea à les transporter à Bologne en moins de trois jours. Quant à la signora Laura, voici ce qu'elle nous raconta, et ce que sa fille mourait d'envie d'apprendre.

« Selon vos ordres, j'avais préparé un souper qui coûtait plus de 10 paolis. C'est ce que je puis vous prouver, et, comme je ne suis qu'une pauvre femme, je ne doute nullement que vous me rendrez cet argent. Vous devez concevoir quelle fut mon inquiétude, lorsque je ne vous vis plus revenir. A minuit, j'envoyai mon fils chez Vannini, pour savoir ce que vous étiez devenus; je

fus saisie d'effroi lorsqu'il vint m'apprendre que vous n'étiez plus dans l'hôtel. Je passai toute la nuit sans fermer l'œil, et de grand matin je me rendis à la police où je vous accusai d'avoir enlevé ma fille. Je voulais que l'on vous poursuivît sur-le-champ, et que l'on me rendît mon enfant. Mais, le croiriez-vous? l'on rit de mes plaintes, et l'on me répondit sèchement que je n'aurais pas dû laisser partir ma fille avec vous sans la faire accompagner. Quelle infâme calomnie! Calomnie? reprit Corticelli. Certainement! répliqua sa mère; ils voulaient donner à entendre que j'avais tacitement approuvé cet enlèvement. Mais, comment ces imbéciles pouvaient-ils le croire? Aurais-je imploré le secours de la justice, si j'eusse donné mon consentement à ce qui venait de se passer? J'allai ensuite chez le docteur Vannini, où votre valet de chambre m'assura que vous étiez partis pour Bologne. Je devais vous y retrouver, si je voulais suivre vos équipages. J'espère que vous payerez le cocher de louage qui m'a amenée. Permettez-moi aussi de vous déclarer fran-

chement que la manière dont vous venez de vous comporter, passe les bornes de la plaisanterie. »

L'assurance que je payerais tout, eut bientôt consolé la bonne dame. Le lendemain nous arrivâmes de bonne heure à Bologne. J'y passai huit jours chez Corticelli. Vieux fou que je suis, je soupire encore aujourd'hui lorsque je pense à ce charmant séjour.

Ce fut vers la mi-carême que je pris congé de ma compagne ; elle se rendait à Prague, où elle était engagée pour deux ans, comme danseuse. Je lui souhaitai un bon voyage ; mais il fallut lui promettre d'aller moi-même la chercher pour la conduire à Paris avec sa mère. Le lecteur apprendra par la suite jusqu'à quel point j'ai tenu ma parole.

J'arrivai le même jour à Modène. Il me prit envie d'y passer quelque tems. Le lendemain, je visitai la galerie des tableaux. En rentrant chez moi j'y trouvai un individu qui me signifia, de la part du gouvernement, l'ordre de quitter la ville au plus tard le lendemain. J'appelai mon hôte,

pour que l'ordre fût réitéré en sa présence. Quel est cet homme? lui dis-je, lorsque le premier fut parti. — C'est un sbire. — Quoi, le gouverneur m'envoie un sbire? — Ce n'est peut-être que le barigel (1) qui l'envoie. — Ainsi donc c'est le barigel qui est le gouverneur de Modène? — Modérez-vous! Toute la noblesse recherche sa société. Il est entrepreneur des spectacles, et l'on trouve à sa table les personnes les plus distinguées qui, toutes, ambitionnent son amitié? — Mais pourquoi ce personnage s'avise-t-il de me chasser de Modène? — Je ne sais; allez le voir, c'est un homme fort civil.

Au lieu de me rendre chez le barigel, j'allai chez l'abbé Testagrossa. Cet homme, d'une basse extraction, s'était acquis, par ses talens, la confiance du duc de Modène, qui lui avait confié diverses missions près des cours étrangères. Il était très-âgé et se reposait sur ses lauriers. L'abbé m'avait connu

(1) Capitaine de la maréchaussée.

20459

à Vienne en 1753 ; il m'accueillit avec amitié ; mais le récit de mon aventure le déconcerta. Que faut-il faire? lui dis-je. — Partir, me répondit-il ; car cet homme vous jouera quelque mauvais tour. — Puisqu'il en est ainsi, je partirai ; mais oserais-je vous prier de me faire connaître le motif de cette mesure inique? — Revenez ce soir.

Je revins en effet, et j'appris qu'en trouvant mon nom sur le rapport de la police, le barigel avait présumé que j'étais le même Casanova qui s'était enfui des Plombs ; c'était la raison pour laquelle il avait cru devoir m'expulser. Je suis surpris, dis-je à l'abbé, que vous ne rougissiez pas pour le duc de Modène.

Le lendemain, comme je montais en voiture, un individu qui m'avait tout l'air d'un coupe-jarret, s'approcha de moi et me témoigna le désir de m'entretenir en particulier. Si vous vous arrêtez seulement trois jours à Parme, me dit-il, et si vous me donnez votre parole d'honneur de me compter cinquante sequins, je vous promets de brûler la cervelle au barigel cette nuit.

— Je vous suis très-obligé, laissons-le mourir de sa belle mort. Voici un écu; buvez à ma santé.

Je n'aurais peut-être pas repoussé la proposition de ce pendard, si la crainte d'un piége ne m'eût retenu. Arrivé à Parme le lendemain, je descendis à la poste, j'y pris le titre de chevalier de Seingalt, nom que je porte encore aujourd'hui, en y ajoutant mon nom de famille.

A peine installé à Parme, je renvoyai Costa de mon service; mais je le repris la veille de mon départ. Son père était un pauvre joueur de violon, qui soutenait une nombreuse famille.

Je m'informai de M. d'Antoine; il n'était plus à Parme; le directeur de la Monnaie, Dubois-Châtellereaux, était allé à Venise. Le renvoi de Costa avait réjoui mon espagnol; son retour le dépita. Il n'est pas libertin, me dit-il, il ne boit ni ne joue; mais je suis pleinement convaincu que c'est un fripon; car il évite avec trop grand soin de vous contrarier en rien. Défiez-vous de lui! il n'attend que l'occasion pour faire un

bon coup, lorsqu'il aura gagné toute votre confiance.

Je ne lui ressemble pas, moi, et bien que je me permette de tems en tems quelques petites fourberies, vous savez ce que je suis.

Cet homme voyait plus loin que moi. Six mois après, Costa me vola cinquante mille écus ; vingt-trois ans plus tard, c'est-à-dire, en 1784, je le retrouvai à Vienne comme valet de chambre du colonel Hardegg, et dans une position voisine de l'indigence. Il savait bien qu'il dépendait de moi de l'envoyer à la potence ; il eut recours aux larmes. Un homme estimable, nommé Bertrand, intercéda pour lui, et je pardonnai à ce coquin. Lorsque je demandai à ce misérable ce qu'il avait fait de cet argent, il m'affirma qu'il l'avait perdu au biribi ; ses camarades l'avaient dépouillé complétement. Peu de tems après il épousa la fille de Momolo, qu'il abandonna presque aussitôt. — Mais, revenons à moi.

Arrivé à Turin, je descendis dans une maison particulière où l'abbé Gama m'attendait. J'arrêtai tout le premier étage et me

moquai des principes d'économie de l'abbé. Je lui déclarai de nouveau que j'étais prêt à me rendre à Augsbourg, aussitôt que les ministres des puissances belligérantes seraient rassemblés. Gama m'assura qu'au mois de mai j'obtiendrais une lettre de crédit. Il me ferait connaître, en même tems, le but de ma mission. J'étais extrêmement flatté de la considération que l'on me témoignait en m'honorant d'une mission au congrès.

Après être convenu du service de ma table, avec mon hôtesse, j'allai dans un café. La première personne que j'y rencontrai, fut le prétendu marquis Desarmoises, que j'avais connu à Aix en Savoie. — Les jeux de hasard sont défendus ici, me dit-il en m'abordant, et toutes les dames qui vous ont connu à Aix se réjouiront beaucoup de vous revoir. Quant à moi, ajouta-t-il, je vis au trictrac. Les dés ne me sont pas toujours propices, à la vérité; mais il faut plus de calcul que de bonheur à ce jeu. — Je savais bien, qu'à chances égales, le talent de combiner pouvait donner de l'avantage;

mais je ne voyais pas qu'il en pût être de même dans le cas contraire.

Le sexe est charmant à Turin ; mais on n'y souffre ni courtisanes ni maîtresses ; et, sous ce rapport, je ne connais pas d'endroit où la police soit plus sévère. Comme la ville est petite et très-peuplée, on y est constamment surveillé par une foule d'espions. Malgré les bornes que j'étais obligé de mettre à mon penchant naturel pour le beau sexe, je parvins, cependant, avec des précautions et à prix d'argent, à triompher des difficultés ; mais la gêne m'était insupportable, et j'étais résolu d'aller à Milan, lorsque Désarmoises, qui dînait journellement chez moi, et qui ne trouvait pas son compte à cette résolution, me fit faire la connaissance d'une marchande de modes française, très en vogue. Elle occupait, à l'année, huit jeunes personnes charmantes, et j'eus bientôt lié connaissance avec la maîtresse et ses demoiselles. Mais on ne tarda pas à m'envoyer l'ordre de me rendre au bureau de police

CHAPITRE VI.

Séjour à Turin. — On veut m'en faire partir. — J'obtiens la permission d'y rester. — Les chevaliers Raiberti et Osorio. — Chambéri. — Mademoiselle Desarmoises et son amant. — Leurs aventures. — Arrivée de madame Morin. — Nouvelles de mademoiselle Roman devenue maîtresse de Louis XV. — Visite au couvent de M. M... — Dîner avec les religieuses. — Passage à Lyon. — Mon arrivée à Paris.

—

Je me rendis chez l'intendant. Il me faisait appeler pour m'annoncer qu'il ne m'accordait que trois jours pour sortir de la ville. — Qui vous donne ce droit, monsieur? Je resterai ici autant qu'il me plaira. — On vous forcera de sortir. — Très-bien, contre la force il n'y pas de résistance; mais, pensez-y bien auparavant; on ne chasse pas, d'une ville civilisée, un homme qui n'a pas enfreint les lois et qui a, chez un banquier, un crédit ouvert de 100,000 ducats. — Tout

cela est bel et bon ; mais, je vous le répète, il faut plier bagage, et arrêter votre compte avec votre banquier ; d'ailleurs, l'ordre que je vous signifie est un ordre du roi.

— Si je partais, je me rendrais complice de votre injustice. Mais comme vous me parlez au nom du roi, je vais sur-le-champ solliciter une audience de sa majesté. Je suis convaincu qu'elle annulera l'ordre injuste que vous osez me donner en son nom. — Le roi n'a-t-il pas le droit d'exiger que vous partiez ? — D'accord ; si je résiste, il sera forcé d'employer la violence, il en est le maître ; mais il lui faut un bourreau pour cela.

J'avais eu occasion de faire la connaissance du chevalier Raiberti, alors ministre des affaires étrangères. J'allai le voir et lui fis connaître la résolution où j'étais de ne pas obéir à l'ordre de l'intendant. Ce brave homme me conseilla de m'adresser au chevalier Osorio, qui jouissait de la faveur particulière d'approcher le roi à toute heure. Le chevalier était Sicilien et homme de beaucoup d'esprit ; il me promit de s'in-

téresser à moi, et m'invita à revenir le lendemain.

J'allai chez l'abbé Gama, croyant qu'il ignorait ce qui venait de se passer ; mais déjà il en était instruit : et, me voyant décidé à ne pas céder, il ne jugea pas à propos de blâmer ma fermeté. Il me promit qu'en cas de départ il m'enverrait mes instructions aussitôt qu'elles lui seraient remises.

Le jour suivant le chevalier Osorio me reçut avec la plus grande bienveillance. Raiberti lui avait parlé de moi. Il m'apprit qu'il s'était entretenu de mon affaire avec le roi et le comte d'Aglié, et que je pouvais rester. Il me dit de me présenter, sans délai, à ce dernier, qui était autorisé à m'accorder le tems nécessaire pour terminer mes affaires à Turin. — Je lui répondis que j'attendais des instructions du gouvernement portugais, pour me rendre au congrès d'Augsbourg. — Croyez-vous réellement que ce congrès ait lieu ? — Personne n'en doute. — Plusieurs pensent le contraire. Cependant je me félicite d'avoir pu vous être utile, et je vous prie de me faire con-

naître comment l'intendant vous aura reçu.

Je me rendis chez ce dernier, qui m'apprit que le chevalier Osorio lui avait fait savoir que mes affaires exigeaient le prolongement de mon séjour à Turin. Vous pouvez rester, me dit-il; mais il faut me déclarer jusqu'à quelle époque. — Je ne le puis pas précisément, parce que j'attends de la cour de Lisbonne des instructions pour me rendre au congrès d'Augsbourg. Cependant je compte partir pour Paris d'ici à un mois environ. Dans le cas où je serais forcé de prolonger mon séjour au-delà de cette époque, j'aurai l'honneur de vous le faire savoir. — Vous m'obligerez infiniment.

Je retournai, sur-le-champ, chez le chevalier Osorio, qui me dit en riant : que j'avais joué l'intendant, en remettant ainsi mon départ à une époque indéterminée. L'abbé Gama apprit, avec une vive satisfaction, que le chevalier Osorio doutait de la réunion du congrès d'Augsbourg. Je lui assurai que je n'en étais pas moins résolu de m'y rendre dans trois ou quatre semaines.

J'avais confondu la morgue de l'inten-

dant ; mais il fallut renoncer aux petits soupers. A la mi-mai, je partis de Turin. Gama me remit une lettre pour lord Stormond, qui devait se rendre au congrès en qualité de plénipotentiaire de la Grande-Bretagne.

Résolu de faire une visite à madame d'Urfé avant mon départ pour l'Allemagne, je lui écrivis de m'adresser à Lyon, une lettre pour M. de Rochebaron ; car il pouvait arriver que je me trouvasse dans le cas d'avoir besoin de son influence. Je demandai aussi au chevalier Raiberti une lettre de recommandation pour Chambéri, où j'avais l'intention de m'arrêter quatre jours et de revoir la charmante M. M..... à la grille du parloir. J'écrivis aussi à mon ami Valenglard, le priant de rappeler à madame Morin, qu'elle m'avait promis de me voir à Chambéri.

Mais je dois encore faire mention d'une [illegible] aventure dont les conséquences m'ont été très préjudiciables. Cinq ou six jours avant mon départ de Turin, Desarmoises vint me trouver, et m'apprit d'un air chagrin, qu'il avait aussi reçu l'ordre de quitter

la ville dans les vingt-quatre heures. — En savez-vous la raison ? — Je crois que c'est pour avoir donné hier un démenti au comte Scarnafio, qui soutenait que le rédacteur de la gazette de Berne était à la solde du gouvernement français. C'était au café du commerce. Le comte sortit courroucé; je courus après lui pour l'apaiser, mais en vain. Il s'est plaint probablement, et m'a mis dans la nécessité de faire demain mon paquet. — Mais vous êtes Français ; que n'allez-vous sur-le-champ réclamer l'appui de votre ambassadeur ? Vous auriez tort de sortir ainsi de la ville. — D'abord, l'ambassadeur est absent, et ensuite vous savez que mon père dénaturé ne veut pas me reconnaître ; c'est pourquoi il vaut beaucoup mieux que je parte. Je vous attendrai à Lyon. Seulement, auriez-vous l'extrême bonté de me prêter encore cent écus? je vous les rendrai avec la plus vive reconnaissance.

Je lui donnai cette misère, et le lendemain, à la pointe du jour, il sortit de Turin. Après avoir pris une lettre de crédit sur Augsbourg, je partis aussi, et dès le second

jour j'étais au-delà du Mont-Cenis. Trois jours après j'arrivai à Chambéri. J'y descendis dans la seule auberge qui s'y trouve pour les voyageurs.

J'aperçus, dans une chambre qui touchait à la mienne, une très-jolie personne. Je pris des informations : l'on m'apprit que c'était l'épouse d'un jeune homme, malade d'une blessure qu'il avait reçue trois jours auparavant, sur la frontière de France. En sortant de ma chambre pour aller prendre à la poste une lettre de Valenglard, je m'arrêtai devant la porte de ma voisine, pour lui offrir mes services en ma qualité de bon voisin. Elle me pria d'entrer. Je vis sur le lit un beau jeune homme, et m'informai de son état. Madame prit la parole pour me dire que le médecin avait défendu à son mari de parler, parce qu'il avait reçu, en venant à Chambéri, un coup d'épée dans la poitrine ; cependant il avait l'espoir de le guérir complétement, et ils pourraient bientôt continuer leur voyage jusqu'à Genève, où ils se rendaient. Au moment où je me disposais à prendre congé, la servante entra

en me demandant si je voulais manger dans ma chambre, ou si je préférais manger en compagnie avec madame. Je ris de sa simplicité et lui répondis que je mangerais dans ma chambre; car je n'avais pas le bonheur d'être connu de madame. Mais celle-ci me dit que je lui ferais un sensible plaisir en lui accordant cet honneur; son mari même insista d'une voix faible; j'acceptai. La dame m'accompagna jusqu'à l'escalier; en la quittant je lui baisai la main.

Arrivé à la poste, je trouvai deux lettres; une de Valenglard, qui m'apprenait que madame Morin était toute disposée à venir à Chambéri, si je voulais lui envoyer ma voiture. L'autre était de Desarmoises. Voici, à peu près, ce qu'il m'écrivait :

« J'avais dépassé Chambéri, lorsque je rencontrai une voiture dans laquelle je reconnus ma fille et son ravisseur. Me précipiter sur ce dernier et lui passer [illegible] au travers du corps, fut l'affaire d'un instant; mais je ne pus arrêter la voiture, qui disparut bientôt à mes yeux, dans la direction de Chambéri. Je vous prie de prendre

des informations, et, si vous les retrouvez, d'engager ma fille à revenir à Lyon. Dans le cas où elle s'y refuserait, ayez la bonté de vous adresser aux autorités. Je puis vous assurer qu'ils ne sont pas encore mariés; je vous supplie donc d'employer tous les moyens qui sont en votre pouvoir pour me donner cette preuve de votre amitié. Envoyez-moi, sans retard, votre réponse par un exprès. »

Il était inutile de prendre des informations; la fille de Desarmoises ne pouvait être que ma voisine; mais j'étais bien éloigné d'entreprendre la moindre démarche pour forcer cette aimable créature à retourner à Lyon.

De retour à l'auberge, j'envoyai sur-le-champ Leduc à Grenoble avec ma voiture. Je lui remis une lettre pour Valenglard, et un billet pour madame Morin, à laquelle j'exprimais l'impatience que j'avais de la revoir. Je me livrai ensuite à mes réflexions sur l'aventure qui m'arrivait. Mademoiselle Desarmoises et son amant m'avaient inspiré le plus tendre intérêt.

J'entrai chez mes voisins. Le médecin pansait la blessure du jeune homme ; elle n'était pas dangereuse. Lorsque le premier fut parti, je félicitai le malade de sa prompte guérison ; je lui recommandai la diète et le silence. Après avoir remis à la jeune personne la lettre de son père, je me retirai dans ma chambre pour y rester seul jusqu'à l'heure du souper : ou plutôt j'étais bien persuadé que la belle viendrait bientôt me trouver.

Elle arriva, en effet, un quart d'heure après, me présenta d'un air triste la lettre de son père, et me demanda ce que je comptais faire. — Rien, lui répondis-je. Je m'estimerai heureux si vous m'offrez l'occasion de vous être utile. — Ah ! je respire. — A la première vue, vous m'avez inspiré le plus vif intérêt. Êtes-vous mariée ? — Non ; mais nous nous marierons aussitôt que nous serons à Genève. — Asseyez-vous, mademoiselle, et contez-moi tout ce qui s'est passé. Je n'ignore pas que vous fuyez avec votre père, parce qu'une malheureuse passion.....

Je suis fort aise qu'il vous ait confié son

secret. Il y a un an à présent qu'il revint à Lyon. Un quart d'heure après son arrivée, je me réfugiai chez ma mère; car je ne pouvais pas rester une heure près de lui, sans m'exposer à sa violence. Le jeune homme que vous voyez est le fils unique d'un marchand de Gènève. Ce fut mon père lui-même qui l'introduisit chez nous il y a environ deux ans. Nos cœurs s'entendirent bientôt, et après le départ de mon père, mon amant demanda ma main à ma mère; celle-ci crut ne pas devoir consentir à mon union pendant l'absence de son mari, et lui écrivit pour cet effet à Marseille; mais il répondit qu'il fallait attendre son retour. Pendant ce tems, mon futur se rendit à Genève, obtint le consentement de son père, et revint à Lyon avec ses papiers et des lettres de recommandation pour M. Tolosan. Mon père étant revenu l'année dernière, je pris la fuite, comme je viens de vous le dire; mon amant me fit demander en mariage par M. Tolosan; mais mon père déclara qu'il ne donnerait son consentement que lorsque je serais rentrée à la maison. M. Tolosan

m'ayant fait connaître cette réponse, je lui répondis que je ne retournerais dans la maison paternelle que d'après l'ordre de ma mère, et sous la condition que je serais placée sous sa surveillance immédiate. Ma mère répondit à M. Tolosan, lorsqu'il lui parla à ce sujet, qu'elle connaissait trop bien son mari pour me faire revenir. Huit jours après, mon père quitta Lyon; on nous apprit qu'il était à Aix, d'où il alla ensuite à Turin. — Voyant enfin qu'il ne voulait rien entendre, mon amant me proposa de l'accompagner à Genève, et me fit remettre, par M. Tolosan, la promesse de m'épouser aussitôt que nous serions arrivés dans sa ville natale. Ma mère donna son consentement, et nous partîmes de Lyon il y a huit jours, en prenant la route de la Savoie. Malheureusement mon père nous rencontra près de Chambéri, et nous reconnut. Il arrêta la voiture, se jeta sur moi pour m'en arracher de vive force, tandis que mon amant me retenait dans ses bras, mon père tira son épée et lui en perça la poitrine. Mes cris et ceux du cocher fi-

rent accourir du monde à notre secours, et mon père pensant sûrement qu'il avait tué mon amant, monta à cheval et partit à toute bride. Je vous montrerai l'épée, elle est toute teinte de sang, quoique la lame n'ait pénétré que de trois pouces.

Je répondrai à la lettre de votre père : j'espère trouver un moyen d'obtenir son consentement.

Ce consentement ne nous est aucunement nécessaire. Nous nous marierons sans cela, en implorant la bénédiction du ciel.

C'est très-bien ; mais il faut penser à votre légitime.

Quelle légitime? mon père ne peut rien me donner.

Mais après la mort du marquis Desarmoises, votre grand-père, il héritera d'une fortune considérable.

C'est un conte. Mon père ne possède qu'une petite pension qui lui est allouée pour ses trente années de service comme courrier. Le grand-père est mort il y a vingt ans : ma mère et ma sœur vivent du travail de leurs mains.

Je gardai le silence, non sans être assez étonné de l'impudence de cet homme qui me procurait lui-même l'occasion de découvrir son imposture. Nous nous rendîmes au souper et restâmes trois heures à table. Pendant tout le repas, la conversation roula sur cette aventure. Mademoiselle Desarmoises avait dix-neuf ans. Sous tous les rapports, c'était une personne charmante. Elle plaisanta avec esprit sur la folie de son père, et me dit qu'elle n'était âgée que de onze ans, lorsqu'il conçut pour elle cette indigne passion.

Le lendemain matin j'écrivis à Desarmoises, que sa fille était résolue à ne plus quitter son amant, dont la blessure était presque guérie, et que le jeune couple était à Chambéri sous la protection des lois. — J'entrai chez mes voisins pour leur donner lecture de ma lettre, et, comme je vis que la jeune fille ne savait comment me témoigner sa reconnaissance, je demandai à son ami la permission de l'embrasser. Il ouvrit ses bras en s'écriant : Ah ! embrassez-moi aussi ! — Je les appelai mes enfans et leur

offris ma bourse. Le médecin étant survenu dans ces entrefaites, je me retirai chez moi.

A onze heures ma voiture arriva. Elle amenait madame Morin et sa fille. J'allai au-devant d'elle et la remerciai beaucoup du plaisir qu'elle me procurait. La première nouvelle qu'elle m'apprit fut que sa nièce Roman était la maîtresse du Roi de France. Elle habitait une superbe maison à Passy, était enceinte de cinq mois et sur le point de devenir Reine de France, comme le lui avait prédit son horoscope. A Grenoble, continua-t-elle, on ne parle que de vous. Je vous conseille de ne pas y aller; car on ne vous laisserait plus partir. Vous y seriez assiégé par toute la noblesse et par toutes les mères qui voudront connaître d'avance la destinée de leurs filles. Tout le monde croit aujourd'hui à l'astrologie. Votre ami Valenglard triomphe : Il a parié cent louis contre cinquante, que ma nièce donnerait un prince à la France. — Il gagnera, m'écriai-je. Sous peu, je serai à Paris, et je vous prie de me donner une lettre pour madame Varnier, qui me procurera le

plaisir de voir votre nièce. — Vous l'aurez dès demain.

Je présentai mademoiselle Desarmoises à ces dames ; elle dîna avec nous ; ensuite nous nous rendîmes tous au couvent qui renfermait ma chère M. M....

A peine eut-on annoncé sa tante, qu'elle accourut au parloir ; mais elle fut extrêmement surprise de ma présence : lorsque madame Morin me présenta M. M.... dit que nous nous étions vus cinq ou six fois aux bains d'Aix, mais que je ne devais pas la reconnaître, parce qu'elle avait toujours été voilée. J'admirai sa présence d'esprit ; elle me parut plus belle que jamais. Après avoir jasé pendant une heure sur Grenoble et sur les anciennes connaissances de M. M...., elle nous quitta un instant, pour nous amener l'abbesse ainsi qu'une jeune pensionnaire de ses amies.

Je priai madame Morin de me procurer, pour le lendemain, le plaisir de déjeuner avec M. M...., et j'offris d'envoyer douze livres d'excellent chocolat. Elle consentit.

M. M.... revint bientôt au parloir avec

l'abbesse, deux jeunes religieuses et la pensionnaire. Cette dernière était une jeune Française de la plus grande beauté. Je mis tout en usage pour me faire bien venir de ces religieuses; madame Morin dit à sa nièce que je désirais goûter avec elle du chocolat fait de la main d'une sœur converse de Turin. M. M.... me permit d'envoyer le chocolat, et nous exprima le plaisir qu'elle aurait de déjeuner le lendemain avec nous.

De retour à l'auberge, j'envoyai sur-le-champ le chocolat au couvent. Nous soupâmes ensuite dans la chambre de madame Morin avec mademoiselle Desarmoises, dont les charmes exerçaient sur moi de plus en plus leur empire. Cependant je ne l'entretins que de M. M.... qu'elle soupçonnait avoir été en intelligence avec moi à Aix.

Le lendemain nous nous rendîmes au couvent à l'heure du déjeuner, qui se passa fort bien, à l'exception que nous prîmes notre chocolat au parloir, et les religieuses derrière la grille. Je demandai à M. M.... s'il nous serait possible de dîner tous en-

semble, à condition que je me chargerais seul de la dépense du repas. Elle y consentit, et le dîner fut arrêté pour le jour suivant. Madame Morin, qui connaissait mes goûts, engagea sa nièce à ne rien épargner.

A onze heures, nous arrivâmes au parloir : une heure après, le dîner fut servi. Nous étions douze personnes, huit religieuses derrière la grille, et trois dames et moi dans le parloir. La table, somptueusement servie, traversait les deux pièces, et semblait n'en faire qu'une. J'étais assis à côté de M. M...., mais à quoi cela me servait-il ? le mur qui supportait la grille, nous séparait jusqu'à hauteur d'appui. A ma gauche, était mademoiselle Desarmoises, qui amusa beaucoup les religieuses par son aimable gaîté. Nous étions servis par Costa et Leduc ; les nonnes l'étaient par des sœurs converses. La profusion des mets délicats et rares, l'excellent vin que j'avais envoyé, une conversation agréable et animée, nous retinrent trois heures à table. Tout le monde avait la pointe de vin, et sans la maudite grille, je crois que les onze dames, sans en

excepter une, ne se seraient pas fait trop prier, pour témoigner une vive reconnaissance à leur Amphytrion. Desarmoises avait presque perdu la raison ; j'eus toute les peines du monde à réprimer ses folies qui eussent pu nous compromettre.

Après le café, nous passâmes dans un autre parloir, où l'on resta fort tard. Enfin, madame Morin prit congé de sa nièce, et l'on se prodigua à l'envi les uns des autres, des complimens et des remercîmens qui, entre les religieuses et moi, durèrent au moins un quart d'heure. Je dis à M. M... que j'aurais encore une fois l'honneur de la voir avant mon départ; nous nous séparâmes enfin tous, enchantés de ce joyeux banquet. Je me le rappelle toujours avec un nouveau plaisir.

Madame Morin me remit une lettre pour sa cousine Varnier, en me faisant promettre de lui donner, de Paris, jusqu'aux moindres détails sur la liaison de sa nièce avec le Roi. Le lendemain matin à huit heures, elle partit dans ma voiture, précédée de mon Espagnol.

J'allai ensuite voir M. M..., elle me reçut seule au parloir. Après m'avoir remercié de ma visite et de la manière délicate dont je m'y étais pris, en venant sous les auspices de sa tante, elle ajouta : Tu as troublé mon repos!

Je suis prêt, ma bien-aimée, à escalader pour toi les murs du jardin.

Ah! crois-moi, tu es observé ici. On ne doute nullement que nous nous soyons connus à Aix. Oublions tout, mon cher ami, afin de nous épargner des soupirs qui, aujourd'hui, seraient inutiles.

Donne-moi, au moins, ta main.

Non, c'est fini. Je t'aime encore, mais je dois t'avouer que j'aspire impatiemment après ton départ. Tu ne peux pas me donner une plus grande preuve de ton amour, qu'en t'éloignant le plus tôt possible.

Je fus surpris. Il faut donc partir sans obtenir, au moins, un baiser.

Je ne puis rien accorder.

Puis-je revenir demain? car je pars le jour suivant?

Tu le peux; mais tu ne me verras plus

seule ; je dois écarter le soupçon. Je t'attends après midi, dans l'autre parloir.

Si je n'avais pas connu M. M... à Aix, la sévérité de ses principes m'eût étonné ; mais elle était faite ainsi. Sensible et dévote, elle remettait à la clémence divine tout le soin du pardon de ses faiblesses.

Je rentrai chez moi, dans l'espoir de trouver près de la charmante Desarmoises, un dédommagement à la sévérité de M. M... Elle était assise sur le lit de son ami, que la diète et la fièvre avaient considérablement affaibli. Pour procurer du repos au malade, j'invitai sa bien-aimée à revenir souper dans ma chambre ; le jeune homme me serra la main pour m'exprimer sa reconnaissance.

Desarmoises, qui n'avait rien pris de la journée, mangea et but avec un appétit dévorant. Le souper terminé, je renvoyai mes domestiques, et nous fîmes un bol de punch qui acheva de rendre ma compagne d'une gaîté folle. Elle rit et but tant, qu'elle en perdit presque la raison. Enfin nous ne nous séparâmes qu'au jour.

Je dormis jusqu'à onze heures : après avoir fait ma toilette, j'entrai chez ma voisine. Elle vint au-devant de moi : un vif incarnat colorait sa jolie figure. Lorsque je lui demandai à quelle heure elle voulait dîner, elle me répondit avec une grâce ravissante, qu'elle conserverait son appétit pour le souper. Son ami observa, d'un son de voix doux et obligeant, qu'il n'était pas facile de lui tenir tête.

Je vis bien que Desarmoises adorait ce jeune homme qui, d'ailleurs, était d'une rare beauté, et possédait toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Je dînai seul et me rendis ensuite au parloir, où je restai jusqu'au soir avec M. M... De retour à l'auberge, je soupai avec ma voisine, et le lendemain j'allai faire mes adieux à M. M...

En rentrant, je pris congé de mon voisin et lui offris ma bourse, dont il m'assura n'avoir nullement besoin. Il me pria seulement d'employer tous mes efforts pour obtenir du père de son amie, qu'il cessât de les persécuter, dans le cas où ils seraient obligés de retourner à Lyon ; je lui

ai tenu parole. Sa future vint souper avec moi pour la dernière fois, et nous restâmes à rire et à folâtrer jusqu'à minuit. Jamais je ne perdrai le souvenir de ces charmantes soirées. Enfin, au point du jour, les chevaux de poste arrivèrent; un instant après je montai en voiture.

Le lendemain, j'arrivai à Lyon; je descendis à l'hôtel du *Parc*. Je fis sur-le-champ appeler Desarmoises. Après lui avoir déclaré nettement que les charmes de sa fille avaient fait sur moi une forte impression, j'ajoutai : Son futur est un homme aimable et excellent, et il faut absolument que vous donniez votre consentement à son mariage, quoiqu'à vous dire vrai il ne soit même plus nécessaire; ce ne sera qu'à cette condition que je resterai votre ami. — Il se rendit sur-le-champ, donna son consentement par écrit, signé de deux témoins, et, dès le même jour, je l'envoyai à Cham[illegible] par un exprès.

[illegible] prit envie à Desarmoises de m'inviter à dîner dans sa pauvre maison; sa fille était hideuse; sa femme excita ma commisséra-

tion. Ce pauvre diable voulait aller à Paris ; je lui donnai de l'argent pour se rendre à Strasbourg, où il attendrait mon arrivée ; j'ordonnai à Leduc de l'accompagner. Je croyais bien faire en ne conservant que Costa auprès de moi ; mais je me trompais. Trois jours après j'arrivai à Paris, où je descendis à l'hôtel du *Saint-Esprit*.

Avant de me coucher, j'envoyai Costa chez madame d'Urfé avec un billet, pour lui annoncer que le lendemain je dînerais avec elle. Elle me répondit qu'elle m'attendait avec la plus vive impatience.

CHAPITRE VII.

Projets avec madame d'Urfé.— Entrevue avec mademoiselle Roman. — Poinsinet. — *Le Cercle.* — La comtesse de Lismore et M. de Saint-Albin.—Aventure avec deux chevaliers d'industrie. — Duel avec l'un des deux. — Je le laisse pour mort. — Ma fuite de Paris. — Mon arrivée à Strasbourg.—La danseuse Renaud, depuis femme du joaillier Bœhmer. — Départ pour Augsbourg. — Séjour à Munich.— L'électrice de Saxe. — Costa me vole.

—

Le lendemain, à dix heures du matin, je fus reçu à bras ouverts par madame d'Urfé. Elle me dit que le jeune Aranda se portait bien, et, que si je le désirais, il dînerait avec nous le jour suivant. Je lui répondis qu'elle allait au-devant de mes vœux; je l'assurai en même tems que l'opération dont dépendrait sa régénération, comme homme, commencerait aussitôt que Querilinth (un des chefs de l'ordre des rose-croix) sorti-

rait des prisons de l'inquisition de Lisbonne. Mais, continuai-je, pour qu'il obtienne sa liberté, il faut que j'aie, le mois prochain, sous le prétexte d'une mission du gouvernement, une conférence à Augsbourg avec le comte de Stormont. Dans ce but, il me faut, madame, une bonne lettre de créance, ainsi que plusieurs montres et tabatières, pour faire des présens lorsque l'occasion s'en présentera. — Avec plaisir, mon cher ami, je vous donnerai tout cela. Mais vous n'êtes pas si pressé; car le congrès ne s'ouvrira que dans le mois de septembre. — Il ne s'ouvrira pas, j'en suis certain; cependant les plénipotentiaires des puissances belligérantes s'y trouveront. Si le congrès avait réellement lieu, il faudrait que je fisse un voyage à Lisbonne; mais je puis vous donner l'assurance que je passerai cet hiver à Paris. Je vais employer les quatorze jours que j'y séjournerai cette fois à détruire une cabale du comte de Saint-Germain. — Il est impossible que Saint-Germain se soit aventuré à revenir à Paris. — Il y est, je le sais; mais il se cache.

Toute cette histoire était de mon invention; cependant on va voir que je disais vrai. La marquise parla avec un vif intérêt de l'aimable personne dont j'avais provoqué l'arrivée à Paris; Valenglard lui avait écrit à ce sujet. « Le roi, dit-elle, adore cette petite. Je lui ai fait avec la duchesse de Lauraguais une visite à Passy, où elle attend l'instant de ses couches. — Elle donnera le jour à un fils, lui dis-je, qui fera le bonheur de la France. Vous apprendrez dans trente ans ce que je ne puis pas encore vous dire à présent. Lui avez-vous parlé de moi? — Non, à la vérité; mais je pense que vous pourrez la voir, peut-être chez madame Varnier.

La vieille dame ne se trompait pas; mais le hasard achève souvent de tourner la tête aux partisans du merveilleux. Vers quatre heures, il lui prit tout à coup envie d'aller promener au bois de Boulogne; il fallut l'accompagner. Arrivés près de la maison royale appelée Madrid, je fis arrêter la voiture. Nous pénétrâmes dans le bois, et, sur l'invitation de la marquise, nous nous as-

sîmes au pied d'un vieux chêne. — C'est ici, dit-elle, où, assise seule, je m'endormis il y a dix huit ans. Tandis que je reposais, le divin Orosmades descendit du ciel et me tint compagnie jusqu'à mon réveil. Lorsque j'ouvris les yeux, je le vis s'éloigner et retourner vers le soleil. Il me laissa enceinte; je donnai le jour à une fille qu'il m'enleva huit ans après, sans doute pour me punir d'avoir pu un instant aimer un mortel. Ma céleste Isiasis lui ressemblait entièrement. — Êtes-vous bien assurée que M. d'Urfé n'ait eu aucune part à cette paternité? — Depuis que d'Urfé a surpris le divin Azaël dans mon lit, il a renoncé à ses droits d'époux. — C'était par conséquent le génie de Vénus. Ne louche-t-il pas? — On ne peut s'y méprendre. Comment savez-vous donc qu'il louche?— Je sais même qu'à un certain moment il cesse de loucher. — Je n'ai pas remarqué cela. Azaël m'abandonna aussi parce que j'eus des intelligences avec un Arabe. — En revenant à notre voiture, je vis Saint-Germain qui se détourna lorsqu'il m'aperçut. Eh bien! m'écriai-je,

vous voyez, il agit contre nous; nos esprits sont devenus redoutables pour lui. — Je ne reviens pas de mon étonnement. Demain matin de bonne heure j'irai à Versailles pour apprendre cela au duc de Choiseul. Je suis curieuse de savoir ce qu'il va dire.

Le soir j'allai surprendre mon frère dans sa petite maison à la porte Saint-Denis. Lui et son aimable épouse, qu'il perdit six mois plus tard, me reçurent avec des exclamations de joie. On verra par la suite combien cette perte a eu d'influence sur sa destinée.

Le lendemain, j'allai chez madame Varnier, qui demeurait rue de Richelieu, en face le jardin du Palais-Royal. Je lui remis la lettre de sa cousine. Après l'avoir lue, elle me dit : Ma nièce m'a tant parlé de vous, que vous êtes de tous les hommes celui que j'ai désiré le plus ardemment de connaître. Vous pourrez l'aller voir et vous informer vous-même de tout ce qui a rapport à sa position actuelle. — Elle écrivit sur-le-champ un billet, et y joignit la lettre de la tante Morin. Elle m'engagea ensuite à accepter son dîner, si je désirais attendre la réponse

de sa nièce. Je restai, et aussitôt la porte fut fermée pour tout le monde.

A quatre heures, celle qui avait porté la lettre à Passy, revint avec la réponse suivante : L'instant où je reverrai chez vous le chevalier de Seingalt, sera le plus heureux de ma vie. Priez-le de revenir après demain à dix heures. Dans le cas où il ne le pourrait pas, donnez-m'en avis.

Le lendemain matin, madame d'Urfé me dit qu'en apprenant à M. de Choiseul la rencontre qu'elle avait faite de Saint-Germain dans le bois de Boulogne, il lui avait répondu en riant : Je ne suis pas du tout surpris d'apprendre que le comte soit ici ; car il a passé la nuit dans mon cabinet.

Comme ministre, M. de Choiseul savait garder le secret sur les affaires d'une haute importance, sans en attacher à ce qui n'en avait pas. Il est présumable qu'il avait provoqué à Versailles la disgrâce du comte de Saint-Germain, pour l'employer comme espion à Londres. Mais lord [illegible] ne trouva pas la trame assez bien ourdie pour s'y laisser prendre.

Le jour suivant je ne manquai pas de me trouver à dix heures précises chez madame Varnier. Un quart d'heure après, la belle Romain s'offrit à ma vue avec un embonpoint qui m'inspira une sorte de respect. Il me semblait qu'il ne m'était pas permis d'exprimer de tendres sentimens à la favorite d'un grand Roi. Lorsqu'elle était à Grenoble, n'ayant pour toute richesse que sa vertu, elle était bien éloignée de penser qu'un jour elle serait en droit d'imposer une telle retenue. Elle m'embrassa et parla à cœur ouvert de son état présent. On m'estime heureuse, dit-elle; tout le monde envie mon sort, mais le bonheur n'est qu'où on veut bien le trouver. Depuis six mois je ne connais qu'un sourire passager, tandis qu'à Grenoble je pouvais rire à gorge déployée. Je possède en abondance des diamans, de riches vêtemens; j'habite une maison meublée avec un luxe inconcevable; je me promène dans un jardin magnifique, entourée de dames d'honneur et d'un grand nombre de serviteurs; je reçois les visites des dames les plus distinguées de la cour;

je trouve partout le respect auquel une princesse seule pourrait prétendre; et malgré tout cela il n'est pas de jour où je n'éprouve du souci! — Du souci?

Oui, vraiment! journellement on m'adresse des demandes, pour me supplier d'obtenir telle ou telle grâce du Roi. Mais je suis forcée de déclarer aux solliciteurs que je ne puis rien faire pour eux, parce que je n'ose prendre sur moi de présenter leurs suppliques au Roi.—Et pourquoi cette timidité? — Parce que je vois toujours le Roi dans mon amant. Je l'aime sincèrement, et c'est pour cela que je crains de lui déplaire. Lorsque je vois que journellement il fait de si fortes dépenses pour moi, puis-je me décider à demander encore pour les autres? Je reçois par mois cent louis, que je distribue aux pauvres; il faut encore user de beaucoup d'économie, pour que cet argent suffise. Si le Roi voulait me permettre de lui demander une grâce, combien je me trouverais heureuse. J'ai conçu l'idée qu'il ne pouvait pas m'aimer, parce que je ne lui demande rien pour moi.

Vous l'aimez, cependant?

Comment ne l'aimerais-je pas? Il est aimable, beau, tendre et bon à l'excès. Il me demande chaque jour, si je suis satisfaite des meubles, si je désire de nouveaux embellissemens dans les jardins. Alors je l'embrasse, je le remercie, et lui proteste que je suis au comble de mes vœux.

Ne vous parle-t-il pas quelquefois du rejeton que vous portez?

Il ne me dit rien autre chose, sinon que, dans l'état où je suis, il faut avoir soin de ma santé. Je me flatte qu'il reconnaîtra mon fils, d'autant plus que la reine est morte.

Vous ne devez pas en douter.

Ah! comme j'aimerais mon fils! mais, pour l'instant, je ne manifeste rien de relatif à cet espoir. Si j'osais parler au Roi de votre horoscope, je suis persuadée qu'il vous ferait appeler; mais je crains la calomnie.

— Et moi aussi, ma chère amie. Observez à cet égard le plus profond silence, même à l'avenir.

Notre séparation nous fit répandre des larmes. Après un silence d'un quart d'heure,

je m'écriai: Au lieu de lui faire connaître son horoscope, j'aurais dû l'épouser! — Peut-être, reprit madame Varnier, n'aviez-vous pas prévu sa timidité ni son désintéressement. — Je puis vous asurer que je ne comptais ni sur son courage, ni sur son ambition. J'ai manqué mon bonheur sans savoir comment. Mais c'en est fait, et je m'en consolerai si elle peut être heureuse. — Il faut l'espérer.

Je dînai chez madame d'Urfé; il fut résolu que le petit d'Aranda retournerait à sa pension, afin de pouvoir nous livrer, sans être interrompus, à nos travaux cabalistiques.

Je vis aussi madame du Rumain, nous nous occupâmes à résoudre les questions les plus difficiles sur l'avenir. Le mariage de sa fille avec M. de Polignac, qui eut lieu six ans plus tard, fut un résultat de nos combinaisons cabalistiques.

La marchande de bas de la rue de Bourbon-Villeneuve que j'avais tant aimée, n'était plus à Paris. Un M. de l'Anglade l'avait enlevée; son mari se trouvait dans le plus triste em-

barras. Camille était malade, et Coraline avait obtenu le titre de marquise ; elle était la maîtresse du comte de la Marche, fils du prince de Conti. Vingt ans après, je revis le fils, issu de cette liaison. Il portait la croix de Malthe : on l'appelait le chevalier de Montréal. Plusieurs autres personnes de ma connaissance étaient allées faire admirer leurs charmes dans les provinces, ou s'étaient retirées du monde. Tel est le train de Paris. Les intrigues, l'opulence, la misère, tout y change comme la mode.

J'eus l'agréable surprise de retrouver le poète Poinsinet, au foyer du Théâtre-Français. Il m'apprit que M. du Tillot l'avait comblé de bienfaits, à Parme ; mais il n'avait pu le placer. On ne savait que faire d'un poète français en Italie. Il me dit aussi que le comte de Lismore avait écrit de Livourne à sa mère, qu'il se rendrait aux Indes orientales, et que, sans Casanova qui lui avait donné cent louis, il eût été retenu à Rome. Cela est très-vrai, dis-je à Poinsinet, et je prends une grande part à tout ce qui concerne le comte. Je priai le poète de me pré-

senter à Milady. Il me dit qu'il m'annoncerait, et que, comme Milady avait un vif désir de me voir, il était certain qu'elle m'inviterait à souper.

Poinsinet m'avouant qu'il n'avait ni argent ni logis, s'invita à souper chez moi. Je vous lirai mon *Cercle*, me dit-il; je l'ai dans ma poche. L'intendance du théâtre va recevoir cette pièce dont j'espère beaucoup. — C'était une petite comédie en prose. On y remarquait une parodie fort plaisante du jargon inintelligible du docteur Hérenschwand, frère du médecin que j'avais connu à Soleure : cette jolie pièce eut un succès complet.

Le poète s'était restauré à ma table; il vint m'apprendre le lendemain que la comtesse de Lismore m'attendait à souper. J'y rendis et je trouvai là M. de Saint-Albin, archevêque de Cambrai, c'était l'ancien amant de la comtesse, à qui il prodiguait une fortune considérable. Tant que dura le souper, le prélat n'ouvrit la bouche que pour manger. La comtesse ne parla que de son fils, dont elle élevait l'esprit et le talent

jusqu'aux nues. Je savais que penser de ce jeune homme qui, dans le fait, n'était qu'un mauvais sujet ; mais je me gardai bien de la contredire. Je lui promis de lui en donner des nouvelles si, dans mes voyages, je venais à le rencontrer.

Poinsinet ayant passé la nuit dans ma chambre, je lui donnai de l'argent pour qu'il se logeât. Il me dit qu'il avait passé huit jours avec Voltaire à Ferney, et qu'il s'était pressé de revenir à Paris pour faire sortir de la Bastille l'abbé Morellet.

Je devais partir sous quatre ou cinq jours ; mais une malheureuse affaire hâta l'instant de mon départ. Je passerais volontiers sous silence cette aventure, parce qu'elle ne me rappelle, de ma part, qu'une bévue, qui, sans compter une somme de 100,000 francs qu'elle me coûta, pouvait aussi me coûter la vie et l'honneur.

A dix heures du matin je me promenais aux Tuileries. J'y rencontrai la jeune Dangenoncour, figurante à l'Opéra, dont j'avais en vain cherché à faire la connaissance avant mon second voyage en Hollande. Elle était

avec une jeune fille qui m'était entièrement inconnue. Après lui avoir témoigné le plaisir que j'avais à la rencontrer, je n'eus pas besoin d'une grande éloquence pour faire accepter un dîner à Choisy. Nous prîmes un fiacre au Pont-Royal, et nous fûmes bientôt arrivés. J'avais déjà commandé le dîner, et je sortais avec ces deux demoiselles pour faire un tour de promenade dans le jardin, lorsque je vis descendre de fiacre deux chevaliers d'industrie, que je connaissais, avec deux grisettes amies de celles qui se trouvaient avec moi. Aussitôt l'hôtesse nous dit qu'elle allait nous préparer un excellent dîner, si nous désirions manger tous ensemble : je n'avais rien à objecter. En effet nous fûmes très-bien traités, et, après avoir payé notre écot, nous nous disposions à reprendre le chemin de Paris, lorsque je m'aperçus qu'il me manquait une bague. Je l'avais ôtée de mon doigt étant à table pour la montrer à un de ces aventuriers, qui voulait l'examiner. Les diamans qui entouraient une jolie miniature, valaient au moins vingt-cinq louis. Sans trop de façons

je demandai ma bague à cet individu, qui se nommait Santis; il me répondit froidement qu'il me l'avait rendue. Je lui fis observer que, dans ce cas, je devrais l'avoir sur moi. Il ne parut pas touché de cette observation, non plus que les femmes qui étaient avec nous. Le camarade de Santis, un Portugais nommé Xavier, me déclara nettement qu'il avait vu rendre la bague. Je lui donnai un démenti formel; et ayant ajouté qu'il ne partirait pas avant de me l'avoir remise, je saisis Santis au collet. Aussitôt Xavier s'élança sur moi pour défendre son compagnon; mais, reculant de deux pas, je mis l'épée à la main. L'hôtesse jetait les hauts cris. Santis me pria alors de vouloir bien l'écouter un instant à l'écart, m'assurant qu'après cela j'aurais tout lieu d'être satisfait. Croyant bonnement qu'il avait honte de me rendre la bague devant témoins, je lâchai ce fripon. Il ne fut pas plus tôt libre, que les quatre femmes et Xavier montèrent dans un fiacre, et prirent la route de Paris.

Santis me conduisit dans le jardin, et me

dit en éclatant de rire, que, pour me jouer un tour, il avait caché la bague dans la poche de son ami. Cependant, m'écriai-je, votre ami dit vous avoir vu rendre la bague? Vous l'avez laissé partir, et vous osez penser que je serai assez sot pour regarder cela comme une plaisanterie? Vous êtes des voleurs de grand chemin! En disant ces mots, je voulus saisir la chaîne de sa montre; mais il m'évita et tira son épée. J'en eus bientôt fait autant. Il fondit sur moi, je parai d'abord les premiers coups, et lui passai ensuite mon épée au travers du corps. Il tomba en criant au secours. Je le laissai à terre, et regagnai Paris à la hâte. Je mis pied à terre à la place Maubert, et me rendis à pied à mon hôtel, rue du Saint-Esprit. Personne ne pouvait venir m'y inquiéter; car l'hôte lui-même ne savait pas mon nom. Je passai le reste de la journée à plier bagage, et lorsque ma voiture fut chargée de tous mes effets, je me rendis chez madame d'Urfé. Je lui racontai ma mésaventure, et la priai de remettre des lettres de crédit, des montres et des tabatières à Costa, qui

devait me rejoindre à Augsbourg. Il eût bien mieux valu que je l'eusse priée de m'envoyer tout cela par un de ses domestiques ; mais je croyais Costa fidèle.

De retour à mon hôtel, je donnai à ce coquin toutes les instructions nécessaires, en lui recommandant d'être discret et circonspect. L'hôte me procura des chevaux de louage, et le lendemain soir j'étais à Châlons. Deux jours après, j'arrivai à Strasbourg, et je descendis à l'auberge du *Corbeau*, où je trouvai Desarmoises et mon espagnol.

N'ayant aucune affaire à Strasbourg, je voulais continuer ma route sans m'arrêter ; mais Desarmoises m'engagea à l'accompagner à l'hôtel du *Saint-Esprit*, pour y voir une belle dame qui, disait-il, n'avait retardé son départ pour Augsbourg, que dans l'espérance de m'avoir pour compagnon de voyage. Desarmoises avait donné sa parole de ne pas la nommer ; il me dit seulement, que je connaissais cette dame, et qu'elle n'était accompagnée que de sa femme de

chambre. Ma curiosité me conduisit à l'hôtel du *Saint-Esprit*.

Desarmoises me conduisit dans la chambre de l'étrangère et me mit en présence d'une dame d'une rare beauté, que je ne reconnus pas d'abord; mais elle me rappela bientôt la danseuse Renaud, que j'avais vue huit ans auparavant sur le théâtre de Dresde, et qui, à cet époque, m'avait singulièrement plu. Elle était alors la favorite du grand écuyer, le comte de Brühl; aussi ne m'étais-je pas hasardé à lui faire ma cour. Aujourd'hui les circonstances étaient bien différentes; je m'enivrais d'avance du plaisir que me promettait un voyage fait en tête-à-tête avec elle.

Après les complimens d'usage, notre départ pour Augsbourg fut fixé au lendemain. Elle allait jusqu'à Munich, où je n'avais rien à faire, et il fut convenu que d'Augsbourg, elle continuerait seule son voyage. Elle parut cependant beaucoup désirer que j'allasse visiter la capitale de la Bavière, l'ouverture du congrès d'Augsbourg ne de-

vant pas avoir lieu avant le mois de septembre. Nous partîmes donc, elle dans sa voiture avec sa femme de chambre, et moi dans la mienne avec Desarmoises. Mais à Rastadt, où nous passâmes la nuit, la belle Renaud témoigna le désir de prendre place dans ma voiture, pensant, disait-elle, y être moins exposée aux regards indiscrets, que dans la sienne. Conséquemment Desarmoises lui céda sa place, paraissant fort satisfait d'aller s'asseoir à côté de la femme de chambre. Je reçus les confidences de ma compagne de voyage. Elle me dit qu'elle n'allait à Augsbourg et à Munich, que pour y vendre ses diamans. Je lui dis que j'étais chargé d'une mission du congrès, et nous nous crûmes sincèrement de part et d'autre.

Je lui demandai comment elle avait connu Desarmoises. C'est à Strasbourg, me dit-elle, où je le vis la première fois à table d'hôte. Peu de tems après il me fit une visite et m'apprit qu'il attendait quelqu'un qui allait aussi à Augsbourg, et que nous pourrions voyager en compagnie. Il vous nomma, et je sus que vous étiez la per-

sonne qu'il attendait. Je suis charmée, ajouta-t-elle, que nous nous soyons retrouvés. Où logerez-vous à Augsbourg? — Je louerai une maison dont vous serez la maîtresse, si cela peut vous être agréable. — Très-volontiers, mon cher ami! Vous pouvez compter sur moi pour faire les honneurs de votre maison. Nous donnerons des soupers brillans, et nous passerons les nuits au pharaon. Quels plaisirs! Je vous enverrai de Munich une bonne cuisinière; la cuisine bavaroise est très-renommée. Nous jouerons le premier rôle à ce congrès; l'on croira que nous nous aimons à la folie. — Oui, mais je vous prie, ma chère, de ne pas oublier que je n'entends pas raillerie sur l'infidélité. — Oh! que cela ne t'inquiète nullement! tu sais comment je vivais à Dresde.

A Augsbourg, nous descendîmes à l'hôtel des *Trois Maures*. On nous servit à dîner; mais on ne put pas nous loger, le ministre français ayant loué toute la maison. J'allai trouver le banquier Carli, auquel j'avais une lettre de crédit; il me

loua sur-le-champ une maison garnie avec un petit jardin. Ma compagne trouva le local de son goût; mais elle m'engagea à l'accompagner à Munich. Tous les plénipotentiaires étant dans cette capitale, je n'avais rien à faire à Augsbourg. Je me décidai donc, et nous arrivâmes à Munich. Comme mes affaires n'avaient aucun rapport avec celles de ma belle, je mis à sa disposition une voiture et un laquais de louage.

Ma première démarche fut d'aller trouver milord Stormond, pour lui remettre une lettre du commandeur Almada, que Gama m'avait envoyée. Il me dit qu'il penserait à tout cela en tems et lieu, et que lord Halifax lui avait déjà donné connaissance de toute cette affaire. J'allai ensuite chez le ministre français, M. de Tolard, pour lui remettre une lettre de M. de Choiseul. Il m'invita pour le lendemain à un dîner où j'eus l'honneur d'être présenté à l'électeur. La maison de ce ministre fut la seule où j'allai pendant le cruel mois que je passai à Munich. J'appelle, avec raison, cruel, le tems de mon séjour dans cette ville; car,

non-seulement j'y laissai tout mon argent, et pour 40,000 ducats de bijoux; mais j'y perdis aussi ma santé, obligation que j'eus à Desarmoises et à ma belle compagne.

Le troisième jour après mon arrivée à Munich, j'allai présenter mes hommages à la veuve de l'électeur de Saxe. Mon beau-frère, qui faisait partie de la suite de cette princesse, m'avait dit qu'elle me connaissait et qu'elle lui avait fait sur moi diverses questions; cette visite était donc pour moi un devoir.

De ma vie, je n'ai eu à me repentir d'avoir fait une plus grande sottise que celle d'être venu à Munich. Depuis longtemps je jouais de malheur; car, depuis mon départ de Turin, une mésaventure succédait à l'autre, sans interruption, telles que ma liaison avec Desarmoises, le dîner de Choisy, ma confiance dans Costa, et la rencontre de la belle Renaud. Mais ma plus grande folie, ce fut de m'être livré au jeu avec passion, et cela, dans une ville où se trouvaient réunis les plus grands fripons de l'Europe, entre autres, un vaurien nommé

Afflisco, qui se disait aide-de-camp de Frédéric, duc de Deux-Ponts. Je jouais tous les jours, perdant souvent sur parole, des sommes, dont le payement me mettait le lendemain dans le plus cruel embarras ; j'étais quelquefois en proie au plus affreux désespoir. Comme je n'avais plus d'argent chez mon banquier, Desarmoises me conseilla de mettre mes bijoux en gage chez des usuriers. Je le fis, et tout ce que j'avais de précieux, passa plus tard dans les mains de la belle Renaud. Mais le comble de mon infortune fut une maladie, à laquelle je laissai faire, pendant un mois, des progrès effrayans; une lâche condescendance pour mon indigne compagne, me fit différer jusqu'à mon arrivée à Augsbourg, d'invoquer les secours de l'art. Même aujourd'hui, il m'est impossible de concevoir l'excès de mon aveuglement à cette funeste époque.

La seconde et dernière fois que je vis l'électrice de Saxe, j'eus la douleur de lui entendre dire que toute la cour connaissait ma liaison avec une femme indigne de moi. Cette excellente princesse me pressait

vivement de mettre un terme à ma folie.

Il y avait un mois que j'étais parti de Paris, et je ne recevais pas la moindre nouvelle ni de madame d'Urfé, ni de Costa. Je ne savais que penser. Costa m'avait-il trahi? La marquise était-elle morte ou partie? L'état dans lequel je me trouvais, m'ôtait tout moyen de retourner à Paris pour faire cesser cette incertitude désolante.

Livré à ces angoises, je pris enfin, sans plus différer, congé de la Circé qui m'avait enivré, pour me rendre à Augsbourg et y soigner ma santé. Je partis donc très-satisfait d'apprendre que Desarmoises y était avec elle. Arrivé à Augsbourg, je me mis tout de suite au lit, avec la ferme résolution de ne pas en sortir avant ma parfaite guérison. Je fis venir un médecin de Bologne, nommé Algardi, qui me rendit la santé deux mois après. J'appris, pendant ce tems, que Costa avait levé le pied avec les diamans que madame d'Urfé lui avait remis pour moi. Heureusement qu'elle n'avait pas eu le tems de lui donner aussi une lettre de crédit de 50,000 francs, que je reçus,

par la poste. Cette nouvelle me chagrina d'autant plus que Leduc m'avait aussi volé; cependant je le gardai à mon service jusqu'à mon retour à Paris.

A la fin de septembre, tout espoir du congrès était évanoui; Circé-Renaud traversa Augsbourg avec Desarmoises, pour se rendre à Paris; mais la crainte que je ne fusse instruit du vol des bijoux que j'avais engagés et qu'ils m'enlevaient, fit qu'ils se gardèrent bien de me voir. Quatre ou cinq ans plus tard, cette femme épousa le bijoutier Bœhmer, auquel le cardinal de [illegible]an acheta le fameux collier dont tout le monde connaît l'histoire. Je la vis à mon retour à Paris, sans lui parler de ce qui s'était passé. Un profond mépris pour cette aventurière, fut toute la satisfaction que j'avais à en tirer. Quant à Desarmoises, je m'étais bien promis de lui couper les oreilles à la première rencontre; mais ce vieux coquin ne m'en laissa pas le tems; il mourut de phthisie l'année suivante.

Madame d'Urfé m'écrivit qu'elle m'attendait pour souper le premier de l'an 1762,

dans une maison de la rue du Bac, qu'elle avait louée pour moi. Elle devait me recevoir dans une chambre ornée des tapis sur lesquels René de Savoie avait fait représenter tous les appareils du grand œuvre. Elle m'apprenait aussi que Santis s'était entièrement rétabli de sa blessure, quoique très-dangereuse ; mais que peu de tems après il avait été envoyé à Bicêtre, pour y expier ses friponneries.

Je lui racontai qu'une pauvre troupe de comédiens italiens, arrivée depuis peu à Augsbourg, avait donné lieu à un petit roman, qui me divertit beaucoup, parce que j'en étais le héros. Peut-être égaiera-t-il aussi mes lecteurs.

CHAPITRE VIII.

Bassi et sa troupe italienne à Augsbourg. — Je m'en fais le patron. — Retour à Paris. — En arrivant je chasse Leduc. — Projet de résurrection pour madame d'Urfé. — Je pars pour Metz.

Curieux de voir la Comédie Italienne, j'allai au petit théâtre où cette troupe avait obtenu la permission de jouer. Je ne fus pas peu surpris de reconnaître, dans le héros de la pièce que l'on donnait, un vénitien que j'avais vu, il y avait vingt ans, au collége de Saint-Cyprien à Murano. Il se nommait Bassi, et avait, comme moi, jeté la soutane. Mais il avait l'air malheureux, tandis qu'au contraire le luxe et l'opulence semblaient m'environner. Désirant lui parler, et me faisant d'avance une fête de son étonnement, j'allai sur le théâtre lorsque la toile fut baissée.

A l'instant il me reconnut et poussa un cri de joie. Il me présenta sa laide femme et une fille charmante âgée de douze ans; se tournant vers les gens de sa troupe qui étaient occupés à changer le costume théâtral contre leurs guenilles : « Vous voyez ici mon meilleur ami! » En l'entendant m'appeler son ami, et voyant un homme de distinction et décoré, tous crurent que j'étais le fameux charlatan cosmopolite, dont on attendait l'arrivée à Augsbourg. Je fus surpris que Bassi les laissât dans cette erreur. La directrice me prit le bras, et, comme nous sortions du théâtre, elle m'invita à souper. Je me laissai conduire dans leur demeure, où j'eusse trouvé de quoi être surpris, si je ne m'y fusse pas attendu d'avance. Nous entrâmes dans une vaste cuisine, qui servait en même temps de chambre à coucher et de salle à manger. Deux lits et une longue table recouverte de linge sale composaient tout l'ameublement. On lava sur-le-champ des cuillers à la pâle lumière d'un bout de chandelle auquel un goulot de bouteille servait de support. Il est inutile

d'ajouter qu'on aurait en vain cherché des mouchettes.

Un membre de la troupe, dont la figure était ombragée d'une épaisse moustache, servit sur la table un large plat rempli de morceaux de viande réchauffée, et nageant dans une eau trouble, qualifiée de sauce. C'est dans cette eau que les convives affamés trempaient leur pain qu'ils déchiraient à belles dents. Une grande cruche à bière faisait la ronde et répandait la gaîté parmi les assistans. Enfin, parut pour dernier service un plat qui contenait le rôti. C'était du porc frais également réchauffé. Je sus gré au bon Bassi de me dispenser de prendre part à son souper.

Après le repas, Bassi me fit le récit de ses aventures, tandis que sa fille se balançait sur mes genoux avec l'air si naturel de l'innocence. Il termina par m'apprendre qu'il se disposait à aller à Venise, où il espérait faire une bonne récolte pendant le carnaval, sur le théâtre de Saint-Cassan. Je lui souhaitai bonne chance : mais il désirait que, de mon côté, je m'ouvrisse à lui, comme il

venait de le faire à mon égard, et me demanda quel métier j'avais choisi. Il me vint dans l'idée de me dire médecin. Il m'assura sincèrement que cet état était beaucoup meilleur que le sien. Je puis, me dit-il, vous faire un présent que vous saurez apprécier comme médecin ; c'est la recette de la thériaque de Venise, que vous pourrez vendre 2 florins la livre, tandis qu'elle ne vous reviendra pas à plus de 4 gros. J'acceptai son offre avec reconnaissance, et lui demandai s'il était satisfait de la recette de son théâtre. Cela ne va pas trop mal pour un début, me dit-il ; car, déduction faite des frais, chaque acteur a reçu 1 florin. Mais Dieu sait comment cela ira demain ; car toute la troupe m'a signifié qu'elle ne remuerait ni main ni pied si je ne payais d'avance 1 florin à chacun. Mais comment payer d'avance cette canaille, puisque je n'ai pas un liard en poche, et ne possède pas même un effet à engager? S'il n'en était ainsi, je les satisferais volontiers, et ils se repentiraient certainement de leur procédé ; car je suis persuadé que demain la recette s'élèvera au

moins à 50 florins. — Combien êtes-vous, lui dis-je? — Nous sommes quatorze, compris ma famille. Pourriez-vous nous prêter 10 florins? je vous promets de vous rendre cet argent demain après le spectacle.—Avec plaisir! Mais, en revanche, je vous prie de me faire l'honneur d'accepter tous un souper que je veux vous donner dans l'auberge la plus voisine. Voici les 10 florins.

Il s'épuisa en remercîmens et en témoignages de reconnaissance, se chargeant de commander un souper à 1 florin par tête. La vue de quatorze affamés se jetant, avec un appetit dévorant, sur ce souper, m'amusait d'avance. J'attendis avec impatience l'heure du repas.

Le lendemain Bassi n'eut pas plus de treize à quatorze spectateurs à sa représentation : il put à peine payer la musique et le luminaire. Ce pauvre diable vint me trouver, me peignit son désespoir, puis, m'assurant que le jour suivant il s'acquitterait de tout ce qu'il me devait, il me pria de lui confier encore 10 florins. Je lui dis, en le rassurant, que nous parlerions de cela au

souper. Je me rendis ensuite à l'auberge où Bassi arriva bientôt avec toute sa société.

Ce qui m'intéressa le plus pendant ce repas, qui dura trois heures, fut une petite personne de Strasbourg qui jouait les soubrettes avec un accent et des gestes qui me faisaient rire aux éclats. Elle était jeune et jolie, et je regrettais qu'elle ne fût pas placée à côté de moi. Animé par ses attraits, je dis aux acteurs en les quittant : « Mon intention est de vous prendre tous à ma solde, d'ici à huit jours ; je vous donnerai par jour 50 florins, à condition que vous jouerez pour mon compte, mais que vous supporterez tous les frais. Bien entendu que je fixerai, à ma volonté, le prix des loges et du parterre, et lorsque la recette s'élèvera au-dessus de 50 florins, l'excédant sera partagé entre vous tous. En outre, je choisirai parmi vous cinq personnes qui, chaque soir, auront place à ma table. »

Mon discours fut accueilli avec des cris de joie. On apporta sur-le-champ du papier et de l'encre. Je rédigeai deux actes dont l'un contenait mes obligations envers Bassi,

comme chef de la troupe ; et l'autre, qui fut signé par tous les acteurs, constatait les conditions sous lesquelles je m'engageais envers eux. Je déclarai alors à Bassi que, pour le lendemain, les prix d'entrée resteraient tels qu'ils étaient fixés, et je l'invitai à souper avec toute sa famille, la Strasbourgeoise et son amant, qui était l'arlequin de la troupe.

Le spectacle que Bassi fit annoncer pour le lendemain était très-propre à attirer les amateurs ; on ne vit cependant qu'une quinzaine de manans au parterre, et deux ou trois familles de distinction dans les loges. Avant de nous mettre à table, il me présenta, d'un air embarrassé, 10 ou 12 florins ; je souris, en l'engageant à prendre courage.

Je les retins à table jusqu'à minuit, les fis boire copieusement, et m'amusai à cajoler la jeune fille de Bassi et la jolie Strasbourgeoise, qui étaient assises à mes côtés. Je ris beaucoup de la jalousie d'Arlequin, qui se fâcha des petites libertés que je me permettais avec sa belle. Elle-même ne pa-

raissait se prêter qu'avec répugnance à mes gentillesses, parce qu'espérant qu'Arlequin l'épouserait, elle ne voulait pas l'indisposer. En sortant de table, je pris la petite dans mes bras et plaisantai un instant avec elle. Pour le coup son amant prenant l'affaire tout-à-fait au sérieux, s'approcha de moi pour l'arracher de mes bras; trouvant cette intolérance par trop grossière, je le poussai à la porte, d'un coup de pied au derrière, qu'il reçut avec la plus profonde résignation. Mais le drame n'en resta pas là. Les yeux de la soubrette s'inondèrent de larmes, ce fut adieu ma gaîté. Bassi et sa femme qui, sur ce point, étaient très-tolérans, virent de ses pleurs, et leur fille observa qu'Arlequin avait le premier troublé la paix par sa conduite malhonnête. Avec une voix entrecoupée de sanglots, la belle déclara qu'elle ne se trouverait jamais plus à mes soupers, si je ne me raccommodais pas avec son amant. Je promis de lui faire mes excuses, un cadeau de quatre sequins sécha bientôt les larmes de la belle, et lui rendit sa bonne humeur. Elle s'efforça même de me persuader qu'elle

n'était nullement prude, et qu'elle me serait très-obligée, si je voulais avoir égard à la jalousie d'Arlequin.

Je chargeai Bassi d'annoncer le lendemain que les billets de parterre coûteraient dorénavant deux florins, et que chaque place des loges serait payée un ducat; les galeries seraient ouvertes gratis au premier venu, et pour éviter l'encombrement, je devais payer de ma poche douze gendarmes. Extrêmement surpris de cet arrangement, Bassi prétendit qu'il n'y aurait que la populace qui viendrait au spectacle. — Nous verrons, mon cher! faites ce que j'ordonne, et demain soir venez souper comme à l'ordinaire.

Le lendemain matin, j'allai trouver l'arlequin, et me réconciliai avec lui au moyen de quatre sequins, en lui promettant qu'à l'avenir, je laisserais sa belle en repos. Tout Augsbourg se moqua de l'affiche de Bassi; on disait hautement qu'il avait perdu la tête: lorsque l'on apprit que cette idée venait de moi, on me déclara fou à mon tour.

Une heure avant le lever de la toile, le

paradis était déjà rempli par le peuple ; mais le parterre était vide, et je n'aperçus dans les loges que le comte de Lamberg, un génois, l'abbé Boio et un jeune homme. Les applaudissemens bruyans du paradis animèrent le spectacle et répandirent la gaîté dans la salle. Lorsque Bassi vint pour souper avec sa famille, je lui fis présent des trois ducats de recette, en lui disant qu'il fallait rester fidèle à mon système.

A table, je pris place entre madame Bassi et sa fille ; je laissai la Strasbourgeoise à côté de son arlequin. Mais après le repas, celui-ci, voyant que je reconnaissais mes cajoleries, nous tourna le dos et alla s'asseoir devant le feu, où il resta, sans parler ni nous regarder. Huit jours après, je rendis la liberté au directeur, qui donna encore plusieurs représentations, il y gagna passablement d'argent, ayant diminué le prix des places et fait cesser l'entrée gratis au paradis.

Vers la mi-décembre, je quittai Augsbourg, pour me rendre à Bâle, accompagné de Leduc. Je descendis à l'auberge les

Trois-Rois : Je ne connais pas d'endroit dans toute la Suisse où les voyageurs soient plus indignement écorchés. L'hôte, nommé Imhoff, était un arabe dans toute la force du terme ; mais ses trois jolies filles me plurent beaucoup. Après avoir séjourné trois jours à Bâle, je continuai mon voyage jusqu'à Paris, où j'arrivai le dernier jour de l'année 1762. Je fis descendre Leduc, avec sa valise, dans la rue Saint-Antoine, lui défendant de jamais s'offrir à mes yeux. En vain me supplia-t-il de lui donner un certificat de service ; je ne voulus rien entendre de ce coquin, à qui l'on ne pouvait cependant pas refuser de fort bonnes qualités ; j'avais eu tout lieu de les apprécier à Stuttgart, Soleure, Florence et Turin, où il m'avait rendu de grands services. Mais tout cela ne compensait pas la scélératesse avec laquelle il m'avait menacé de me compromettre dans une mauvaise affaire, devant le magistrat d'Augsbourg, lorsque je le surpris à me voler. Je n'ai jamais su ce qu'il était devenu.

Je descendis dans la maison que madame

d'Urfé avait louée pour moi dans la rue du Bac, et j'y occupai, pendant trois semaines, la chambre ornée des tapis de René de Savoie, sans sortir pour aller voir mes anciennes connaissances. Je voulais prouver à la Marquise que je n'étais venu à Paris que dans l'unique intention d'opérer ma renaissance comme homme, ainsi que je le lui avais promis. Ces trois semaines furent employées à préparer tout ce qui devait servir à ce grand œuvre. Il fut ensuite décidé que je partirais pour aller chercher, en certain lieu connu de moi, une vierge, dont j'obtiendrais un fils par un moyen uniquement révélé aux rose-croix. Cet enfant serait livré à madame d'Urfé, aussitôt après sa naissance; elle le coucherait dans son lit pendant sept jours, au bout duquel tems elle mourrait en pressant ses lèvres sur celles de l'enfant qui recevrait son âme. Ce grand œuvre devait être entrepris pendant la pleine lune, dans les mois d'avril, de mai ou de juin. Avant tout, madame d'Urfé devait faire son testament et instituer cet enfant son légataire universel, et moi son tuteur jusqu'à

ce qu'il eût atteint l'âge de treize ans.—L'insensée croyait à la réussite infaillible de cet œuvre ; et, impatiente de voir la vierge en question, elle pressa mon départ.

Comme il fallait tenir parole et revenir à Paris avec la prétendue vierge, j'avais besoin d'une friponne qui m'aidât adroitement à exécuter mon plan. Je pensai sur-le-champ à la petite Corticelli. Elle était à Prague, où je n'avais pas envie d'aller la trouver, comme je le lui avais promis à Bologne. Je me décidai donc à lui envoyer de l'argent pour son voyage, en lui indiquant une ville de France pour notre rendez-vous. Je choisis Metz où j'étais assuré d'être reçu avec distinction par l'intendant, M. de Fouquet, ami de la Marquise. Son neveu, le comte de Lastic, était aussi à Metz, où il tenait garnison. Madame d'Urfé me donna des lettres de recommandation ; puis, muni de lettres de change pour des sommes considérables et comblé de présens de toute espèce, je partis pour Metz le 25 janvier. Je ne pris pas de domestique avec moi ; je ne pouvais plus en souffrir depuis les tours que m'a-

vaient joués Costa et Leduc. J'arrivai à
en quarante-huit heures ; j'allai lo
l'auberge du *Roi-Dagobert*, où je tr
le comte suédois de Löwenhaupt, qu
vais connu à Paris chez la princesse
halt-Zerbst, mère de l'impératrice Cathe
Nous dînâmes ensemble chez le duc de L
Ponts.

Le jour suivant, je présentai le lend
la Marquise à M. de Fouquet ; il m'inv
dîner pour tout le tems que durerait
séjour à Metz. Le même jour j'envoy
Corticelli 50 louis, en lui indiquant
pour lieu de notre réunion. Elle ne pou
pas quitter Prague au commencement
carême ; mais pour avoir l'assurance qu
viendrait le plus promptement possible
lui promis de m'occuper de son avenir
bout de trois ou quatre jours je connus
la ville ; mais je me retirai de toutes le
ciétés pour fréquenter à mon aise le thé

Un soir que je sortais du spectacle,
dirigeant vers mon logis, j'étais avec
dame de Tschudi dont j'avais partagé la l
un laquais de louage m'appela à haute

en me disant : « Votre épouse et votre demoiselle arrivent à l'instant de Francfort, accompagnées d'un jeune homme ; ces dames vous attendent à l'auberge du *Roi-Dagobert*. » Je dis à ce garçon qu'il était un sot ; que je n'avais ni femme ni enfant. Cependant on parlait le lendemain, dans tout Metz, de l'arrivée de ma famille.

Je courus à mon auberge où je trouvai effectivement Corticelli, qui poussa un cri de joie en me voyant et me sauta au cou. La mère, qui n'avait pas l'air de bonne humeur, me présenta M. *Monti*, maître de langues à Prague ; il avait accompagné ces dames. Je leur fis sur-le-champ indiquer un logis dans l'hôtel ; j'emmenai la petite dans ma chambre. Elle paraissait bien portante et avait pris de l'embonpoint.

CHAPITRE IX.

Corticelli, ou la fausse princesse Lascaris. — Séjour à Pontcarré chez madame d'Urfé. — Voyage à Aix-la-Chapelle. — Liaison avec d'Achi, sa femme et sa fille. — Singulier duel. — D'Achi est tué. — Je reconduis à Colmar sa veuve et sa fille. — Liaison de Corticelli. — Je la renvoie à Turin. — Mon séjour à Genève. — Lyon. — Turin.

—

Pourquoi permets-tu à ta mère de se faire passer pour ma femme, dis-je à Corticelli? En supposant qu'elle voulût te donner pour ma fille, elle pouvait se dire ta gouvernante. — Elle mourrait plutôt que de vouloir jouer un pareil rôle. — Il faudra bien qu'elle en prenne son parti. Je vois que tu as fait fortune, puisque tu as un équipage? — Le comte de N... était mon ami à Prague. Mais je te prie d'y renvoyer demain M. Monti; il ne peut pas s'arrêter ici plus long-tems.

La diligence de Francfort partait le même jour ; je fis appeler M. Monti, lui payai convenablement son voyage, et le congédiai très-satisfait. Le lendemain je quittai Metz pour me rendre à Nancy, d'où j'écrivis à la marquise que je lui amenais une vierge, dernier rejeton de la famille Lascaris, qui régnait jadis dans l'empire d'Orient. Je la priais, en même tems, d'accueillir ce gage précieux de sa résurrection dans un de ses châteaux, où nous pourrions tranquillement passer huit jours à terminer nos préparatifs pour le grand œuvre.

Madame d'Urfé me répondit qu'elle m'attendait avec impatience à Pontearré, ancien château de famille situé à quatre milles de Paris ; elle se proposait d'y recevoir la jeune princesse avec toutes les marques possibles d'amitié. Ce devoir sera pour moi d'autant plus agréable, ajoutait-elle, que les Lascaris sont unis de parenté avec les d'Urfé, et que je devrai ma renaissance à cet ange béni du Ciel.—Je lui répondis que la vierge, que j'amenais, ne devait être reçue que sous le titre de comtesse, et que notre arrivée à

Pontcarré était fixée au dernier lundi de carême. Je restai dix à douze jours à Nancy pour instruire Corticelli du rôle qu'elle aurait à jouer, et pour prouver à sa mère qu'elle ne devait être autre chose que la très-humble servante de la comtesse Lascaris. Elle ne se rendit à mes représentations que lorsque je l'eus menacée de la renvoyer toute seule à Bologne. Me servir d'elle était une grande sottise dont j'eus bientôt lieu de me repentir.

Le jour indiqué, nous arrivâmes à Pontcarré. Dès qu'on nous eut aperçus du château, madame d'Urfé donna l'ordre de baisser les ponts-levis, et vint nous recevoir à l'entrée, entourée de tous ses gens. Lorsque nous mîmes pied à terre, la marquise, que sa préoccupation rendait presque folle, fit à la pauvre Corticelli une réception qui l'aurait singulièrement étonnée, si elle n'avait pas été préparée d'avance. Trois fois elle la serra dans ses bras, l'appela sa chère nièce et lui débita toute la généalogie des maisons Lascaris et d'Urfé, pour lui prouver qu'elle avait l'honneur d'être sa tante.

Je fus agréablement surpris de voir que cette étourdie de Corticelli savait conserver un sérieux vraiment solennel. A peine étions-nous dans notre appartement, que la marquise alluma de précieux parfums en l'honneur de la jeune vierge. A table, celle-ci s'abandonna à son humeur enjouée; la marquise en fut tellement extasiée, qu'elle ne fut nullement frappée d'entendre une Lascaris parler si peu et si mal français. Quant à la signora Laura, qui ne savait pas dire un seul mot, on n'y fit aucune attention. On lui donna une chambre particulière d'où elle ne sortait que pour aller à la messe.

Le 14 avril, jour que j'avais fixé, nous procédâmes au grand œuvre, la marquise, Corticelli et moi. Le dernier jour de la pleine lune je consultai l'oracle pour savoir si Lascaris devait combler notre espoir. Mais je jugeai à propos de faire répondre par l'oracle que l'œuvre était resté sans effet, parce que le jeune Aranda, caché derrière un paravent, avait été témoin de toute l'opération. La marquise fut au désespoir; un second oracle la rassura en lui pro-

mettant l'entier accomplissement de l'œuvre, si elle y procédait hors de France, à la pleine lune suivante. Il ajoutait que le jeune indiscret devait être éloigné à cent lieues de Paris, au moins, pendant un an, et accompagné de son directeur. La Marquise l'envoya à Lyon, sous la conduite d'un abbé, à M. de Rochebaron son parent. Le jeune homme se réjouit beaucoup de voyager, sans se douter alors que c'était moi qui donnais lieu à son éloignement. J'avais été engagé par la persuasion qu'il était aimé de la Corticelli, dont la mère favorisait la passion. J'avais rencontré deux fois Aranda dans sa chambre; la vieille sorcière avait trouvé fort mauvais que je n'approuvasse pas l'inclination de sa fille.

Aix-la-Chapelle nous parut être le lieu hors de France, qui convenait le mieux à l'exécution de notre projet. En trois ou quatre jours tout fut prêt pour notre voyage; mais Corticelli, irritée du tour que je lui avais joué en éloignant le jeune Aranda, m'accabla de reproches; elle prit avec moi un air arrogant; elle se permit même de me

aire des menaces pour m'obliger à rappeler son amant. Il ne vous convient nullement, me dit-elle, de faire le jaloux. — Je lui répondis que tout ce que je voulais lui éviter, c'était l'état d'avilissement dans lequel elle était toute disposée à se plonger. La vieille signora eut l'audace de me déclarer qu'elle voulait retourner à Bologne avec sa fille, et qu'elle connaissait bien un moyen qui les tirerait de mes mains. Il fallut lui promettre qu'à notre retour d'Aix-la-Chapelle, je les conduirais moi-même à Bologne.

Pour éviter quelque mauvais tour, je pressais tellement les préparatifs de notre voyage, qu'au commencement de mai, nous étions déjà sur la route d'Aix-la-Chapelle, les deux dames, moi et une femme de chambre dans une berline, et la signora Laura dans un cabriolet qui nous suivait. Nous nous arrêtâmes un jour à Bruxelles, un jour à Liége; nous arrivâmes enfin à Aix-la-Chapelle, où une nombreuse société de personnages de distinction s'était déjà réunie pour prendre les bains. Au premier bal où nous allâmes, madame d'Urfé présenta la

jeune comtesse Lascaris aux princesses de Mecklenbourg, comme sa nièce. La fausse Lascaris reçut leurs caresses avec tant de naïveté et de grâce, qu'elle fixa surtout l'attention du margrave de Baireuth et de la duchesse de Wurtemberg. Ils ne la quittèrent pas de toute la soirée. La prétendue nièce réunit tous les suffrages par la légèreté et l'agrément de sa danse ; on m'accablait de complimens. Je n'en étais pas moins au supplice ; toutes ces louanges, loin de me plaire, me semblaient autant de sarcasmes, la croyant reconnue pour une danseuse de théâtre, je me tenais pour déshonorée. En vain la conjurai-je de danser en femme de qualité ; elle me répondit qu'une dame pouvait bien avoir reçu des leçons d'une danseuse, et qu'elle ne se croyait pas obligée de mal danser pour me plaire. Cette conduite de Corticelli m'irrita à un tel point que je l'aurais renvoyée sur-le-champ si j'avais pu le faire. Madame d'Urfé lui fit présent d'un écrin ; il renfermait une paire de pendans d'oreilles, une bague et une montre, le tout valant au moins trente louis.

rins ; je m'emparai du cadeau afin qu'il ne prît pas envie à cette étourdie de me quitter contre ma volonté. Pour me distraire, je recherchai le jeu et les joueurs ; mais je perdis mon argent et fis de mauvaises connaissances.

La pire de toutes fut celle d'un officier français nommé d'Aché ; il avait une jolie femme et une fille encore plus jolie à laquelle mon faible cœur eût bientôt cédé ; mais aussitôt que madame d'Aché eut découvert cette préférence, sa porte me fut fermée. J'avais avancé à son mari dix louis qu'il me devait encore ; je me crus donc autorisé à me plaindre à lui de ce procédé. Il me répondit d'un ton fort sec : ma fille est destinée au mariage et non à la galanterie ; si vous avez d'honnêtes intentions, adressez-vous à ma femme. — Ce d'Aché était brutal, ivrogne, joueur et querelleur de profession. Je cessai de penser à sa fille ; mais je ne prévoyais pas ce qui devait arriver quatre jours plus tard.

J'entre dans un billard. J'y trouve d'Aché commençant une partie avec un officier

suisse nommé Schmidt, au service de [illegible]. Voulez-vous, me dit d'Aché, parier [illegible] louis que je vous dois? — Oui, répondis-je, quitte ou double. — Vers la fin de la partie, d'Aché fit un coup contre les règles du jeu; le marqueur lui en fit l'observation; mais d'Aché, auquel ce coup faisait gagner la partie, ramassa l'enjeu sans s'inquiéter des raisons que lui opposaient l'officier et le marqueur. Le Suisse, irrité, saisit une queue dont il frappe d'Aché à la figure : celui-ci tire son épée; mais le marqueur la lui arrache. L'officier, n'ayant pas d'arme, prit le sage parti de se retirer. Revenu à lui, d'Aché me regarda en me disant : nous sommes quittes. — Parfaitement quittes, lui répondis-je. — Certainement; mais, morbleu, il dépendait de vous de m'éviter cet affront! — Je n'avais nulle raison de me mêler de votre querelle. Au reste vous devez savoir quelle est la satisfaction qu[illegible] nant vous êtes en droit d'exiger. [illegible] n'avait pas son épée, mais je suis [illegible] qu'il ne refusera pas de vous satisf[illegible] sitôt que vous vous déciderez à ren[illegible]

gent que vous prétendez injustement avoir gagné. — Au même instant un officier français nommé Pyène, s'approche de moi et me dit à l'oreille, qu'il payera lui-même les vingt louis si Schmidt est disposé à faire, l'épée à la main, une réparation d'honneur complète à d'Aché. Je ne balançai pas un instant à l'assurer que le Suisse ne demandait pas mieux, et je promis d'apporter sa réponse définitive le lendemain matin au café où nous nous trouvions.

Je me rendis de très-bonne heure chez Schmidt que je trouvai au lit.

— Je suis sûr, s'écria-t-il, que vous venez me parler de duel! Je suis tout prêt à me battre au pistolet, s'il veut me rendre mon argent. — Il vous sera rendu demain. M. de Pyène sera le témoin de d'Aché, et je serai le vôtre. — *Fort bien*, je vous attends demain au point du jour.

Deux heures après, je vis de Pyène; nous arrêtâmes le rendez-vous pour six heures du matin, près d'un pavillon non loin de la ville. Le lendemain, en arrivant sur le terrain, Schmidt me dit : Je me suis, toute

ma vie, battu avec des hommes d'hon[illegible] et j'éprouve, en vérité, de la répugn[illegible] à me voir forcé aujourd'hui de tuer u[illegible]. —Je lui observai qu'il n'était pas agr[illegible] de risquer sa vie contre des gens de [illegible] trempe. Il me répondit, en riant, qu[illegible] ne risquait rien, et qu'il était sûr d'abattre son adversaire. — Qui vous donne cette certitude? lui dis-je. — Il tremblera, reprit-il.

Schmidt avait parfaitement raison. — Nous trouvâmes d'Aché et de Pyène qui attendaient déjà, ainsi que cinq ou six personnes attirées par la curiosité. D'Aché remit à son adversaire les vingt louis en lui disant : Il est possible que je me sois trompé; mais vous allez me payer cher votre brutalité. — Se tournant ensuite vers moi : Vous pouvez aussi exiger de moi vingt louis; je ne répondis pas. Après avoir tranquillement serré son or dans sa bourse, Schmidt se plaça entre deux arbres, distants l'un de l'autre de quatre pas, et tira de sa poche deux pistolets. Mettez-vous à dix pas, dit-il à d'Aché, et tirez le premier, tandis que je me promènerai entre ces deux ar-

bres. Si mon tour arrive, comme je l'espère bien, vous en ferez autant.

De Pyène plaça son ami à la distance convenue, et vint se mettre, comme je l'avais déjà fait, entre les combattans, à une distance convenable de la ligne du tir. Sans regarder son adversaire, Schmidt se promenait à pas lents entre les deux arbres. D'Aché fait feu, et le manque. Alors Schmidt s'arrête et lui dit froidement: Vous avez mal ajusté, monsieur! Je vous permets de recommencer. — Ceci me parut une folie de la part de Schmidt, et je crus que l'affaire devait, sous ce rapport, nous regarder; mais d'Aché, profitant de cette générosité, tira une seconde fois et manqua encore son homme. Sans proférer un mot, son adversaire saisit un pistolet, et le tire en l'air; prenant ensuite le second, il ajuste d'Aché, qui était resté comme pétrifié, et lui envoie au milieu du front une balle qui l'étend roide mort. Sans s'arrêter plus long-tems, le Suisse partit; après avoir porté un dernier regard sur le corps de l'infortuné d'Aché, je m'éloignai aussi.

Je fus long-tems à revenir de l'étonnement que m'avait causé un si singulier duel. Je trouvai madame d'Urfé au désespoir; c'était justement le jour de la pleine lune, et le grand œuvre devait commencer à quatre heures; mais la divine Lascaris était au lit, attaquée de spasmes violens. Cet accident rendait notre opération impossible. — Je n'en fus pas fâché.

Je tranquillisai madame d'Urfé au moyen d'un oracle qui déclara que la petite Lascaris était obsédée par un malin esprit que je prendrais le soin d'éloigner. J'allai ensuite visiter la prétendue malade; je trouvai près de son lit la vieille signora. Mon enfant, lui dis-je, tu as donc des spasmes? — Je me porte très-bien; mais les spasmes ne cesseront que lorsque tu m'auras rendu mon écrin. — Je vois, ma chère amie, que les conseils de ta mère t'ont fait tourner la tête. Il est bien possible que tu n'obtiennes jamais ton écrin. — Je découvrirai tout. — On ne te croira pas, et je te renverrai à Bologne sans te rendre le cadeau de la Marquise. — Tu n'as pas le droit de retenir l'écrin,

dès que je puis prouver que je suis enceinte. Rends-le moi, si non je vais tout déclarer à cette vieille folle, quoi qu'il puisse arriver. Je m'éloignai sans répondre ; j'allai trouver madame d'Urfé pour consulter l'oracle ; sa réponse fut que la petite Lascaris était folle et possédée d'un esprit des ténèbres, ennemi de l'ordre des Rose-Croix. Il fut décidé entre nous de ne pas prêter l'oreille à tout ce qu'elle pourrait dire. Il lui fut permis de continuer de manger à notre table ; mais elle devait se retirer chez sa gouvernante immédiatement après le repas.

Tranquillisé à l'égard de madame d'Urfé que je venais de rendre inaccessible aux perverses insinuations de la Corticelli et de sa mère, je pensai sérieusement à rattraper l'argent que j'avais laissé au jeu. Je mis l'écrin en gage pour 24,000 fr., et fréquentai un club anglais où j'avais l'espoir de faire un gain considérable. — Trois ou quatre jours après la mort de d'Aché, sa veuve m'écrivit un billet pour me prier d'aller la voir. Je me rendis chez elle : j'y trouvai de Pyène. Cette dame m'apprit avec une vive affliction

que son mari avait laissé des dettes, et que ses créanciers ayant saisi tout ce qu'il possédait, elle était dans l'impossibilité de retourner à Colmar chez ses parens. M. de Seingalt, continua-t-elle, vous êtes cause de la mort de mon mari ! Je me crois en droit de réclamer de vous une somme de mille écus; si vous ne me la donnez pas de bonne volonté, j'implorerai le secours de la justice. Vous saurez aussi que l'officier suisse a pris la fuite depuis deux jours. — D'abord madame, je n'ai point d'argent; en second lieu, je suis curieux de savoir de quelle manière vous prétendez me forcer à vous payer cette somme que je ne vous dois pas. Je suis votre très-humble serviteur.

J'étais à peine à cinquante pas de la maison, que de Pyène accourut pour me déclarer qu'il fallait nous battre, [illegible] que madame d'Aché m'attaquât en ju[illegible] Nous étions tous deux sans épée. Je lui répondis que je ne lui devais rien, et que je n'avais nulle envie de me battre. Il me menaça; mais lui ayant montré dans mes

poches une paire de pistolets, il se retira. Au même instant, je rencontrai le napolitain Militerni, aide-de-camp du prince de Condé. Je le connaissais beaucoup ; je savais qu'il avait toujours besoin d'argent. Je lui racontai mon aventure avec de Pyène, en lui promettant cent écus, s'il me débarrassait de ce furieux. Dès le lendemain matin, il m'apprit que, d'après un ordre supérieur, de Pyène avait quitté la ville au point du jour. Il me remit, en même tems, de la part du prince de Condé, un passeport bien en règle, reçut ses cent écus, et prit congé de moi en riant comme un fou de cette aventure. Ce Militerni, favori du maréchal d'Étrées, était fort obligeant et le meilleur enfant du monde. En 1768, il devint maréchal de camp; il retourna à Naples où il épousa une veuve fort riche.

Après le départ de Pyène, je reçus un billet de mademoiselle d'Aché, qui m'annonçait que sa mère était tombée malade et me priait en son nom, d'aller la voir. Voulant me trouver seul avec la demoiselle, je répondis que je me rendrais à telle heure

au jardin L.... Elle y vint, mais accompagnée de sa mère, malgré la maladie de celle-ci. La dame m'accabla de plaintes et de reproches, m'appela son persécuteur, et me dit entre autres choses : Le départ de Pyène, mon unique ami, ne peut avoir été occasioné que par vous ; il m'a plongé dans le désespoir ! Tous mes effets sont engagés ! Vous êtes riche, il faut que vous veniez à mon secours, ou vous êtes le dernier des hommes. — C'est vous, madame, qui êtes la dernière des femmes, vous qui alliez pousser ce brave de Pyène à commettre un meurtre. Riche ou non, je consens à vous donner ce qu'il faut pour dégager vos effets, et peut-être vous reconduirai-je moi-même chez vos parens ; mais vous ne m'imputerez plus à crime mon amour pour votre fille. — Quelle horreur ! — Adieu, madame !

Je priai mademoiselle d'Aché d'accepter un prêt de douze louis. Mais sa mère lui défendit, avec fierté, de rien accepter. Cette femme était réellement aimable ; je l'eusse sûrement préférée à sa fille, si ma passion ne m'eût point aveuglé. Elle devait me déte-

ter, d'autant plus qu'elle ne l'aimait pas, et que je la lui donnais pour rivale.

J'entrai dans une banque de pharaon avec l'intention de sacrifier à l'aveugle fortune l'argent qu'une pauvreté fière venait de rejeter. — La déesse me favorisa si bien que je fis presque sauter la banque. Un Anglais était de moitié avec moi. En huit jours de tems nous fîmes de très-bonnes affaires; après avoir dégagé mon écrin, je me trouvai plus riche qu'à mon arrivée à Aix-la-Chapelle.

Dans l'intervalle, la Corticelli avait raconté tout ce qu'elle savait à madame d'Urfé, dans l'intention de me perdre. La marquise, pleine de confiance en moi et en notre oracle, se moqua de tout ce qu'elle put lui dire. Cependant je ne pus voir cette perfidie d'un œil indifférent : dès ce moment Corticelli ne parut plus à table ; on lui servit à manger dans sa chambre. Je devins la seule société de la marquise, à laquelle je ne cessai de persuader que nous trouverions bientôt une autre vierge plus propre à être initiée à nos mystères que la prétendue Lascaris.

Peu de tems après, la détresse de madame d'Aché devint si pressante, qu'elle se décida à accepter mes offres ; mais je montrai tant de désintéressement que tout fut oublié, il s'établit bientôt entre nous la plus grande intimité. Amoureux fou de mademoiselle d'Aché, je courus dégager les effets de sa mère. J'étais même décidé à les conduire toutes deux à Colmar, dans la voiture de la Marquise ; mais pour éloigner tout soupçon, je pris le parti de consulter l'oracle sur ce voyage, assuré d'avance de l'aveugle obéissance de madame d'Urfé.

Elle apprit, avec chagrin, que sa connaissance était retardée jusqu'à l'arrivée de Querilinth, qu'elle devait voir le printems suivant à Marseille. L'oracle ajoutait que le jeune Lascaris ne pouvait plus être utile à la marquise, et que le soin de l'en débarrasser m'était réservé. Il terminait en m'engageant à me prier de reconduire en Alsace une femme dont le mari était mort depuis peu à Aix-la-Chapelle, et dont la fille était très-agréable aux esprits protecteurs de la Marquise.

Sur-le-champ madame d'Urfé me recommanda cette dame, à laquelle elle prenait déjà le plus vif intérêt, et dont elle mourait d'envie de connaître l'histoire. Je lui racontai à ce sujet ce que je jugeai à propos, en lui promettant de lui présenter, le plus tôt possible, cette favorite des esprits. Nous passâmes ensemble le reste de la journée. Tout étant ainsi préparé, il ne me restait plus qu'à m'occuper d'un voyage charmant pour moi, puisque je devais le faire avec celle que j'aimais.

Madame d'Aché ne pouvait revenir de son étonnement, lorsque je lui déclarai, le lendemain, l'intention de la conduire en Alsace avec sa fille, ajoutant qu'il fallait que je la présentasse à la dame que j'avais l'honneur d'accompagner. Après avoir pressé madame d'Aché de faire ses préparatifs, je lui indiquai, pour le jour suivant, l'heure à laquelle je la conduirais chez la Marquise, qui désirait vivement la connaître. Tout ce que je lui annonçais lui paraissait une énigme; car elle me croyait l'amant de la Marquise.

Le lendemain madame d'Urfé reçut ses dames d'une manière qui dut les surprendre au plus haut point; car elles ne pouvaient se douter de la divine recommandation qui leur procurait un semblable accueil. Nous dînâmes ensemble; on se rendit ensuite au bal, où, pour me dépiter, Carmelli dansa de la manière la plus indécente. Elle s'épuisa en pirouettes, en entrechats et en cabrioles, jusqu'à ce qu'enfin un officier me demanda : Est-elle danseuse de profession? — J'entendis un autre officier dire qu'il croyait l'avoir vue, l'hiver précédent, danser dans les ballets sur le théâtre de Prague. Il ne m'était, dès-lors, plus possible de différer mon départ, sans que cette créature me coutât l'honneur et peut-être la vie.

Madame d'Aché enchanta la Marquise par l'aisance de ses manières, son bon ton noble et son amabilité.

J'achetai le jour suivant une berline avec des habits de voyage; le lendemain nous nous mîmes en route pour l'Alsace. Avant de monter en voiture je fis une rencontre, qui fut pour moi, par la suite, d'une grande

importance. Un officier Hollandais, que je ne connaissais pas, s'approcha de moi, et sut tellement me toucher par le tableau de sa pénible position, que je lui donnai douze louis en or. Dix minutes après, il revint me remettre un effet de cette somme, qui fixait l'époque à laquelle il s'engageait à me les rendre. Cet officier se nommait Malignan. Lorsque dix mois plus tard je serai à Londres, le lecteur apprendra ce qu'était cet homme.

La Corticelli devint furieuse quand elle se vit obligée de monter dans une voiture à quatre places, avec sa mère et la femme de chambre de la marquise. Elle pleura, m'accabla d'injures et maudit mille fois sa mère. Mardame d'Urfé n'en faisait que rire. Elle était dans l'enchantement d'avoir à ses côtés une vierge favorisée des esprits célestes. Mademoiselle d'Aché, de son côté, me comblait à chaque instant des marques de sa reconnaissance. Le lendemain nous arrivâmes à Liége, où le hasard me fit rencontrer la belle Stuart, d'Avignon. Elle m'avoua que Stuart n'était pas son mari, et me

dit qu'elle avait beaucoup souffert avant son retour à Liége. Je la quittai après lui avoir donné trois louis.

Ayant traversé les Ardennes, nous arrivâmes à Metz et trois jours après à Colmar, où nous laissâmes madame d'Achi et sa fille chez leurs parens, qui les reçurent avec les plus grandes marques de satisfaction. J'avais déjà préparé madame d'Urfé à cette séparation, que j'opérai sans beaucoup de difficultés. De mon côté j'éprouvai un sensible plaisir d'avoir fait une bonne action, en assurant le sort à venir d'une mère et de sa fille.

Arrivés à Sulzbach le jour suivant, M. le baron de Schaumbourg, seigneur de l'endroit, nous procura un assez bon logement dans la maison d'un ministre protestant. Je me serais ennuyé à mourir dans cette petite ville, si je n'avais pas trouvé dans le jeu un moyen de distraction. Madame d'Urfé éprouva aussi le besoin d'animer notre petit cercle ; elle encourageait la Corticelli à regagner la faveur qu'elle avait perdue près de nous. Cette fille, qui avait

voulu me perdre, sentant enfin toute ma supériorité sur elle, employait tous ses efforts à regagner au moins une partie de la confiance qu'on lui avait retirée. Notre séparation à Colmar, avec madame d'Aché et sa fille, lui avait déjà fait concevoir l'espoir d'un triomphe peu éloigné. Huit jours après notre arrivée à Sulzbach, je recommandai la marquise à M. de Schaumbourg, et me rendis à Colmar près de madame d'Aché. Mais je fus bien trompé dans l'espoir du bonheur que je me promettais; pendant mon absence on venait de conclure deux mariages.

Un riche marchand, ancien adorateur de madame d'Aché, la trouvant encore belle, offrit sa main, qui fut acceptée. Sa fille, redoutant les suites de ma passion pour elle, venait aussi d'être fiancée à un jeune avocat. Je fus très-bien reçu de tous ces honnêtes gens; mais ne trouvant plus d'espoir pour mon amour, je m'empressai de retourner à Sulzbach. J'y trouvai une fort jolie femme, madame S.... de Strasbourg, et trois ou quatre joueurs qui étaient venus

sous le prétexte de prendre les eaux. Madame S.... me plut beaucoup, et je n'eusse pas manqué de lui faire ma cour ; mais elle était surveillée de près par un officier nommé d'Entragues, dont la jalousie et le regard menaçant faisaient reculer les adorateurs.

Huit jours après la marquise me témoigna le désir d'aller à Bâle. Nous allâmes loger à l'hôtel des Trois-Rois, où Imhoff nous rançonna selon sa louable coutume. Nous consultâmes notre oracle, qui nous ordonna de nous rendre le surlendemain à Besançon, d'où la marquise irait à Lyon avec sa femme de chambre, tandis que je conduirais à Genève la signora Laura et sa fille.

Madame d'Urfé fut très-édifiée de cette décision de l'oracle ; elle lui procurait le plaisir de revoir le jeune Aranda. Je lui promis d'aller la rejoindre au printems suivant, pour opérer définitivement le grand œuvre de sa renaissance.

Nous partîmes de Bâle au commencement d'août ; arrivés à Besançon nous nous sépa-

râmes ; la marquise prit la route de Lyon, et moi celle de Genève avec la Corticelli et sa mère ; je ne desserrai pas les dents pendant tout le voyage. Je les faisais manger avec un domestique que j'avais pris sur la recommandation du baron de Schaumbourg. Arrivés à Genève, j'allai voir le banquier Tronchin, et le priai de me trouver une voiture de louage, pour conduire deux femmes à Turin. Il me promit de s'en occuper sur-le-champ. De retour à mon auberge j'écrivis au chevalier Raiberti que j'avais l'honneur de lui annoncer l'arrivée prochaine à Turin d'une danseuse de Bologne et de sa mère, qui lui remettraient de ma part une lettre de recommandation. Je le priais de les faire loger dans une maison décente, et de leur procurer, à mes frais, tout ce dont elles auraient besoin. Surtout l'invitais à surveiller leur conduite ; car je j'étais résolu à les abandonner à leur destinée, si, à mon arrivée à Turin, je trouvais leur nom inscrit dans la chronique scandaleuse de cette ville. Je l'assurais du plaisir que j'aurais bientôt de le revoir.

Le lendemain matin, Tronchin m'envoya le conducteur de la voiture de louage qu'il m'avait trouvée. Je lui dis, devant la signora Laura et sa fille, que ces dames le payeraient aussitôt qu'il les aurait transportées à Turin avec tout leur bagage. Il devait y aller en quatre jours de marche. Une heure après, la voiture arriva devant la porte de l'auberge.

Je n'eus pas la cruauté de laisser partir Corticelli sans lui accorder quelque consolation. Je la fis dîner avec moi, lui donnai, avec la lettre de recommandation au chevalier Raiberti, vingt louis en or, en lui observant que huit louis suffiraient aux frais de son voyage. Sur le point de nous séparer ses yeux se remplirent de larmes, sans que, pour cela, elle m'inspirât la moindre pitié. Enfin, lorsque tout fut disposé pour le départ, je la conduisis à la voiture, en la recommandant de nouveau aux soins du cocher, et je la quittai.

J'allai voir le joyeux syndic, dont le lecteur se souvient sans doute. Ma surprise lui causa une grande joie. Depuis mon séjour à

Florence, je ne lui avais plus écrit, et il avait entièrement perdu l'espoir de me revoir. Il m'embrassa au moins dix fois de suite. M. de Voltaire, me dit-il, a vendu sa maison des *Délices* au duc de Villars : il habite actuellement Ferney. — Je lui répondis que je ne me souciais nullement d'aller le voir ; j'espérais rester encore à Genève trois ou quatre semaines.

Lorsqu'il m'eut quitté, j'écrivis diverses lettres, entre autres une au Génois Ascanio Pogomas, nommé aussi Giacomo Passano, qui habitait alors Berne. C'était ce mauvais poète, grand ennemi de l'abbé Chiari, que j'avais connu à Livourne (1); il devait me retrouver à Turin, et je priais mon ami F... de remettre au Génois douze louis pour son voyage. Je ne sais comment je pus concevoir l'idée infernale de recommander à madame d'Urfé ce sujet comme un adepte de la plus haute importance. Le lecteur apprendra plus tard combien j'eus lieu de me repentir de cette démarche.

(1) *Voyez* le tome IX, page 254.

En me rendant chez des dames amies du syndic, je vis une superbe voiture anglaise que je troquai contre la mienne en donnant cent louis de retour. Un instant après je rencontrai le pasteur, dont le lecteur se rappelle sans doute la nièce, qui, dans le tems, avait soutenu avec moi des disputes théologiques. Il m'invita à dîner pour le lendemain. En route, le syndic m'apprit que nous trouverions chez ses amies une très-jolie personne qui ne pouvait manquer de me plaire beaucoup. En effet, les amies du syndic me témoignèrent une affection sincère, et je n'oublierai jamais les instans délicieux que je passai près d'elles et de leur jeune amie, la belle Hélène. C'était le nom de la jeune personne dont le syndic m'avait parlé. L'heure du départ vint trop tôt m'arracher à ce charmant séjour de Genève; mais madame d'Urfé m'attendait à Lyon, il fallut partir.

La marquise m'accueillit avec joie : il fut convenu que je me rendrais sur-le-champ à Turin, pour y voir Frédérico Gualdo, chef des Rose-Croix, que l'oracle avait dé-

signé pour opérer à Marseille le grand œuvre de la renaissance. Ce n'était rien autre que cet Ascanio Pogomas ou Giacomo Passano, à qui j'avais écrit à Berne ; j'étais persuadé qu'il jouerait parfaitement son rôle.

Equipé comme un prince, je partis de Lyon et arrivai bientôt à Chambéri, où je ne pus m'empêcher de consacrer un jour à la charmante M. M.... A Rivoli je trouvai la Corticelli et sa mère. Instruites de mon arrivée par le chevalier Raiberti, elles étaient venues au-devant de moi. La Corticelli me remit une lettre du chevalier, qui me désignait la maison de Turin où il avait loué pour moi un fort bel appartement ; j'en pris possession dans les premiers jours de décembre 1762.

CHAPITRE X.

Retour à Turin. — Le comte Borromée. — Le comte et la comtesse A. B. — Pavie. — La danseuse pélerine. — Milan. — Le confesseur. — Le marquis Triulzi. — Aventure fâcheuse. — Le Capucin. — Révélation. — La sorcière. — J'échappe au ressentiment de la comtesse A. B., en quittant Milan.

—

Au moment où je rentre en Italie, pour revenir bientôt en France, ce qui me reste à dire de ma nouvelle excursion au-delà des Alpes, présentant peu d'intérêt, je me bornerai à retracer ici quelques souvenirs fugitifs, dégagés d'une foule d'aventures et d'intrigues galantes dont l'uniformité, et parfois, les images trop vives, pourraient à la fin faire éprouver au lecteur l'espèce d'indifférence, ou même de dégoût qui me gagne moi-même.

Je consacrerai un article distinct pour chaque ville.

TURIN.

Je ne crois pas qu'il existe un coin du globe civilisé où l'on soit à même de faire meilleur chère que dans cette belle capitale. Toutes les denrées qui, sous la main d'un cuisinier habile, acquièrent la plénitude de leur saveur et de leur qualité fortifiante, y sont de la première qualité, et toutes du crû du pays : le gibier, le poisson, les volatiles, le lait, les légumes et les truffes semblent être indigènes du Piémont. Il en est de même de ses vins, que de fins gourmets préfèrent aux tributs de tous les autres vignobles. Quel dommage que les étrangers jouissent de si peu de liberté civile dans cette heureuse contrée, et que les Piémontais ne soient pas les plus loyaux des peuples de l'Italie !

Pendant mon séjour à Turin je fus présenté au comte Borromée. Ce personnage, décoré de l'ordre de l'Aigle-Blanc, était vieux et très-laid. Il avait de l'esprit et de l'amabilité ; mais la position du propriétaire des îles Borromées n'était rien moins que

brillante. Ruiné par les dissipations où l'avait entraîné son goût passionné pour le beau sexe, et ne pouvant plus soutenir dignement son rang à Milan, il s'était retiré dans l'*Isola Bella*, sur le lac Majeur, où, du moins, il avait la satisfaction de jouir d'un air pur et d'un printems éternel.

Je fis aussi la connaissance du comte A. B... de Milan. Jeune, beau et bien fait de sa personne; spirituel et d'une humeur enjouée, il était d'un commerce agréable, mais, par malheur, il n'avait pas le sou. Le comte A. B... avait été au service d'Espagne. Il s'était marié à Barcelone, avec une belle espagnole qu'il avait emmenée à Milan. La Comtesse était alors âgée de vingt-six ans, et sans enfans.

Je réunissais souvent à ma table le comte Borromée et le comte A. B.... Le premier conservait toujours dans son extérieur comme dans ses manières, un certain air de grandeur et de dignité. Le second faisait beaucoup moins de façons. Déjà, au bout d'une huitaine de jours d'intimité, il m'avait avoué ouvertement que j'étais pour

lui une nouvelle providence; que sa femme se trouvait hors d'état de lui envoyer de l'argent, et qu'il m'était d'autant plus redevable de mes dîners, que souvent il manquait des moyens de s'en procurer même un très-modeste à l'auberge.

De semblables révélations étaient un appel indirect à ma générosité; je me fis un plaisir d'y répondre.

Le comte A. B.... n'avait pas laissé ignorer à son épouse, les services que je lui avais rendus. Je reçus de cette dame une lettre très-polie, et qui, après les remercîmens d'usage, contenait l'invitation d'accepter un logement chez elle, à mon prochain voyage à Milan; elle concluait en me priant de lui apporter de Turin deux pièces de taffetas.

Peu de tems après, le comte A. B.... partit pour Milan. Je ne tardai pas à l'y suivre, accompagné du chevalier de Rosignan.

Le chevalier, bel homme et brave soldat, conciliait deux passions qui s'excluent assez souvent, l'amour du vin et l'amour du beau

sexe. Dépourvu d'instruction classique, il n'avait jamais lu qu'un seul livre : il le savait par cœur, il le citait à tout propos en y ajoutant des commentaires de sa façon : cet ouvrage, dont le choix annonçait au moins du goût, c'était la *Divina Comedia* du Dante. Cette passion exclusive pour le père de la poésie italienne, le rendait parfois insupportable à beaucoup de gens, mais sa société n'était pas sans agrément pour ceux qui savaient admirer ce grand poète et ses beautés. Quoi qu'il en soit, ce proverbe : « *Garde-toi d'un homme qui n'a jamais lu qu'un seul livre* » renferme une vérité pratique à laquelle il s'en faut de beaucoup qu'il fît exception. Son frère, le comte de Griselda, très-différent de lui sous ce rapport, réunissait les connaissances profondes d'un savant aux dons de l'esprit, et les qualités d'un homme d'état au brillant vernis de l'homme de cour. Il se fit connaître et respecter à Berlin comme envoyé de Sardaigne auprès de la cour de Prusse.

PAVIE.

Quoique absolument inconnu à Pavie, je trouvai le moyen de me faire présenter à la marquise di Costi, dans sa grande loge au théâtre, où elle était dans l'usage de recevoir les étrangers de distinction. C'est là que je fis la connaissance de son digne fils, avec lequel je formai des liaisons d'amitié que la mort seule a pu rompre. Il mourut à la fleur de son âge avec le grade de général au service de France. Au souvenir de ses rares vertus, je sens couler mes larmes.

Je ne restai que deux jours à Pavie; mais il est écrit qu'il doit toujours m'arriver, partout où je me trouve, quelque chose de singulier. J'étais à l'Opéra. Pendant un *pas de deux*, une jeune et jolie danseuse en costume de pelerine, tend son chapeau vers ma loge. Je jette dans ce chapeau ma bourse, qui contenait environ 20 ducats. Notre pèlerine l'en retire, la tient un moment en l'air à la vue des spectateurs, et le public de répondre à ce signal par de bruyans applaudissemens. — La petite a-t-elle un

amant, demandai-je au marquis de Belvedi, qui était assis auprès de moi. — Oui, répondit-il, et il me montra dans le parterre un officier piémontais, qui, à ce que m'assura, n'avait pas un sou en poche.

De retour à l'hôtel, je soupai avec M. de Basili, lieutenant-colonel au service de Modène. Nous allions nous lever de table, lorsque nous vîmes paraître la jeune danseuse accompagnée de sa mère et de sa sœur. Elle me remercia mille fois de mon présent, ne cessant de répéter qu'elle voyait en moi un instrument de la providence, qui avait eu pitié de sa profonde misère. J'invitai toute la famille à souper pour le lendemain. J'étais charmé d'apprendre qu'il m'avait été si facile de faire des heureux sans y avoir été déterminé par des vues secrètes et intéressées.

Le lendemain matin, comme je m'habillais, mon valet de chambre m'annonça qu'un officier piémontais désirait me parler. Je le fais entrer et lui demande ce qu'il y a pour son service. Monsieur le Vénitien, répond-il, je viens vous proposer

trois choses entre lesquelles vous pouvez opter : ou vous contremanderez le souper de ce soir, ou vous m'y inviterez, — ou bien, nous irons ensemble faire un petit tour de promenade pour mesurer la pointe de nos épées !—Clairmont (c'était le nom de mon nouveau valet de chambre) qui, en ce moment, attisait le feu, ne me laisse pas le tems de répondre à ce fou. Il saisit un tison, et, prompt comme l'éclair, s'élance, ainsi armé, sur notre insolent spadassin ; mais celui-ci ne juge pas à propos de l'attendre. Il tourne les talons, et gagne en toute hâte l'escalier ; au bruit qu'il fait en le descendant, un marqueur survient, et, le prenant pour un voleur, se saisit de sa personne. Toutefois Clairmont, qui l'avait suivi, le délivre ; et, toujours le tison à la main, remonte pour me rendre compte du dénouement de cette tragi-comédie. Ce n'est pas tout ; comme cet homme portait un uniforme étranger, mon hôte ne perdit pas un moment pour rendre compte de toute l'affaire à la police, et notre officier fut aussitôt expulsé de la ville.

Au souper, la pèlerine me remercia de l'avoir délivrée d'un amant qui ne cessait de l'importuner et de l'effrayer.

Le lendemain je dînai à la célèbre Chartreuse; et, à l'entrée de la nuit, je me trouvai devant les portes de Milan.

MILAN.

Suivant l'invitation qui m'en avait été faite à Turin, je descendis chez le comte A. B.; il m'attendait dès la veille. Avant de me faire conduire à mon appartement, le Comte me présenta à son épouse. Jolie, et quoique un peu petite, elle eût pu me plaire, si son air n'eût été beaucoup plus sérieux qu'il ne convenait lors d'une première réception. Après quelques complimens d'usage, je dis à la Comtesse qu'on lui remettrait le taffetas que, d'après ses ordres, j'avais apporté de Turin. Mon confesseur, dit-elle, vous en remboursera sur-le-champ le prix.

Le Comte me conduisit dans ma chambre où il me laissa seul jusqu'au souper. Je la trouvai très-commode et propre; mai

je résolus de déloger le lendemain si l'Espagnole ne me faisait pas un meilleur accueil : je ne voulus pas lui laisser, à cet égard, plus de vingt-quatre heures de réflexion.

A table, le Comte, dans la vue de cacher la mauvaise humeur de sa femme, ne cessa de m'entretenir sur différens sujets. Je répondis, chaque fois, laconiquement, affectant d'adresser la parole à la Comtesse; mais elle ne parut prendre part à notre conversation que par un léger sourire et par quelques mots insignifians qu'elle laissait à peine échapper en baissant ses beaux yeux noirs sur son assiette. En revanche elle parlait beaucoup, et d'une manière très-amicale, avec le confesseur, assis à côté d'elle. Au sortir de table j'envoyai chercher, et lui présentai, les deux pièces de taffetas, dont on devait lui faire un domino, vêtement que les dames portaient par-dessus le panier, suivant la mode du tems.

En m'accompagnant dans ma chambre, le Comte me pria d'excuser la taciturnité de son épouse, m'assurant que je trouverais en

elle une excellente femme lorsque nous aurions fait plus ample connaissance.

La maison du Comte était très-petite, son ameublement délabré, la livrée de son unique domestique en lambeaux ; le linge de table usé ; l'une des deux femmes de chambre de la Comtesse, faisait en même tems l'office de cuisinière : c'est ce que me raconta Clairmont, tout en se plaignant du méchant grabat qu'on lui avait assigné dans un réduit situé près de la cuisine.

Le lendemain matin, j'avais décidément pris la résolution de chercher un autre logement, lorsque le Comte vint me demander ce que je désirais pour déjeuner. Je lui dis que j'avais apporté du chocolat de Turin, et qu'il servirait pour toute la maison. Son épouse, me dit-il, aimait le chocolat, mais n'en prenait point qui n'eût été préparé par sa femme de chambre. Aussitôt je lui en présentai six livres, en le priant de le faire accepter à la Comtesse, et de lui signifier que je n'entendais, dans aucun cas, en recevoir le paiement. Il m'assura qu'elle l'accepterait, et qu'elle ne manquerait pas de m'en re-

mercier. Il donna ensuite l'ordre de remiser ma voiture, de me procurer un carrosse de louage, ainsi qu'un laquais de place sur la fidélité duquel on pût compter.

A peine le Comte était-il parti, que je vois paraître le Confesseur. Cet homme qui, dans cette maison, remplissait, en quelque sorte, les fonctions d'intendant, recevait du Comte, à titre de récompense pour ses loyaux et anciens services, la table et le logement. En outre, il disait tous les jours la messe à *San-Giovanni di Lonca*. Sans autre précaution oratoire, le digne ecclésiastique me pria de déclarer, si j'en étais interpellé, que j'avais bien et dûment reçu de lui, en argent comptant, la somme de trois cents *livres* pour prix des deux pièces de taffetas en question. — Monsieur l'abbé, lui dis-je en riant, si la Comtesse se permet cette question impertinente, je me ferai un grand plaisir de lui dire la vérité. — Elle vous fera infailliblement cette question, et si, dans ce cas, je me trouve compromis vis-à-vis d'elle, c'est vous qui en serez cause. — Mais, au fond, aurait-elle tort? — Non! — Eh bien! allez

annoncer à la Comtesse que je lui fais présent du taffetas, et qu'au surplus, dans le cas où elle ne voudrait pas l'accepter à ce titre, rien ne la presse pour le paiement.— Je vois que vous ne connaissez ni la Comtesse, ni les usages de cette maison. J'en parlerai au Comte.

Au bout d'un quart d'heure parut le Comte. Il me dit, d'un air affligé, qu'il me priait, bien qu'il me dût déjà beaucoup d'argent, de porter également en compte le prix du taffetas; mais qu'il espérait pouvoir acquitter cette dette dans le courant du carême suivant. — Vous pourrez, lui dis-je en l'embrassant, tenir vous-même ce compte; car je ne suis point dans l'usage de porter un registre pour y annoter des sommes qui me procurent le plaisir de rendre service à mes amis. Je l'assurai, en même-tems, qu'au cas où la Comtesse m'interpellerait à ce sujet, je dirais que j'avais reçus le prix complet du taffetas.

La Comtesse n'étant point visible dans la matinée, je me mis à ma correspondance. Dans l'intervalle, Clairmont étendit sur une

grande table mes habits, plusieurs manteaux de dames et la superbe pelisse de gros de Tours ponceau, garnie de zibeline, que la marquise d'Urfé avait destinée en présent à l'infortunée Corticelli.

A une heure le Comte vint m'annoncer que son épouse désirait me présenter un des meilleurs amis de sa maison : c'était un certain marquis Triulzi. Ce seigneur, à peu près de mon âge, était grand, bien fait, d'une belle prestance. Il est introduit. En me procurant le plaisir de votre connaissance, dit le marquis en entrant et sans autre préambule, je veux aussi profiter de votre feu.. — Il est bon de savoir qu'il n'y avait dans la maison d'autre cheminée que celle de ma chambre.

Tous les fauteuils étaient occupés. Le marquis prit la Comtesse sur ses genoux comme une enfant. Prise au dépourvu, elle se débattit entre ses bras, s'en arracha avec violence, rougit, et, pendant que le marquis riait aux éclats, lui dit avec emportement : Comment, à votre âge, pouvez-vous ignorer quels sont les égards que l'on doit

à une femme de mon caractère et de mon rang ! — Pendant que Clairmont débarrassait les siéges, le marquis se mit à regarder la pelisse. — Attendez-vous donc une dame, me demanda-t-il en me la montrant du doigt? — Je lui répondis que j'espérais en trouver une à Milan qui fût digne d'un tel présent.

Que n'êtes-vous aujourd'hui des nôtres? lui dit le Comte. Si, dans ce cas, vous préférez votre propre dîner, vous pourrez l'envoyer chercher. — Le marquis accepta la proposition, et donna ses ordres en conséquence. Le repas fut somptueux, la chère délicate et choisie. Les accessoires n'étaient pas moins remarquables : la table était servie en vaisselle plate de la plus grande beauté, et en carafes du plus pur cristal. Le linge ne laissait rien à désirer, tant sous le rapport de la finesse que sous celui du tissu ; un nombreux domestique, couvert d'une riche livrée, nous servait. Tout cela me confirma dans l'idée qu'avaient fait naître, d'abord, en moi, les familiarités insolites du marquis ; mais je n'en témoignai rien.

Le soir, le Marquis conduisit la Comtesse à l'Opéra, dans sa voiture. Un quart d'heure après, nous les rejoignîmes, le Comte et moi. Je jouai et perdis 100 ducats.

Pendant le souper la Comtesse se montra plus traitable. Elle me témoigna la part qu'elle prenait à ma perte; mais je lui fis observer qu'une semblable bagatelle ne méritait pas ses complimens de condoléance.

Cependant la comtesse A. B..... commençait à baisser le ton. Un jour elle me dit, d'un air suffisant, qu'elle n'ignorait pas où j'étais allé passer les deux dernières heures, mais que, si j'aimais la personne en question, je ferais très-bien de cesser mes visites, attendu qu'elle avait déjà un amant en titre. —Eh bien! s'il vient à la delaisser, je prendrai sa place. — Vous faites, à la vérité, très-bien de chercher un passe-tems auprès de dames dignes de vos présens. J'ai appris que vous n'étendiez vos libéralités que là où vous pouviez compter sur les témoignagnes de la reconnaissance la moins équivoque. — C'est pour moi un principe. — Vraiment, vous

choisissez en cela le meilleur moyen de n'être pas dupe.

L'arrivée du Marquis l'empêcha de continuer. Elle sortit avec lui ; j'allai au jeu avec le Comte. Je perdis 200 ducats. La Comtesse, me voyant en perte, se crut autorisée à me demander si je voulais vendre ma pelisse de zibeline. On m'assure, dit-elle, que cette pelisse vaut 1,000 sequins. — Sans doute, ma chère dame; mais avant de me défaire d'objets destinés au beau sexe, je commencerais par engager ou vendre tout ce que je possède. — Le marquis de Triulzi l'achèterait volontiers pour en faire un présent. — Je dois regretter, dis-je à la Comtesse, lui dis-je d'un ton un peu piqué, de ne pouvoir la vendre.

La Comtesse ne répliqua point.

Le lendemain, après avoir fait un tour de promenade, je retournai chez le Comte A. B... J'y trouvai le marquis Triulzi qui, comme à son ordinaire, contrariait à chaque instant la Comtesse. Il fit apporter de son hôtel un dîner pour six personnes, et nous fîmes ensemble un excellent repas.

Bientôt la conversation roula sur la pelisse. La Comtesse dit, très-inconsidérément au Marquis que j'avais résolu d'en faire présent à la dame qui saurait gagner mon cœur et me rendre heureux. Le Marquis remarqua très-spirituellement que je méritais de l'être à moins. Il paraît, me dit la Comtesse, que vous vous proposez de faire cadeau de la pelisse à la jeune personne auprès de laquelle vous avez passé la nuit. — Je l'assurai que j'avais employé tout ce tems au jeu. — Ici une visite del signor Barbaro mit fin à une conversation qui commençait à me gêner.

Le lendemain le Comte vint me voir. Ma femme, me dit-il, est très en colère contre vous; mais je n'en connais pas la raison. — La raison, la voici : c'est parce que je veux qu'elle ne tienne la pelisse que de mes propres mains, et encore seulement à titre de présent. Croyez-vous maintenant qu'elle ait grand sujet d'être en colère? Je vous en fais juge. — Certes, ma femme est folle, ou bien je suis fou; la chose me paraît tout-à-fait incompréhensible. Mais, je vous en prie,

suivez mon conseil. Pour vous 1,000 sequins sont une bagatelle ; et, en vérité, je vous félicite de ce qu'une somme, qui me délivrerait de toutes mes inquiétudes et de toutes mes tribulations, ne vous est, au fonds, d'aucune utilité réelle ; mais, de grâce, sacrifiez à l'amitié un sentiment de vanité qui, à mon sens, est ici tout-à-fait déplacé. Acceptez les 1,000 sequins qui vous sont offerts par le Marquis, prêtez-moi cette somme, et tenez-vous pour assuré que ma femme, ce que je prévois en toute vraisemblance, se résignera à accepter, des mains du Marquis, la pelisse, objet de [illegible] remue-ménage.

Ici je ne pus m'empêcher de pa[illegible] grand éclat de rire, tant une tell[illegible]position me parut à la fois sensée et co[illegible] mais voyant le rouge monter au v[illegible] pauvre Comte, je repris mon séri[illegible] déclarai, en l'embrassant tendreme[illegible] tranger à tout sentiment de vanité, j'a[illegible]ceptais volontiers sa proposition. Suivant vos désirs, lui dis-je, je vendrai la pelisse pour 1,000 sequins au marquis de Triulzi ; mais

j'y mets une condition *sine quâ non*, qui est que vous ne toucherez pas vous-même cette somme, et que j'en ferai, entre quatres yeux et de mes propres mains, présent à la belle Comtesse; et il s'entend de soi, veuillez bien, je vous prie, le lui faire observer, que l'acceptation de ce cadeau doit être, non-seulement libre de toute contrainte et de toute arrière-pensée, mais encore faite de bonne grâce et de bon cœur; c'est mon dernier mot. — Je vais voir ce qu'il y a à faire.

Là-dessus le Comte me quitta. Une heure après nous fîmes un assez mauvais dîner, lui, moi et l'abbé. La Comtesse, encore lasse du bal, garda la chambre.

Le soir, au jeu, je rencontrai le marquis de Triulzi. Il savait déjà que je m'étais débarrassé à me défaire de ma pelisse. Il me dit qu'il l'enverrait chercher.

Le lendemain, en effet, en rentrant chez moi, je trouvai un billet du marquis de Triulzi, par lequel il m'invitait à remettre ma pelisse au porteur de la missive; ce qui eut lieu aussitôt.

Le Marquis dîna ce jour-là avec nous. Il

nous fit apporter de ses cuisines un splendide repas. Au dessert parut la divine pelisse, soigneusement empaquetée dans une élégante corbeille. La Comtesse, ivre de joie, s'épuisa en fastueux remercîmens envers le donateur.

Mais on annonce une visite, et voici venir la marquise de Menafoglio. La pelisse, en ce moment étendue sur la table, lui frappe la vue; elle la trouve superbe, et dit qu'elle en ferait volontiers l'acquisition. Je n'ai pas, répliqua avec aigreur la Comtesse, acheté cette pelisse pour vous la revendre. Dans ce cas, je vous demande bien pardon, dit la Marquise. Ici le marquis de Triulzi ne put retenir un grand éclat de rire.

Après le départ de la Marquise, la Comtesse se retira dans son appartement. Alors le Marquis me compta les 1,000 sequins, et, peu après, il nous quitta.

Le Comte me dit qu'il avait affaire en ville, et que je pourrais, si je n'étais engagé ailleurs, tenir compagnie à sa femme pendant son absence qui serait de quelques heures; car il n'aimait pas, disait-il, la

laisser seule au logis. — J'ai dans ma poche, lui dis-je, les 1,000 sequins en question, et je suis prêt à les remettre à la Comtesse. — Attendez un moment, je vais lui parler. — Il part, et, dans l'intervalle, je mets en portefeuille les 1,000 sequins en papier du marquis de Triulzi, et en replace la valeur en ducats dans la corbeille, où se trouvait empaquetée la pelisse.

Le Comte reparaît un instant après. Il m'annonce que son épouse désirerait que je lui tinsse compagnie. Je mis ma voiture à sa disposition.

A peine le Comte était-il parti que je vole à l'appartement de sa belle moitié. Elle était étendue nonchalamment sur son lit et dans un demi-négligé charmant..... Jamais elle ne m'avait paru si intéressante. — Vous semblez fatiguée ! Comment vous trouvez-vous maintenant, ma chère Comtesse ? — Beaucoup mieux, me répondit-elle en riant : mon mari vient de me rendre la vie. — Je désirerais, belle Comtesse, lui dis-je en l'embrassant tendrement, qu'il fût en mon pouvoir d'en prolonger le cours, et de l'em-

bellir de tous les charmes qui peuvent vous la rendre agréable. L'occasion était favorable, j'allais franchir toutes les bornes et violer à la fois et les droits de l'amitié, et les droits non moins sacrés de l'hospitalité, lorsque l'image de ma chère Henriette vint, comme un spectre menaçant, m'arrêter sur les bords de l'abîme. Je ne me reconnaissais plus,..... Sortez, me dit avec fureur la Comtesse, sortez. — J'obéis, madame; mais permettez-moi, avant tout, de déposer à vos pieds cette corbeille qui contient un bien faible tribut de l'amitié, et dont, peut-être, la vue pourra contribuer à justifier ma conduite en cette occasion; et aussitôt je sortis.

Au souper, contre mon attente, la Comtesse fut d'une gaîté folle. Elle m'accabla, en parlant de mon présent, d'éloges, dans lesquels je crus, toutefois, entrevoir des marques d'ironie et d'un dépit concentré.

Quelques jours après, invité à une grande collation, je n'avais point dîné à la maison. Le comte A. B. était parti inopinément pour la campagne, et la Comtesse restée à l'hôtel.

A mon retour, je lui fis mes excuses de l'avoir laissée seule. Elle me répondit, d'un air de bonté, que je ne devais pas me gêner le moins du monde. Je l'assurai que je n'étais point ingrat, et que je saurais réparer dans le carême les torts du carnaval. Elle m'offrit, en riant, une prise de sa tabatière, après m'avoir donné l'exemple, me disant que c'était, non du tabac, mais bien une poudre excellente qui, tout en provoquant le saignement au nez, était d'un usage salutaire dans nombre de cas. Nous éternuâmes aussitôt cinq ou six fois de suite. La Comtesse avait devant elle un plat d'argent. Je vis son sang couler dans ce plat. Bientôt après le mien coula aussi et se mêla avec le sien : elle m'avait instamment prié de ne point l'étancher dans mon mouchoir de poche : nous en perdîmes, de part et d'autre, une trentaine de gouttes. Je priai la Comtesse de me donner un peu de sa poudre ; mais elle s'y refusa ; et lorsque je l'invitai à m'en faire connaître du moins le nom, elle m'assura qu'elle ne le savait pas. En la quittant, mon premier soin fut de me présenter chez un

apothicaire pour prendre des renseignemens sur cette poudre extraordinaire; mais ce pharmacien n'en savait pas plus que moi à cet égard. Seulement, il me dit que la poudre sternutatoire occasionait *parfois* l'hémorrhagie du nez; mais il n'était pas ici question de *parfois*. Ce petit incident me fit faire de sérieuses réflexions : la Comtesse était Espagnole: et, comme telle, d'après ce qui s'était passé récemment entre nous,— après un affront qu'une femme ne pardonne jamais,—la Comtesse devait me haïr. Le lecteur verra bientôt si mes pressentimens sur ce point étaient fondés.

Depuis quelques jours je l'observais avec soin; mais rien, ni dans ses manières, ni dans ses procédés, ni dans ses propos ne semblait annoncer qu'elle eût conservé quelque ressentiment de notre malencontreuse entrevue. Jamais, au contraire, je ne l'avais trouvée aussi aimable; seulement, je lui surprenais parfois des momens de rêverie, dont elle sortait bientôt comme d'une léthargie. Je commençais enfin à croire que j'avais pris l'alarme mal à propos, lorsqu'un

matin, avant le lever de la Comtesse, un révérend père capucin demande à me parler en particulier. Ne sachant ce qu'il pouvait y avoir de commun entre un moine et moi, et ce qui pouvait l'amener de si bonne heure, je le fais entrer. Clairmont avait cru pouvoir l'éloigner en lui offrant une aumône ; mais le capucin l'avait refusée, ce qui me parut assez singulier de la part d'un moine mendiant. Cet homme, d'un extérieur avantageux et d'un air imposant, avait, dans l'expression de son regard, quelque chose de vif et de perçant, qui me rappela, au premier abord, le pauvre moine du Voyage sentimental de Sterne. — Monsieur, me dit-il d'un ton grave et solennel, prêtez une oreille attentive à mes paroles, ouvrez-leur votre cœur, et gardez-vous bien de les mépriser ; car il pourrait vous en coûter la vie. Vous pourriez vous repentir ; mais il serait trop tard. Après m'avoir écouté attentivement, suivez mon conseil, et abstenez-vous de toute espèce de questions, car il ne m'est point permis d'y répondre ; ce qui m'en empêche, c'est un

devoir sacré que je me suis imposé par mes vœux, et qui doit être cher à tout chrétien : ce devoir, c'est l'inviolable secret de la confession. Croyez que nul motif vil et terrestre ne m'amène auprès de vous, et qu'ainsi ni mes vues ni mes paroles ne sauraient vous être suspectes. En vous parlant, je ne fais qu'obéir à une inspiration d'en haut ; peut-être est-ce votre ange gardien qui se sert de moi comme d'un instrument pour vous sauver la vie. Dieu ne vous a pas encore abandonné. Maintenant, dites-moi si vous vous sentez le cœur touché, et si je dois vous communiquer le conseil salutaire qui est renfermé dans mon sein ?

Vénérable père, lui répondis-je, ne doutez point de la sincérité de mes sentimens. Parlez, et faites-moi part de ce conseil. Non-seulement vos paroles m'ont ému ; elles ont encore fait sur moi une impression profonde. Je vous promets formellement de suivre votre conseil, pourvu, bien entendu, qu'il ne m'engage point dans des démarches, ou dans des actions contraires à la raison ou à l'honneur. — Cela suffit, dit le capu-

cin. Vous vous ferez, en outre, un devoir religieux de ne me compromettre, en aucune manière, dans cette affaire délicate. Donnez-moi votre parole que vous ne parlerez de moi à personne ; que vous ne direz à qui que ce soit que vous me connaissez. — Je vous le promets par tout ce qu'il y a de plus sacré. Maintenant, expliquez-vous.

Aujourd'hui, avant l'heure de midi, continue le moine, rendez-vous sur la place de ***, entrez dans la maison n° ***, montez au second étage, et sonnez à la porte qui se trouvera à votre gauche. Dites à la personne qui viendra vous ouvrir, que vous désirez parler à la signora N.... On ne fera aucune difficulté de vous introduire ; on ne s'informera pas même de votre nom. Dès que vous vous trouverez seul avec la dame, vous la prierez poliment d'écouter ce que vous avez à lui confier, et vous lui recommanderez le secret. Vous donnerez une bonne opinion de vous à cette dame si, en lui parlant de la sorte, vous lui glissez quelques sequins dans la main ; car elle est

pauvre, et je suis certain que cette marque de libéralité vous gagnera aussitôt sa confiance. Elle fermera la porte à double tour, puis, s'enquerra du sujet qui vous amène. Déclarez-lui d'un ton sérieux que vous ne sortirez pas de la chambre qu'elle n'ait remis entre vos mains la fiole qu'une servante lui a apportée hier avec un billet. En cas de refus de la part de cette dame, persistez dans votre demande, et, dans tous les cas, tenez ferme. Evitez, toutefois, de faire du bruit, et gardez-vous de sortir de la chambre, ou d'appeler du monde. Déclarez-lui enfin, si elle hésitait, que vous êtes prêt à lui donner le double de la somme qu'elle perdra en livrant cette fiole; et ajoutez qu'elle aura en même tems à vous livrer tout ce qui en dépend; faites bien attention à ceci, *tout ce qui en dépend.* La somme dont il s'agit ici ne peut qu'être insignifiante; mais fût-elle considérable, le soin de la conservation de vos jours doit l'emporter. Je ne puis en dire davantage. Mais, avant de vous quitter, je vous prie de me déclarer si vous êtes décidé à faire

de point en point ce que je viens de vous conseiller. — Je suivrai, lui répondis-je, les inspirations de l'ange qui vous a envoyé auprès de moi. Aussitôt le moine s'incline profondément; puis sans proférer un seul mot, il se retire.

Il serait difficile de se peindre ma situation en ce moment. J'étais à peu près dans l'état d'un homme qui cherche à ressaisir les traces fugitives d'un rêve et à se l'expliquer. L'instinct de la nature, menacée dans mon existence, me disait tout bas que tout ce que je venais d'entendre n'était pas un vain son. Un certain sentiment de superstition, qui a toujours dominé mes idées religieuses, me disait qu'il fallait que j'allasse chercher la mystérieuse fiole. Mon parti fut bientôt pris. Je résolus de tenter, à tout prix, l'aventure. Muni de deux bons pistolets, je me rendis à la maison indiquée, accompagné de mon domestique que je laissai sur la place de ***, avec l'ordre de ne point s'éloigner, et de tout observer.

Tout se passa d'abord comme me l'avait prédit le capucin. J'allais aborder la ques-

tion, lorsque la vieille femme me regardant fixement, me dit : Je le sais d'avance, vous êtes amoureux; mais c'est votre faute si jusqu'à présent, vous n'avez pas réussi. Toutefois, j'y mettrai bon ordre au moyen d'un filtre infaillible. — A ces mots, je compris que je me trouvais chez une sorcière : Car, à Paris, la Boutemps m'avait tenu le même langage. Mais lorsque je lui dis que je ne sortirais pas de la chambre, sans avoir en ma possession la fiole en question, elle fit une horrible grimace, poussa un grand cri, et se mit à trembler de tous ses membres. Elle se calma cependant aussitôt que je lui eus promis de lui donner pour cette fiole le double du prix qu'elle en attendait. — Ma perte, à cet égard, me dit la sorcière, consiste en 6 sequins; mais je ne doute pas que vous ne m'en donniez volontiers le double quand vous saurez que je vous connais à présent. — Eh! qui suis-je donc? lui demandai-je, et elle de me dire aussitôt mon nom, ma qualité et mon âge. Alors je comptai les 12 sequins à la vieille. A cette vue, elle se mit à pleurer.

Non, je n'aurais jamais pu vouloir votre mort, me dit-elle, en sanglottant; mais vous eussiez été amoureux et malheureux. — Expliquez-vous. — Suivez-moi.

Je la suivis en silence. Nous entrâmes dans un cabinet rempli d'une multitude d'objets dont il eût été au moins très-difficile de deviner l'usage. On y voyait pêle-mêle des fioles et des pierres, des métaux et des petits clous, des tenailles et des alambics, du charbon de terre et d'épouvantables marmousets, enfin, une foule d'autres objets disparates. — Voici la fiole en question, me dit la sorcière. — Que contient-elle? — Un mélange de votre sang et de celui de la comtesse, comme vous l'apprendrez par ce billet.

Alors je compris tout le mystère. Je sentais une sueur froide me couvrir le front. — Eh! que vouliez-vous faire de ce sang? lui dis-je. — Vous étiez perdu. — Que voulez-vous dire? — Je vais vous l'expliquer.

Je ne pouvais revenir de ma surprise; mais la scène allait changer. La sorcière

ouvre un petit coffre d'environ deux pieds de long. J'y aperçois une figure en cire, nue depuis les pieds jusqu'à la tête, et couchée sur le dos. Mon nom s'y trouvait, je reconnus les traits de mon visage. La figure portait au cou l'image de la croix de mon ordre. Ici je ne pus m'empêcher de rire aux éclats. Vous riez, s'écria la sorcière; mais je vous le dis, vous auriez été bien malheureux si j'eusse baigné votre image dans ce sang! et vous l'auriez été davantage encore si j'eusse brûlé l'image. — Est-ce là tout ce que vous avez à dire? Cette image est à moi; voici les 12 sequins. Allumez de suite du feu afin que je fonde l'image de cire; ce qui eut lieu immédiatement; quant au sang je le jetai par la fenêtre.

La vieille, transportée de joie à la vue de mon or, me baisa les mains et me recommanda le secret. Elle me fit promettre de ne rien dire de l'aventure à la Comtesse. Mais ce qui m'étonna, ce fut la proposition qu'elle me fit de me rendre amoureux de la Comtesse si je voulais lui donner 12 autres ducats. Je la remerciai en lui donnant

le conseil de renoncer à jamais à une profession qui pouvait la conduire à l'échafaud.

Malgré ce que m'avait coûté cet événement, je n'étais pas fâché d'avoir suivi le conseil du capucin. Il est probable que ce secret lui avait été révélé dans le tribunal de la pénitence par la personne même qui avait porté la fiole, la figure de cire et le billet chez la sorcière. La confession auriculaire, dans l'église catholique romaine, produit parfois de tels effets. Je remerciai le ciel de ce que la coupable Comtesse croyait à la magie; sans quoi elle eût pu soudoyer des assassins qui eussent, mieux que la sorcière, assouvi sa vengeance.

De retour à la maison, je me présentai chez la Comtesse. Je voulais, sans trahir ni le capucin, ni la vieille, achever de m'assurer de la vérité. La Comtesse me reçut avec la plus grande cordialité. Me trouvant l'air soucieux, elle me demanda si j'étais indisposé. Non, madame, lui répondis-je; mais j'ai fait, cette nuit, un songe qui m'affecte : j'ai rêvé, le croirez-vous, que vous

aviez payé des assassins pour m'ôter la vie. — Dieu m'en garde! s'écria-t-elle en pâlissant; puis elle tomba dans une sombre rêverie. Je n'en voulus pas savoir davantage, et je me retirai.

D'après ce qui s'était passé, il y eut de ma part une grande imprudence à demeurer plus long-tems dans cette maison, et même dans la ville. Je fis secrètement mes préparatifs de départ. Je fis prendre l'avance à mon frère et à Passano, et moi-même, le lendemain matin, 20 mars 1763, avant le lever de la Comtesse et après avoir fait au Comte de pénibles adieux, je quittai Milan pour n'y plus revenir.

Je pris la route de Gênes.

CHAPITRE XI.

Gênes.—La signora *Isola-Bella*.—Le cuisinier chassé. —Gain au *biribi*.—Les suites. — Santa-Croce. — Sa fuite.—Mademoiselle P. P.—Mon frère l'abbé.—Marcoline.—Voyage par mer à Antibes avec Marcoline et mademoiselle P. P. — Scène de Sterne. — Tempête. — Menthon. — Le prince et la princesse de Monaco. Mon évasion. — Arrivée à Antibes. — Voiture retrouvée. —Départ pour Marseille.

—

Je descendis à Gênes dans une maison particulière où Passano avait loué pour moi cinq chambres magnifiquement meublées. Le même jour je me rendis chez la signora Isola-Bella pour lui remettre la lettre dont le marquis de Triulzi m'avait chargé pour elle. Un moment après elle parut. Elle me dit qu'elle était déjà prévenue de ma prochaine arrivée, par une lettre particulière du marquis de Triulzi. En même

tems elle me présenta le marquis Augustin Grimaldi della Pietra, dont elle avait fait son Sigisbé pendant la longue absence que devait faire son époux, parti pour le Portugal.

La signora Isola-Bella pouvait être âgée de trente ans. Elle avait la taille svelte, une figure agréable, l'esprit très-cultivé et des manières on ne peut pas plus engageantes: mais elle s'était plâtrée avec si peu d'art les joues et le front, de rouge et de blanc, que malgré la vivacité et le feu de ses grands yeux noirs, j'éprouvai du dégoût. L'entrevue fut d'environ une demi-heure. La signora Isola-Bella m'invita à souper pour le surlendemain.

Avant mon départ de Milan, j'avais chargé Passano de me procurer un bon cuisinier à Gênes. Mis à l'essai, ce cuisinier se trouva détestable. Je voulais le congédier; Passano s'y opposa fortement. D'après l'ordre par écrit que vous m'en aviez donné, dit-il, j'ai loué cet homme pour tout le tems de votre séjour à Gênes, et lui ai promis le logement, la nourriture, et en outre,

un salaire de 4 livres par jour. — Où est ma lettre : — La voici ; il y est dit : *Procurez-moi un bon cuisinier pour tout le tems de mon séjour à Gênes.* — Il n'est ici question que d'un *bon* cuisinier. Celui-ci pourrait fort bien être *bon* pour le diable ; mais il ne l'est pas pour moi. Je suis, seul, juge compétent de son mérite. — Vous vous trompez ; car il pourrait vous prouver qu'il est bon cuisinier. De plus il vous intenterait un procès dans lequel vous succomberiez immanquablement. — Vous avez donc passé un contrat par écrit avec lui ? — Oui, d'après vos ordres. — Montrez-moi l'acte, et faites monter cet homme.

J'ordonnai à Clairmont d'appeler un avocat. Le cuisinier parut ensuite avec Passano. Je trouvai le contrat en bonne forme, et signé de deux témoins ; j'avais donc tort *stricto jure*. Je cherchai à élever des objections ; ce fut en vain. Le cuisinier m'assura à plusieurs reprises qu'il était bon cuisinier, et que quatre mille habitans de Gênes l'attesteraient, au besoin. L'avocat arrive, et

il porte le même témoignage de notre cuistre. Puis, ajoute-t-il, il ne se trouvera certainement personne qui veuille déclarer positivement que cet homme est mauvais cuisinier. — Cela peut bien être, répliquai-je; mais je veux qu'il déguerpisse d'ici; mon intention est d'en prendre un autre. Je lui payerai ce qui lui revient; qu'il s'en aille. — Dans ce cas, repart le cuisinier, je réclamerai en justice réglée une indemnité proportionnée à l'atteinte que vous aurez portée à ma réputation.

Je ne pus retenir un grand éclat de rire. En ce moment, le marquis Augustin Grimaldi entre dans la chambre. Informé de mon différend avec le cuisinier, il hausse les épaules; mais, réflexion faite, il me conseille de bien me garder du tribunal, où je perdrais ma cause avec dépens. Votre commissionnaire, ajoute le Marquis, est un fourbe, ou un sot; car il eût dû insérer dans le contrat la clause d'un essai préalable, ainsi que cela se pratique toujours en pareil cas. — Je ne suis ni un fourbe ni un sot,

réplique Passano. L'hôtesse, présente, s'empresse d'ajouter qu'il est, lui Passano, cousin de son protégé.

Alors je paye l'avocat et le congédie ainsi que le cuisinier. Puis je demande à Passano si je lui dois quelque chose. Au contraire, répond-il; vous m'avez payé un mois d'avance, et vous avez encore droit à mes services pendant dix jours. — Très-bien : je vous fais cadeau de ces dix jours. Faites sur-le-champ votre paquet, et apprêtez-vous à déloger de céans, si votre cousin n'a pas, dans le jour, évacué cette maison et restitué le contrat absurde que vous avez passé avec lui. Sortez.

— Voilà, dit le Marquis en riant, ce qui s'appelle trancher le nœud gordien. Un moment après il se retire.

Vers midi, comme j'allais sortir, l'hôtesse paraît, accompagnée d'un nouveau cuisinier qu'elle me présente. Elle me rend en même tems le contrat en question. Ce triomphe comique me met en belle humeur, et je commande au nouveau venu un dîner pour le lendemain.

Ce jour-là je dînai seul. La chère était parfaite ; je n'eus, sous ce rapport, qu'à me féliciter du choix de mon nouveau domus.

Le soir, après avoir fait un tour de promenade, je me rendis chez la signora Isola Bella. J'y trouvai une nombreuse réunion de la haute noblesse de Gênes. En attendant l'heure du souper, on passe le temps au biribi, jeu que les dames de cette ville aiment à la folie. A Gênes, ce jeu était, à la vérité, défendu ; mais on le jouait secrètement dans les cercles particuliers, et force était au gouvernement de le tolérer. La Signora avait consacré exclusivement cette grande soirée à l'honneur du biribi. Pour ne point m'isoler, je me mis aussi à jouer. Parmi les tableaux de famille qui décoraient le salon, il s'en trouvait un dans lequel la Signora était représentée sous le costume d'une *arlequine* ; et il se trouvait également sur le tableau du biribi une figure d'*arlequine*. Voulant me montrer galant envers la dame de la maison, je mis un sequin sur cette figure. Le tableau du biribi était subdivisé en trente-six compartimens, renfermant

chacun une figure différente. Le gagnant obtenait trente-deux fois sa mise. Le jeu était dirigé par trois banquiers propriétaires : la table, couverte d'un riche tapis et de quatre chandeliers d'argent à bras, leur appartenait. Le fonds de la banque était de 2,000 sequins. Chaque porteur, à tour de rôle, tirait d'un sac la boule dont la figure décidait du gain ou de la perte du coup.

La signora Isola-Bella fut la première qui tenta le sort. Alors le sac circula autour de la table. Les joueurs étaient au nombre de quinze ou seize ; j'étais le dernier de la file. Avant de tirer la boule, j'avais déjà perdu 15 sequins. Enfin mon tour arrive, *arlequine* sort. Je gagnais 32 sequins, je fais paroli. La figure sort de nouveau, et la banque me compte 1,000 sequins. J'en laisse 50 sur la même figure. Je tire une troisième fois ; l'inévitable *arlequine* reparaît de nouveau. Alors les banquiers me donnent tout l'argent qui était sur la table, et, comme cela ne suffisait pas, ils y joignent la table, le tapis et les chandeliers à bras ; l'assemblée

rit aux éclats; les pauvres banquiers, tout confus, gagnent la porte. Ce mouvement d'hilarité passé, je vis que les dames se désolaient; car enfin plus de jeu, et, par conséquent, plus de passe-tems. Mais je les consolai en leur offrant de tenir moi-même la banque, et surtout en déclarant que je payerais trente-six fois la mise au lieu de trente-deux! Comme de raison on me trouva extrêmement aimable. Par ce moyen, je soutins, sans perte ni gain, le jeu jusqu'à l'heure du souper. La signora Isola-Bella daigna condescendre à accepter de moi, à titre de présent, tout l'appareil du jeu. A table, cette aventure fournit ample matière à la conversation. Je restai le dernier sur le champ de bataille. Avant de le quitter, j'invitai la signora et son Sigisbé à dîner pour le lendemain. Tous deux acceptèrent.

Dans le courant de la matinée, Passano entre dans ma chambre sans être annoncé, et me félicite de ma victoire sur la banque du biribi. — D'où savez-vous cela? — On en parle dans toute la ville: c'est un événement unique en son genre; il fait sen-

sation, parce que les banquiers sont connus pour de fieffés fripons; c'est ce qui fait généralement parler de vous : car on regarde comme chose tout-à-fait impossible que vous eussiez pu faire sauter la banque de cette manière, si vous n'aviez été d'intelligence avec celui qui faisait tirer la boule. — Mon cher, vous m'ennuyez. Donnez cette pièce d'or à votre femme, et que Dieu vous bénisse. La pièce d'or que je lui donnai valait 100 livres de Gênes.

Après m'être débarrassé de cet impertinent, j'allai voir le vieux comte de Rinaldi, récemment arrivé à Gênes. Je vous félicite de votre bonne fortune, me dit-il : dans le fait, 3,000 sequins sont toujours bons à quelque chose ! — Oui, ma devise à moi est : *Force et bonheur*. — Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire dans toute cette aventure, c'est que l'individu qui tenait le sac est aux gages des banquiers; ce n'est qu'un simple employé. — Eh ! que trouvez-vous donc de si extraordinaire en cela? — C'est que cet individu, sans avoir ponté et sans s'être, par conséquent, exposé à perdre un

seul sequin, a trouvé le moyen de gagner la moitié du capital de la banque : car ce n'est quà une telle condition que vous avez pu mettre cet homme dans vos intérêts. — Quoi ! vous aussi vous croyez à cette fable ? — Tout Gênes y croit ; car la chose ne peut guère s'être passée autrement. Ce coquin d'employé a fait son bonheur en dupant d'autres coquins de sa trempe. Tous les chevaliers d'industrie de Gênes chantent victoire en célébrant votre nom. — Comme le plus adroit des fripons, n'est-il pas vrai ? — Que Dieu les en préserve. On ne vous donne point une telle épithète ! On vous appelle un homme d'un esprit élevé ; on vante votre probité. — Grand merci ! — Je tiens tous les détails de cette affaire d'un ami qui était présent à la partie. Il m'assura que vous aviez, à l'aide de l'individu qui tenait le sac, trouvé chaque fois, au toucher, la boule gagnante. — Et vous le croyez réellement ? — Je vous l'avouerai, j'en suis pleinement convaincu ; je tiens qu'à votre place tout honnête homme eût éprouvé la même velléité. En effet, à quoi bon se piquer de scru-

pules envers des escrocs qui ne s'en seraient pas fait un de vous ruiner, s'ils l'avaient pu? Vous leur en avez ôté les moyens ; un cela, vous n'avez fait que les prévenir ; c'est un service rendu à la société. Toutefois je vous conseille d'user de la plus grande circonspection après avoir payé à votre affidé la part qui lui revient ; car vous serez certainement entouré d'espions qui observeront la moindre de vos démarches. Si vous étiez inquiété, disposez librement de mes services.

J'eus assez d'empire sur moi-même pour ne pas répondre un seul mot à toute cette tirade ; mais je quittai le Comte d'un air qui dut lui faire sentir combien peu j'en étais satisfait.

De ce pas j'allai dans la *strada Balbi* pour rendre au marquis Grimaldi sa visite, et, en même tems, pour prendre conseil de lui dans cette affaire délicate. Dès que je lui en eus touché le premier mot, il me répond en riant : Vous devez paraître ignorer tout ce qui se passe, sans vous donner la moindre peine pour réfuter une telle fable. — Ainsi vous me conseillez de convenir que

je suis un fripon?—Vous ne sauriez paraître tel qu'aux yeux des sots. Croyez-moi, laissez les gens parler tout à leur aise, bien entendu tant qu'ils ne se permettront pas de vous rien dire en face. — Je voudrais seulement savoir quel est le patricien qui a dû avoir été témoin du fait. — Certes il a eu tort ; mais vous n'auriez pas moins tort, de votre côté, de chercher à connaître son nom ; car je puis vous assurer que son intention n'a été, au fonds, ni de dire du mal de vous, ni de vous nuire. — C'est ce qui serait assez extraordinaire. Croyez-vous donc que cette affaire me fît honneur, si elle s'ébruitait? — Ni honneur ni déshonneur. On s'intéresse à vous, on rit, et chacun avoue qu'à votre place il en eût fait tout autant. —Comment! vous aussi? —Oui, moi-même aussi. Si j'avais su sur quelle boule se trouvait la figure de l'*arlequine*, je n'eusse pas hésité un seul instant à faire sauter la banque comme vous l'avez fait. Je vous le dis sincèrement, je ne sais si vous êtes redevable de votre bonne fortune au bonheur ou à la ruse ; mais si j'avais à cet égard à porter

un jugement fondé sur les vraisemblances, je dirais : la boule gagnante que vous avez tirée trois fois de suite, vous était connue à l'avance. Convenez-vous de la justesse de cette conclusion ? — Parfaitement, si j'en exclus une supposition qui me déshonore ; car vous conviendrez aussi avec moi que ceux-là m'offensent qui me croient capable de me procurer un tel gain par des moyens frauduleux. — Tout cela dépend de l'opinion particulière et de la manière de voir d'un chacun. J'en conviens, on vous offense, si vous attachez du déshonneur au fait ; mais les gens ne sont pas sorciers pour deviner au juste ce qui en est au fonds ; par conséquent ils ne vous offensent point lorsqu'ils n'en ont pas l'intention. Au surplus, vous ne trouverez personne assez déhonté pour oser affirmer que vous avez gagné par ruse ; mais vous ne sauriez empêcher qu'on le pense.— On peut très-bien le croire, mais qu'on se garde de me le dire. Adieu, monsieur le Marquis ; jusqu'au revoir.

Irrité et contre le Marquis et contre Rinaldi, je retournai chez moi. Là je m'ef-

forçai de m'imposer toute la contrainte possible pour cacher ma mauvaise humeur à la compagnie que j'attendais à dîner. J'étais, à cet égard, assez bien préparé, lorsqu'enfin la signora Isola-Bella parut accompagnée du marquis Grimaldi.

Avant que nous nous missions à table, Clairmont annonce qu'un étranger désirerait me parler; je le fais entrer. Le Marquis me dit que cet individu était le même qui, la veille, avait fait tirer les boules du lotto. — Que me voulez-vous? lui dis-je. — Je viens vous prier de m'accorder quelques secours; car mes banquiers m'ont chassé, et j'ai une famille à nourrir. On croit que... — Je ne le laissai pas achever. Je lui présentai quatre sequins et le congédiai.

A peine étions-nous à table, que Clairmont m'apporte une lettre. Je reconnais l'écriture de Passano. J'ouvre aussitôt la missive; en voici la teneur :

« En vous quittant ce matin, je me rendis chez Banchi pour convertir en argent blanc la pièce d'or de 100 lires dont vous m'avez fait présent. On la pèse et on trouve

qu'elle pèse 10 karats de moins que le taux du tarif ; aussitôt on retient la pièce, et on me demande de qui je la tiens. Comme vous pouvez bien le penser, je crus pouvoir me dispenser, pour le moment, de répondre à une semblable interpellation ; et provisoirement je me laissai conduire en prison. Je m'attends à subir un procès criminel, si vous ne trouvez pas un moyen de me faire obtenir ma mise en liberté. Vous sentirez, Monsieur, que je ne suis pas d'humeur à me faire pendre pour un autre. — Je suis, etc. »

Je montrai cette lettre au marquis Grimaldi. Après en avoir fait lecture, il me prit à part et me dit qu'il s'agissait là d'une mauvaise affaire qui, suivant le cours ordinaire de la justice, devait finir par conduire au gibet celui qui s'était permis de rogner les monnaies. — Dans ce cas, répliquai-je, il faudra pendre les banquiers du biribi, et ils l'ont bien mérité ! — Mais alors la signora Isola-Bella se trouverait compromise ; car le biribi est un jeu généralement défendu. J'en parlerai aux inquisiteurs d'é-

tat. Laissez-moi faire. Écrivez à Passano qu'il persiste dans son silence. La loi sur la falsification des monnaies n'est aussi sévère qu'à l'égard de cette espèce de pièces d'or; car le gouvernement tient à ce qu'elle ait cours à Gênes, et il ne serait pas, à cet égard, fâché de donner aux fripons qui se permettent de l'altérer, un exemple effrayant de son inflexible rigidité.

J'écrivis sur-le-champ à Passano; puis je fis venir un trébuchet. Tout l'or que j'avais gagné au biribi fut pesé, et il s'y trouva un déficit intrinsèque de 2000 lires. Le Marquis se chargea de faire couper ces pièces, et de les vendre dans cet état à un orfévre.

A notre rentrée dans la salle, nous trouvâmes diverses parties de jeu engagées. Le Marquis me proposa un *quinze à deux* que j'acceptai, quoique je n'aimasse pas ce jeu. En moins de quatre heures je perdis 500 sequins.

Le lendemain, le Marquis m'apprit que Passano était libre, et qu'on lui avait donné la valeur de la pièce d'or. En même tems il me remit de 12 à 1300 sequins qui lui

avaient été payés pour les pièces d'or démonétisées la veille. Je le remerciai et promis d'aller le jour suivant, présenter mes devoirs à la signora Isola-Bella, et, en même tems, prendre ma revanche au *quinze*.

Ce jour-là je trouvai la signora seule avec le Marquis. Comme il n'y avait pas de souper, nous nous mîmes au jeu que nous continuâmes sans interruption jusqu'au jour. Je perdis 3000 sequins.

Malgré cette perte, je continuai à vivre splendidement; car je n'avais, à vrai dire, perdu que ce que j'avais gagné au biribi.

Nous touchions à la fin du carnaval. Un soir je suis introduit dans une maison particulière où l'on jouait des jeux permis. Je voulus de nouveau tenter le sort; mais j'y perdis tout l'or que j'avais sur moi. Suivant mon usage, je voulais me retirer, lorsqu'une dame masquée me tend une carte, et m'engage, par signes, à la jouer. Je couvre cette carte de 100 sequins engagés sur ma parole d'honneur, et je perds. Je veux

réparer cette perte ; je l'augmente de 1000 autres sequins. Le tout devait être payé le lendemain matin. Comme je voulais partir, ce fatal masque se présente de nouveau devant moi. Il était accompagné d'un homme masqué, qui me pressa la main et me dit à l'oreille : Si l'honneur d'un ancien ami vous est cher, rendez-vous demain matin à dix heures à l'hôtel des *Trois Rois*, dans la chambre n° 11. — Quel est cet ami? — Moi-même. — Mais, qui êtes-vous? — Je n'ose le dire en ce moment. — Dans ce cas, je n'irai pas au rendez-vous ; car si vous êtes en effet mon ami, rien ne doit vous empêcher de vous faire connaître.

En disant ces mots, je sors de la salle. Il me suit et me prie d'entrer sous les arcades de l'hôtel. Là il ôte son masque, et je reconnais Santa- Croce, que le lecteur se rappellera aisément. Je savais qu'il avait été exilé du pays ; je lui témoignai mon étonnement de l'y voir. Je fus alors charmé d'avoir refusé de me rendre à son hôtel. Eh ! que viens-tu faire en cette ville? lui dis-je. — J'ai voulu profiter de la liberté

du masque pour tâcher de contraindre mes parens à me payer l'argent qu'ils me doivent. Mais, afin de me lasser, ils tirent la chose en longueur ; car ils savent très-bien que pendant le carême, époque à laquelle je ne pourrai plus aller masqué, je serai obligé de m'éloigner de la ville. — Te proposes-tu d'en partir sans argent? — Vraiment, il le faudra bien. Mais tu peux, par un prêt amical d'une vingtaine de sequins, me sauver la vie. Dans ce cas, je partirais dimanche matin de bonne heure, si toutefois je n'obtiens de mon cousin les 1000 lires que je lui ai demandées à compte des 10,000 qu'il me doit. — Mais je n'ai pas un sou sur moi. Indépendamment de tout ce que j'avais déjà perdu au jeu, ta compagne m'a fait perdre 1100 sequins. — Je le sais. Je suis un infortuné qui porte malheur à tous ses amis. C'est moi qui engageai ma compagne à te présenter cette carte. — Cette dame est-elle de Gênes? — Non, je l'ai enlevée à Marseille. C'est la fille d'un riche négociant. Nous avions avec nous beaucoup d'argent ; malheureuse-

ment, je l'ai tout perdu au jeu, à Gênes. J'ai vendu tous mes effets, et je me trouve ici depuis huit jours dans un état de dénûment complet. Retire-moi de cette affreuse position. Tu pourrais bien emprunter 20 sequins au banquier.

Touché de compassion, je rentrai dans le salon, me fis compter la somme en question, la remis au pauvre diable; puis je le quittai pour aller rendre une visite.

Je passai dans mon lit le premier jour de carême. Le lendemain matin de bonne heure, Clairmont me remit un billet qu'un laquais de louage avait apporté. Ce billet, sans signature, contenait ce qui suit :

« Monsieur !

« Ayez pitié de la créature la plus malheureuse qui soit sur la terre. M. Santa-Croce, au désespoir, a quitté Gênes, et moi je suis restée seule et sans ressources à l'auberge. Rien n'est payé ! Que vais-je devenir ? Venez, Monsieur, et faites-moi part, au moins, de vos conseils. »

Je n'hésitai pas un seul instant. Ce n'é-

tait ni l'amour, ni un mouvement de vanité qui me portait à secourir cette infortunée ; je ne cédais en cela qu'à un sentiment d'humanité et de devoir naturel. J'endosse bien vite mon manteau, et je me hâte d'arriver à l'hôtel des *Trois Rois*. Dans la chambre que Santa-Croce m'avait indiquée, j'aperçois une jeune fille de l'extérieur le plus agréable et le plus engageant. Je crus voir dans l'expression de ses traits celle de l'innocence opprimée et de la bonté du cœur personnifiées. En me voyant elle se lève et, d'un air attristé, elle me demande pardon d'avoir osé m'être à charge. En même tems elle me prie de dire en italien à une femme qui se trouvait dans la même chambre, de s'éloigner un moment. Depuis une heure, dit-elle, cette femme m'obsède. Je n'entends point sa langue; cependant j'en ai assez compris pour croire qu'elle désire m'être utile ; mais je ne me sens pas disposée à accepter ses services. — Qui vous engage, dis-je à cette femme, à rendre visite à cette dame? — Un laquais de louage me dit hier qu'une jeune étrangère était

restée seule et sans secours à l'auberge. Émue de compassion, je voulais voir si je ne pourrais pas lui être de quelque utilité. Maintenant je puis me retirer, contente de lui avoir, du moins, témoigné ma bonne volonté. Je laisse cette signora en bonnes mains : j'ai l'honneur de vous saluer.

Je ne pus m'empêcher de rire du discours de cette sensible entremetteuse. Alors l'étrangère délaissée me raconta, en peu de mots, ce que je savais déjà. Puis elle ajouta : mon amant perdit de suite au *pharaon* les 20 sequins que vous lui aviez prêtés, et, le désespoir dans le cœur, il me reconduisit à l'auberge. Le lendemain, il n'osa hasarder de se montrer de jour en public; mais le soir il sortit masqué. Il revint au point du jour, passa un surtout, et me dit en sortant de nouveau : Si je ne pouvais pas revenir, t'en ferais donner avis par Seingalt. Si vous ne l'avez pas revu, il sera sans doute parti à pied et sans un sou. L'hôte veut être payé, je ne saurais le satisfaire, même quand je vendrais le peu d'effets qui me restent. Que

dois-je faire dans ce cas? — Pourriez-vous vous résoudre à retourner auprès de vos parens? —Oui ! Mon père, j'en suis sûre, me pardonnerait si, avec les larmes d'un sincère repentir, je lui déclarais l'intention où je suis de m'ensevelir pour le reste de ma vie dans un couvent. — Eh! bien, je vous reconduirai moi-même à Marseille. En attendant, je vous procurerai un logement chez d'honnêtes gens. Mais provisoirement enfermez-vous dans votre chambre, et ne recevez aucune visite.

Là-dessus je me fis apporter le compte de l'hôte; j'en payai aussitôt le faible montant, laissant la pauvre enfant stupéfaite de ce que je lui avais promis, et de ce que je venais de faire pour elle.

De là je me rendis chez une nommée Zénobie, jeune et jolie femme d'un petit tailleur vieux et bossu, laquelle avait soin de mon linge; je lui proposai de recevoir la Marseillaise, que j'appellerai désormais mademoiselle P. P. Là-dessus, le tailleur, présent, déclara qu'il céderait volontiers à la pauvre étrangère sa part de la couche

conjugale, le seul lit qu'il possédât dans son modeste réduit, décidé à louer pour lui-même une petite chambre dans le voisinage. Le marché fut bientôt conclu. J'en donnai aussitôt avis à mademoiselle P. P., par un billet que Zénobie lui porta elle-même. Le lendemain j'eus la satisfaction de voir l'aimable étrangère installée, heureuse et contente dans sa nouvelle demeure. J'étais fier de la victoire que ma vertu avait remportée dans cette occasion délicate; mais je soupirai lorsque je vins à réfléchir que j'aurais probablement, dans le cours de mon prochain voyage à Marseille, bien de la peine à résister à la tentation.

A peine avais-je conduit ainsi à bonne et louable fin cette singulière aventure, qu'il en survint une autre, au fonds, du même genre : il s'agissait encore d'un enlèvement; me voilà donc encore, moi qui n'ai jamais joué si souvent le même rôle, appelé, comme chevalier généreux et courtois, à prendre fait et cause en faveur du beau sexe. Voici cette nouvelle aventure.

Le lendemain, au matin, je venais de me

lever, lorsque Clairmont m'annonce qu'un abbé étranger, qui n'avait pas voulu se nommer, désirait me parler. Je sors en robe de chambre pour envisager M. l'Abbé. Il ne faisait pas encore grand jour dans l'antichambre. Tout à coup un inconnu se précipite vers moi, et me serre fortement dans ses bras. J'approche de la fenêtre et je reconnais le plus jeune de mes frères que je n'avais pas vu depuis une dixaine d'années, mais qui, par son caractère et sa mauvaise conduite, m'intéressait si peu que, dans mes lettres à Bragadio et à Dandolo, je n'avais pas demandé une seule fois de ses nouvelles. Dès que son effervescense se fut un peu calmée, je lui demandai froidement par quelle aventure il se trouvait jeté dans un si pitoyable état à Gênes; car il était à la lettre en guenilles. Tout ce qui parlait en sa faveur, c'était [illegible] figure, la fraîcheur de son teint, sa belle chevelure et l'âge de vingt-neuf ans. Comme Mahomet, il était né trois mois après la mort de son père.—Mon cher frère, me répond-il, le récit de l'histoire de mon infortune me demanderait trop de

tems. Passons dans ta chambre; je te dirai tout.

—D'abord, repartis-je, réponds à mes questions. Depuis quand es-tu ici?

— Depuis hier soir.

— Qui t'a dit que tu me rencontrerais ici?

— Le comte A. B., à Milan.

— Comment sais-tu que le Comte me connaît?

— Il y a environ quatre semaines que j'aperçus à Venise, sur le bureau de M. de Bragadio, une lettre qu'il t'adressait sous le couvert du Comte.

— Et dis-tu au Comte que tu étais mon frère?

—Je dus en convenir lorsqu'il eut remarqué ma grande ressemblance avec toi.

—Il s'est bien trompé : tu as une tête de linote.

— Il m'a invité à dîner.

— Comment! dans un tel équipage? En vérité tu m'as fait là beaucoup d'honneur!

—Il m'a aussi donné quatre sequins, faute de quoi jamais je n'eusse pu gagner Gênes.

— Il a commis en cela une grande étourderie. Ainsi te voilà réduit à l'état de mendicité? Mais pourquoi as-tu quitté Venise, et que veux-tu de moi? Je ne sais que faire de toi.

— Ah! je t'en conjure, ne me pousse pas au désespoir; car ma position est telle qu'elle pourrait me conduire au suicide.

— C'est ce que je ne crois pas! Mais, réponds-moi, pourquoi as-tu quitté Venise où tu gagnais ton pain à dire des messes et à prêcher.

— C'est précisément là le grand point de mon histoire. Passons dans ta chambre. — Non pas; tu m'attendras ici; je te conduirai dans un autre lieu où tu pourras me raconter tout ce que tu voudras. Mais garde-toi bien de découvrir à aucun de mes gens que tu es mon frère. J'ai honte de toi.

Je pensai vite un surtout, et lui dis de me conduire à son auberge.—Mais.... il est bon que tu saches, me dit-il, que je ne suis pas seul, et que nous n'y pourrions causer entre quatres yeux.— En quelle compagnie te trouves-tu donc? — Tu sauras tout. Al-

lons dans un café. — Je veux savoir quels sont tes compagnons. Sont-ce des vauriens? Tu soupires! — Il s'agit d'une fille.... — Une fille! et tu es ecclésiastique! — Aveuglé par l'amour, je la séduisis, et je portai moi-même la peine de la séduction. Je lui ai promis de l'épouser. Je ne puis plus retourner à Venise; car je l'ai enlevée de la maison de son père. — Et que te proposes-tu de faire à Genève? On t'y souffrira trois jours, puis on te chassera de la ville. Allons à ton auberge; je veux voir cette fille. Après cela nous parlerons entre quatre yeux.

Je m'achemine vers l'auberge indiquée; l'abbé me suit. En entrant, je le laisse prendre les devans; nous montons à un troisième étage. Il ouvre une porte, et j'aperçois, dans un galetas, une brunette au regard altier, d'une taille élevée et svelte, très-jeune et très-jolie. Sans s'étonner de mon apparition, et sans me saluer, elle me demande si je suis le frère de l'imposteur qui l'a trompée. — Je lui réponds affirmativement. — Dans ce cas, monsieur, au nom de l'honneur et de l'humanité, veuillez me

procurer les moyens de retourner à Venise ; car je ne veux plus rester un seul instant avec ce mauvais sujet que j'eus la faiblesse d'écouter. Il m'a débité un tas de contes qui m'ont fait tourner la tête : il voulait aller vous trouver à Milan ; là, vous lui auriez donné de l'argent pour faire le voyage de Genève où, à ce qu'il me dit, les ecclésiastiques catholiques qui embrassaient la religion réformée, pouvaient se marier. Mais à notre arrivée à Milan, vous en étiez parti. Il a su, je ne sais par quel moyen, se procurer de l'argent, et il m'a amenée à Gênes. Je rends grâces à Dieu de ce qu'il vous y a trouvé ; car j'avais déjà résolu de partir demain pour Venise, à pied et en mendiant le long de la route. Je ne possède plus de chemises que celle que j'ai sur le corps ; j'ai vendu les trois dernières à Bergame après qu'il eut déjà vendu à vil prix, à Vérone et à Brescia, ma malle et tous les autres effets qu'elle contenait. Il me représentait le reste du monde comme un paradis en comparaison de Venise. Aimant la nouveauté, je quittai la maison paternelle ; mais plus

j'avance et plus je regrette ma patrie. Maudit soit le moment où je connus ce trompeur! C'est un vaurien qui parle tout juste comme il prêche. A notre arrivée à Padoue, il voulait, sans plus attendre, que je me regardasse comme sa femme; mais je voulais auparavant voir comment s'arrangerait le mariage à Genève. Voici sa promesse par écrit. De grâce, monsieur, si vous avez un cœur selon Dieu, envoyez-moi à Venise, afin que je ne me voie pas forcée de faire ce voyage à pied.

Stupéfait d'étonnement, j'avais écouté sans mot dire, cette longue tirade. Mais ce qui donnait à cette scène une teinte comique, c'était l'attitude théâtrale de mon frère. La tête appuyée sur l'une de ses mains, le regard fixe, et les traits de son visage contractés, il paraissait frappé d'impassibilité; sans les profonds et bruyans soupirs qu'il poussait de tems en tems, j'aurais cru qu'il dormait tout éveillé. Le récit de cette déplorable aventure avait produit sur moi une impression extraordinaire. Je sentis qu'il était de mon devoir de prendre cette pauvre fille

sous ma protection, et de la renvoyer, sous bonne et sûre garde, dans son pays natal. Dans le fait, peut-être cette infortunée ne l'eût-elle point quitté si elle n'eût ajouté foi aux illusions dont la berçait mon frère, et fondé tout son espoir sur mon appui. Le caractère véritablement vénitien de cette fille, ajoutait encore en elle aux avantages de la nature. Cette candeur, cette juste indignation, cette ferme résolution et ce retour à la raison, à la vertu, me plaisaient. Le silence de mon frère, dans une occasion où il se trouvait si gravement inculpé, ne me permettait pas de concevoir le moindre doute sur la vérité du récit que je venais d'entendre. Après un moment de réflexion, je promis à l'étrangère de la renvoyer, par la diligence, à Venise, accompagnée d'une dame de confiance. Mais, lui dis-je, vous serez bien à plaindre si vous rentrez sous le toit paternel dans un état qu'il m'est permis de supposer..... le premier pas franchi, le second ne coûte guère..... — Comment! ne vous ai-je pas dit que votre frère voulait m'épouser à Genève? — Oui;

mais, peut-être..... — Comment ? peut-être ! Sachez que jamais je ne lui ai rien accordé. — Rappelle-toi, s'écria mon frère d'un ton lamentable, que tu juras d'être à moi pour la vie. Ce serment solennel, tu l'as fait sur le crucifix.

En prononçant ces mots accusateurs, mon frère était debout et dans une attitude dramatique ; mais la belle, loin de s'en laisser intimider, se lève brusquement, s'élance sur lui et lui applique un vigoureux soufflet. Ici je me trouvais engagé, par le fait, dans une petite escarmouche à laquelle je ne me sentais point du tout disposé à prendre part ; mais les choses n'allèrent pas si loin. L'abbé, l'air humble et contrit, se retire tranquillement à la fenêtre, lève les yeux vers le ciel, et se met à verser un torrent de larmes.

Ma belle demoiselle, lui dis-je alors, vous êtes vraiment un petit démon ! Mais celui que vous traitez de la sorte est cependant un homme que sa passion pour vous a rendu malheureux ; il me semble que cela méritait quelques égards. — Tout ce que je sais là-dessus, c'est qu'il m'a fait tourner la tête ;

et je ne lui pardonnerai complétement que lorsque je ne le verrai plus. Au surplus ce n'est pas le premier soufflet qu'il ait reçu de moi; le premier, il le reçut à Padoue. — Tu es excommuniée, repartit mon frère; car je suis prêtre. — Cela n'empêche pas que tu puisses recevoir encore d'autres soufflets.—C'est de quoi vous vous garderez bien, lui dis-je : il est homme, et de plus mon propre frère.....; faites votre paquet et suivez-moi.—Eh! où veux-tu l'emmener? dit l'abbé.— Chez moi. Voici vingt sequins. Procure-toi un habit et des chemises. Continue de demeurer ici, et, demain matin de bonne heure, nous causerons plus au long. Fais cadeau de tes haillons aux pauvres, et rends grâces à Dieu de ce que tu m'as rencontré. Venez, mademoiselle, je vais vous faire conduire à mon hôtel; je n'ose pas vous y accompagner de ma personne; car on ne tarderait pas à apprendre en quelle compagnie vous êtes arrivée en cette ville : je dois éviter un tel scandale. Je vous ferai habiller décemment; je vous recommanderai à mon hôtesse : mais gardez-vous bien,

sur toutes choses, dans votre propre intérêt comme dans le mien, de rien révéler à qui que ce soit, des circonstances de votre affaire.—Je vous suis, dit-elle. Que Dieu soit loué de m'avoir envoyé en vous un sauveur!

Ébahi à l'aspect des vingt sequins, mon frère se tut et nous laissa partir. Je conduisis la Vénitienne à mon hôtel, et chargeai la maîtresse de la maison de la faire habiller de la tête aux pieds; ce qui eut lieu sans délai.

A mon arrivée, je plaçai auprès de la Vénitienne, en qualité de femme de chambre, une Génoise appelée Annette. Les deux Italiennes mangeaient ensemble, et se faisaient bonne mine, tout en riant de part et d'autre de ne pouvoir comprendre un seul mot de ce qu'elles se disaient : Marcoline (c'était le nom de ma protégée) parlait le pur djalecte vénitien, et Annette répondait en bon génois; mais le vénitien, très-sonore et distinct dans ses intonations, est compris dans toute l'Italie, tandis que le jargon génois n'a pas plus de rapports avec la véritable langue italienne, que l'on n'en remarque

entre l'idiôme des Suisses et le haut allemand. Je félicitai Marcoline de la disposition d'esprit dans laquelle je la voyais. — Je me trouve, dit-elle, transportée de l'enfer dans le paradis. — Vous me paraissez maintenant un ange. — Et cependant ce matin vous m'appeliez *un petit démon*. Mais voici venir un autre ange dont il n'existe point de modèle à Venise.

Cet autre ange, c'était mademoiselle P. P. En nous voyant causer si librement, elle s'approche pour observer de près ma nouvelle compagne. Elle trouve Marcoline très-aimable, le lui dit, et lui donne un baiser. Celle-ci, en véritable Vénitienne, lui demande, sans plus de façons, qui elle est. — Je suis, répondit mademoiselle P. P., nièce de ce monsieur, et il doit me conduire auprès de mes parens à Marseille. — Vous seriez donc aussi ma nièce si j'étais la sœur de M. le Chevalier. Que je serais heureuse d'avoir une si jolie nièce!

Ici Marcoline reçut un nouveau baiser qu'elle rendit avec cette sincérité de cœur et cette dévotion avec lesquelles les demoiselles,

à Venise, savent rendre, en tout bien tout honneur, un baiser. Là-dessus, nous la laissâmes, mademoiselle P. P. et moi, avec Annette, pour aller faire une promenade sur l'eau.

En rentrant au logis, à minuit, je demandai à Annette, qui avait déshabillé sa maîtresse, où était la Vénitienne. Elle me dit que Marcoline s'était mise au lit de bonne heure, et qu'elle dormait profondément. Il me prit fantaisie de la voir dans cet état. Au bruit des rideaux, Marcoline se réveille. Je m'approche, et lui jure, sur mon honneur, qu'elle est encore beaucoup plus belle ainsi que dans l'éclat de la toilette. Je veux l'embrasser; elle se défend. Alors je cède, et nous nous mettons à causer. Je fais tourner la conversation sur mon frère, puis lui dépeignant, en termes passionnés, le vif intérêt qu'elle m'a inspiré à la première vue, je finis par lui donner l'assurance que j'avais résolu de faire tout pour elle, soit qu'elle voulût retourner à Venise, soit qu'elle préférât voir la France avec moi. —Voulez-vous m'épouser? me répliqua-t-elle.—Non.

ma chère ; car j'ai déjà une femme. — C'est un conte ; au surplus, peu m'importe. Renvoyez-moi le plus tôt possible à Venise ; car je ne suis pas faite pour être la maîtresse de personne. Aussitôt elle sort du lit et se réfugie dans la chambre d'Annette, dont elle verrouille la porte en dedans.

Le lendemain matin de bonne heure, je vais voir mon frère. Je le trouvai habillé dans le grand genre. Comment se porte Marcoline? me dit-il. — Très-bien. Elle est très-liée avec ma nièce, et, à ce qu'il me semble, très-satisfaite de sa nouvelle position. — Je ne savais pas que nous eussions une nièce. — Maintenant tu le sais. Dans deux ou trois jours, je ferai partir Marcoline pour Venise. — Mais j'espère bien dîner aujourd'hui avec vous. — Cela ne se peut, mon cher frère! Ne te présente jamais chez moi tant qu'elle y sera ; car ta présence ne pourrait que l'attrister. Jamais tu ne la reverras. — Ah! je retournerai à Venise, dût-il m'en coûter la vie. — Eh! que te proposes-tu? Elle ne peut pas te souffrir. — Elle m'aime. — Tu veux dire qu'elle te hait.

—C'est précisément par cette raison qu'elle m'aime; mais j'aurai bientôt regagné son cœur quand elle me reverra en grande toilette. Ah! tu ne sais pas combien je souffre. — Je me le figure; mais tu ne mérites pas qu'on te plaigne; car tu es un homme dépourvu de sensibilité et de religion; tu es un barbare : en effet, pour assouvir une passion ignoble, tu n'as pas rougi d'exposer une fille aimable et intéressante à être malheureuse pour le reste de ses jours, une fille digne du plus beau sort. Réponds-moi : que fusses-tu devenu si je n'avais eu pitié de toi? — J'eusse, à côté de Marcoline, imploré la compassion publique, ce sentiment qui s'attache toujours à la jeunesse et au malheur.—Mais Marcoline t'eût roué de coups, et eût invoqué, pour se débarrasser de toi, l'autorité tutélaire de la justice. — Que veux-tu faire de moi, si je ne la suis à Venise? — Je t'emmènerai en France; là je tâcherai de te procurer du service auprès de quelque évêque.—Du service! Je ne suis né que pour servir Dieu. — Pauvre fou! que Marcoline avait bien raison hier de dire

que tu parles tout aussi bien que tu prêches! Eh! quel est le Dieu que tu sers, et comment le sers-tu! Misérable tartufe! est-ce en séduisant une honnête fille, en déshonorant ton état, et en discréditant la religion, que tu sers Dieu? Dépourvu de talens, sans les moindres notions de théologie, peux-tu espérer de devenir jamais ministre protestant? Garde-toi bien de me pousser à bout par tes extravagances; car, dans ce cas, tu me forcerais à te faire chasser de la ville.— Eh bien! conduis-moi à Paris. Mon frère François a un meilleur cœur que toi: j'aurai recours à lui. — Soit. Nous partons dans cinq à six jours pour Marseille. Jusque là reste à l'auberge. Nous ferons le voyage par mer.— L'air de la mer ne me convient pas.—Tu feras comme tant d'autres qui n'en sont pas morts.

Marcoline, à qui je racontai cet entretien, ne me parut pas prendre le moindre intérêt au sort de son ancien amant. Peu m'importe, dit-elle, ce qu'il deviendra. Je n'oublierai jamais, toutefois, que c'est à lui que j'ai l'obligation de vous avoir connu. — A

cela je répliquai que je pardonnais de bien bon cœur à l'abbé en faveur du service qu'il m'avait rendu en me procurant une amie ; car je vous aime, Marcoline, et je prévois que je ne pourrai supporter la vie si vous n'êtes à moi. — Mais vous pourriez changer. — Jamais je ne vous abandonnerai. — Eh bien ! conduisez-moi en France, et là nous verrons.....

Rien ne me retenant plus à Gênes, je fis mes préparatifs de départ. Je louai une grosse felouque pour Antibes, d'où je devais achever le voyage par terre jusqu'à Marseille. Ce bâtiment, indépendamment de ses voiles, était garni de douze rames. Quelques canons de fer et vingt-quatre fusils la mettaient à l'abri de toute insulte de la part des corsaires. J'y fis porter des vivres pour trois jours. Sur toute la longueur du bateau s'étendait, entre les plats-bords, une tente faite de toile à voiles ; et aux extrémités des vergues auxquelles elle était suspendue, étaient attachées des lanternes. Je fis partager en trois compartimens distincts, avec des voiles, l'intérieur de la felouque ;

l'un, à l'arrière, pour moi, Marcoline et ma nièce ; celui du milieu pour ma voiture et nos équipages, et le troisième pour mon frère, Passano et Clairmont. Pour ménager la pudeur de mes deux compagnes, je fis, en outre, subdiviser le premier de ces compartimens en deux petites cellules séparées l'une de l'autre par des rideaux.

Toutes ces dispositions étant faites, nous nous rendimes, vers le soir, à bord.

A leur entrée dans la felouque, mes compagnes de voyage en examinèrent attentivement la distribution intérieure, surtout celle qui les concernait elles et moi. Ici s'engagea une discussion dans le genre de celle dont Sterne, dans son *Voyage sentimental*, fait une description si piquante et si naïve. Les rideaux qui séparaient mon appartement du leur, loin de se croiser, suivant la nouvelle mode, ne se joignaient même pas vers le milieu. Je proposai l'expédient de Sterne ; ces dames y accédèrent en hésitant. Mais il leur restait un scrupule. Elles voulurent des garanties..... Une épingle était une bien faible barrière !.... On n'exigeait rien moins

que ma parole d'honneur,... J'alléguai que je ne l'aventurais pas pour de semblables bagatelles, et pour des cas fortuits que je ne pouvais prévoir, ou qu'il pouvait ne pas dépendre de moi d'éviter ; que, sans être somnambule, je ne pouvais consciencieusement répondre de ce qui m'arriverait ou ne m'arriverait pas pendant mon sommeil ; et qu'au surplus nous n'étions pas seuls dans la felouque. Enfin mes timides compagnes se résignèrent, et nous nous mîmes à table. L'air de la mer leur avait donné de l'appétit. Elles mangèrent bien et burent encore mieux ; une bouteille de vin de Champagne mousseux du meilleur crû, acheva de les égayer. Bientôt, éprouvant le besoin du repos, elles se retirèrent dans leur chambre et se mirent au lit après avoir fixé l'épingle tutélaire dans les bords de nos communs rideaux.

Vers minuit, le vent s'étant élevé, on met à la voile. Les matelots, à l'exception de ceux qui étaient de quart, vont se tapir dans leurs hamacs. Alors je fais éteindre les fanaux, et me retire moi-même.

Il est rare que les objets qui, dans le jour, ont vivement affecté notre imagination, ne s'y reproduisent pas pendant le sommeil. Je ne sais comment cela se fit, mais la scène de Sterne s'accomplit ici de point en point : l'épingle se détacha.....

En ce moment les clameurs des matelots, réveillés en sursaut par les hommes de garde, annoncent un orage. Bientôt il éclate avec fureur. Les coups redoublés du tonnerre retentissant dans l'enceinte resserrée de la felouque, font craquer et gémir et couples et bordages. Mes pauvres compagnes, qui ne s'étaient jamais trouvées à pareille fête, se mouraient de frayeur ; je les rassurai de mon mieux. Enfin la tempête cessa, et elles en furent, l'une et l'autre, quittes pour la peur. Dans le premier moment d'émoi, elles avaient fait, chacune à part soi, un vœu de je ne sais combien de litanies en l'honneur de leur madone adoptive ; mais, comme dit le proverbe italien :

Passato il pericolo,
Gabato il santo.

Le fait est qu'un moment après, mes jeunes

pupilles rirent aux éclats et de l'orage et du vœu que son apparition subite leur avait arraché. Enfin un sommeil profond vint achever de rendre le calme à leurs esprits et la vigueur à leurs membres délicats.

Au point du jour je me réveillai. Je montai en négligé sur l'arrière. De ce point de vue, au moment solennel du lever de l'aurore, spectacle que tous les siècles poétiques ont célébré à l'envi, la perspective était ravissante, et je pus m'écrier avec un certain poète qui n'était ni un Corneille, ni un Racine, ni un Voltaire :

Le soleil se levant dans ce brillant lointain,
Ne m'a jamais paru si beau que ce matin.

Il existe un si grand nombre de relations de voyages sur mer, tant vraies que fausses, que je crois devoir faire grâce à mes lecteurs des détails nautiques de celui-ci. Je le terminerai par l'anecdote suivante.

Pris de calme devant Menton, nous nous fîmes mettre à terre, et conduire dans la meilleure auberge du lieu. L'hôte me dit que le prince et la princesse de Monaco se

trouvaient pour le moment en cette ville. Aussitôt je résolus d'aller rendre une visite à leurs altesses. Il y avait treize ans que j'avais fait, à Paris, la connaissance personnelle du prince, et il avait eu la bonté de me présenter à la duchesse de Rufec. Depuis il avait épousé une riche héritière, fille du marquis de Brignole, laquelle était encore plus belle et plus aimable que riche. Je connaissais cette dame d'après des portraits, et je brûlais du désir de la voir pour pouvoir en juger par moi-même.

Je me rends donc au palais. Je suis annoncé; mais je dus attendre assez long-tems avant d'être introduit; enfin je le suis. En me recevant, le prince m'assure qu'il est on ne peut plus charmé de me revoir; mais son air froid et glacé semblait démentir cette assurance de pure étiquette. J'avais eu bien soin de lui donner, en lui adressant la parole, le titre d'altesse; titre que jamais qui que ce soit, pas plus que moi, ne lui avait donné à Paris. Le prince me dit qu'il était flatté, quant à lui, que le mauvais tems m'eût forcé de relâcher à Menton. Je

répliquai que je me proposais, avec sa permission, de passer le reste de la journée dans cette ville que, par pure politesse, je qualifiai d'agréable. Son altesse répondit que cela dépendait absolument de moi. Le prince ajouta qu'il résidait, lui et son épouse, dans cette ville, de préférence à celle de Monaco, dont la situation leur déplaisait. Alors je lui exprimai le désir d'être présenté à la princesse ; sur quoi il chargea une des personnes de sa cour de me *conduire* à l'appartement de son altesse.

La princesse était assise à son clavecin, dont elle s'accompagnait en chantant. Au moment où je fus introduit, elle se leva. Comme il ne se trouvait là personne pour m'annoncer, je me vis obligé de décliner moi-même mon nom et ma qualité. Je ne connais pas de position plus fausse que celle d'un homme qui se voit réduit à devoir se présenter lui-même. La princesse parut ne pas désirer d'en savoir davantage sur mon compte. Cependant, pour avoir l'air de dire ou de vouloir dire quelque chose, elle articula de ces phrases banales, de ces lieux

communs qui se rencontrent toujours facilement en semblable occasion. Du reste je la trouvai très-belle et spirituelle, telle enfin qu'on me l'avait dépeinte. Sa mère, qui connaissait le prince, ne s'était déterminée à lui donner la main de sa fille unique, que lorsque celle-ci lui eut fait cette déclaration péremptoire : *Monaco o Monaca.* (1)

Bientôt le prince, précédé d'une femme de chambre qui fuyait devant lui en riant aux éclats, entra dans le salon. La princesse, sans paraître s'apercevoir de sa présence, continua à me parler. Peu après je pris congé d'elle, et j'entendis sortir des lèvres de rose de cette belle personne ces mots : Je vous souhaite, Monsieur, un heureux voyage ! — Avant de quitter le palais, je rencontrai de nouveau le prince. Il me dit adieu. En même tems il m'engagea à le voir toutes les fois que je passerais par Menton. Aussitôt je retournai à l'auberge, et commandai un dîner pour trois personnes.

Il se trouvait dans la principauté de Mo-

(1) Ou Monaco, ou religieuse.

naco une garnison composée de troupes françaises pour la solde et l'entretien de laquelle le prince recevait annuellement un subside de 100,000 francs. Un jeune officier faisant partie de la garnison, se présente, frisé dans le grand goût, poudré à blanc et parfumé d'ambre, à l'entrée de notre chambre, dont la porte se trouvait ouverte; il demande s'il peut s'introduire. Je lui réponds froidement qu'il nous fait beaucoup d'honneur. C'était ne lui dire ni oui ni non, et lui laisser l'option, ou d'entrer, ou de se retirer. Mais notre fat n'hésita point. Après avoir fait étalage de ses grâces et de son amabilité devant mes compagnes de voyage; il balbutié quelques mots insignifians, qui n'avaient entre eux ni liaison ni sens, il me dit, en se tournant vers moi: — Je sais que vous avez parlé au prince; je suis surpris qu'il ne vous ait pas, vous, Monsieur, et ces aimables dames, invités à dîner. — A cela je répliquai que le prince ignorait que ces aimables dames se trouvassent à Menton avec moi.

A peine avais-je prononcé ces mots, que

notre mirliflore, plein d'enthousiasme, fait un écart et s'écrie : Je vais m'empresser de rendre compte de ceci au prince, et j'espère bien avoir l'honneur de manger aujourd'hui avec vous à la cour. — A peine avait-il prononcé ces derniers mots, que le voilà descendant en toute hâte les escaliers. Nous ne pûmes nous empêcher de rire de l'étourderie de ce jeune homme, bien décidés, dans tous les cas, à ne manger ni avec le prince ni avec lui. Mais au bout d'un quart d'heure il revient, la figure radieuse, et nous dit d'un air triomphant, que le prince nous faisait convier, moi et mes deux dames à dîner chez lui. Je l'invitai à remercier de ma part son altesse, et à la prier de nous excuser ; car la tempête ayant cessé, j'avais résolu de partir après avoir mangé un morceau à la hâte. Il réitère ses instances ; mais je persiste dans mes intentions. Enfin il se retire, pour aller rendre compte à son altesse du résultat de sa mission. Je croyais être débarrassé de cet original ; mais je me trompais.

Au bout d'un quart d'heure, je le vois

reparaître avec un visage dans lequel respirait un air de satisfaction intime et de suffisance. Sans paraître prendre garde à moi, il dit à ces dames que d'après le portrait d'après nature qu'il avait fait d'elles au prince, son altesse avait résolu de leur rendre une visite, et de venir sans façon leur demander à dîner; et il ajouta: J'ai déjà donné ordre de mettre deux couverts de plus; car j'aurai, moi aussi, l'honneur d'être de la partie. Dans un quart d'heure le prince, en personne, paraîtra. — Sans hésiter, je lui répondis: Dans ce cas je vais me rendre à bord de ma felouque pour y prendre un excellent pâté qui, certainement, sera fort du goût du prince. Vous, mesdames! — Vous pourriez bien, Monsieur, laisser ici ces dames; je leur tiendrais compagnie. — Je vous remercie. Ces dames ont aussi quelque chose à prendre dans le bâtiment. — Mais vous permettrez, du moins, que je les y accompagne? — Cela dépend absolument de vous.

Alors je descends chez l'hôte, et lui demande combien coûte le dîner. — Mon-

sieur, répond-il, tout est payé. Je viens de recevoir l'ordre de ne vous présenter aucun compte pour cet objet. — Cela me plaît de la part du prince.

Je retourne auprès de ces dames. Je leur donne le bras, et nous nous dirigeons vers la felouque. Ma nièce pouffait de rire de voir le jeune officier s'évertuer à faire la cour à Marcoline dans une langue dont elle ne comprenait pas un seul mot, ainsi qu'il eût pu s'en convaincre, s'il lui eût laissé le tems de lui répondre. — A table, dit ma nièce, nous rirons bien encore. Mais qu'allons-nous donc faire dans la felouque? — Nous partons. — Nous partons? — Sur-le-champ. — Le mauvais tour!

Nous montons dans le bâtiment. Ma voiture plaît à l'officier, qui l'examine attentivement. Profitant du moment, je dis tout bas à l'oreille, au patron, qu'il doit démarrer et pousser au large sur-le-champ. — Sur-le-champ? Mais monsieur votre frère et votre secrétaire sont allés promener, et, en outre, deux de mes matelots sont à terre. — N'importe; ils pourront nous rejoindre par

terre à Antibes : nous n'en sommes qu'à dix lieues. Comme je viens de vous le signifier, il faut que nous partions incontinent. Hâtez-vous ! — Cela suffit.

Le patron lâche la chaîne, et la felouque s'éloigne du rivage. L'officier, stupéfait, demande ce que cela signifie. — Cela signifie que je pars pour Antibes, et que je vous y emmène avec le plus grand plaisir. — Eh ! voilà une idée charmante ! mais c'est sans doute une plaisanterie ? — Je parle très-sérieusement. Votre société nous est, à tous, très-agréable. Par Dieu ! faites-moi mettre à terre. Pardon de mon incivilité, mesdames; mais je n'ai pas le tems d'aller à Antibes. — Dans ce cas, mettez Monsieur à terre, dis-je au patron ; car je vois que notre société n'est pas de son goût. — Sur mon honneur, dit l'officier, ce n'est pas ainsi que je l'entends ; mais vous sentez bien que le prince aurait grande raison d'être mécontent de moi ; car il croirait nécessairement que j'étais d'intelligence avec vous ; et un pareil tort serait impardonnable à ses yeux. Que dirait-il ? Quant à ce qui me concerne dans

cette affaire, je suis parfaitement justifié. Adieu, Mesdames, et vous, Monsieur!

Marcoline, qui ne savait pas de quoi il s'agissait, le suivait des yeux d'un air étonné. Mais ma nièce se pâmait de rire; car rien de sérieusement comique comme le ton dont notre freluquet avait débité ses protestations. — Bientôt Clairmont nous servit un dîner qui ne laissait rien à désirer. Nous ne pûmes non plus nous empêcher de rire en nous figurant quel serait l'étonnement de mon frère et de Passano lorsqu'ils ne retrouveraient plus la felouque. Mais je ne doutai pas de les revoir le lendemain matin à Antibes.

A quatre heures nous dépassâmes Nice; deux heures après nous arrivâmes à Antibes.

Le lendemain, au moment où nous allions nous mettre à table, nous vîmes paraître mon frère et Passano, l'un et l'autre tout essoufflés. Le pauvre abbé pouvait à peine faire un pas. Je ne suis pas, dit-il, habitué à monter à cheval; j'ai la peau si délicate, que c'est un miracle que j'en sois

réchappé. Jamais je n'ai tant souffert de corps et d'esprit que dans ce malheureux voyage. Mais que la volonté du seigneur soit faite en toutes choses ! — En disant ces mots, il jetait sur Marcoline un regard si piteux, que nous partîmes tous simultanément d'un bruyant éclat de rire. La nièce, qui voulait s'égayer à ses dépens, s'écria : Ah ! que je vous plains, mon cher oncle ! — A ce mot *oncle*, il rougit ; puis lui donnant, en retour, le nom de *chère nièce*, il s'épuisait en complimens aussi gauches que mal exprimés en français. Le poète Passano ne le parlait pas beaucoup mieux.

J'invitai ce dernier à me rendre compte de ce qui s'était passé. — Lorsque j'arrivai, dit-il, à l'endroit où était amarrée la felouque, et que je ne la vis plus, je ne sus ce que je devais en penser. Je retournai avec M. l'Abbé à l'auberge, où je savais que vous aviez commandé un dîner. Je croyais obtenir l'explication de cette énigme ; mais tout ce que j'appris, c'est que l'hôte attendait à dîner, vous et ces dames, le prince de Monaco et un officier français. Au mo-

ment où je lui annonçai que c'était en vain qu'il vous attendait, puisque vous étiez déjà parti, je vois paraître le prince accompagné de l'officier. Informée de votre départ précipité, son altesse, irritée au dernier point, déclare à l'hôte que c'est vous, Monsieur, qui devez lui payer son dîner. L'hôte répliqua que vous aviez voulu, avant votre départ, en acquitter le prix, mais qu'il n'avait pas cru, d'après l'ordre de son altesse, devoir rien accepter. Alors le prince lui donne un louis d'or; puis se tournant vers nous, il nous demande qui nous sommes. Je lui réponds que nous faisons partie de votre suite, et que nous avions de même attendu votre arrivée. Son altesse rit beaucoup de cette aventure. Ensuite le prince me demanda qu'elles étaient les deux dames qui vous accompagnaient. Je répondis que l'une était votre nièce, et que l'autre m'était inconnue; l'abbé se hâta d'ajouter que cette dernière était sa *cuisine*, au lieu de *cousine* qu'il eût dû dire. Vous pouvez vous figurer l'hilarité du prince. Il n'en jura pas moins, en nous quittant, qu'il saurait bien

vous retrouver, et vous faire ressouvenir du tour que vous lui aviez joué. L'hôte, en galant homme, se fit un devoir de nous donner, à nous et aux deux matelots, restés comme nous en arrière, un excellent repas. Au sortir de table, nous louâmes deux chevaux, et allâmes coucher le même jour à Nice. Certains de vous rejoindre à Antibes, nous y sommes arrivés ce matin.

Ici Marcoline déclara très-sèchement à mon frère qu'il aurait affaire à nous s'il s'avisait, soit à Marseille, soit ailleurs, de l'appeler encore sa *cuisine*, ou sa *cousine*.

Au moment où j'allais commander des chevaux de poste, afin de pouvoir gagner Fréjus avant la nuit, paraît un quidam qui s'annonce comme étant [illegible] créancier; ce titre il réclame une somme de dix louis d'or pour frais de remise d'une voiture que j'avais laissée chez lui il y avait trois ans, lorsque j'enlevai Rosalie à Marseille. Je me mis à rire; car cette voiture, en très-mauvais état, ne valait pas cinq louis. Je vous fais présent de cette voiture, lui dis-je. — Je refuse votre présent; je veux avoir mes

dix louis d'or. — Je congédie le drôle, et commande des chevaux de poste. Au bout d'un quart d'heure un soldat m'apporte l'ordre de me rendre sur-le-champ chez le commandant de la place. J'y vais, et je trouve dans la personne de celui-ci un brave homme privé d'un bras, lequel me déclare que je ferais bien de payer les dix louis réclamés et de retirer ma voiture. — Dans nos conventions les frais de remise ont bien été fixés à raison de six francs par mois; mais le *terminus ad quem* ne s'y trouve point déterminé. Il suit que je puis laisser éternellement ma voiture chez cet homme. — Mais si vous ne la faites jamais retirer? — Dans ce cas, le demandeur peut, dans [illegible] transférer cette créance à ses [illegible] ou ayant cause. — Je crois cependant qu'il a le droit d'exiger que vous reprenniez votre voiture, et, faute de ce, de la faire vendre publiquement à l'encan. — D'accord sur ce dernier point; mais je veux lui épargner une telle peine et des frais inutiles. Non-seulement je consens à ce qu'il vende la voiture, mais je lui en

fais même présent. — Voilà qui termine l'affaire, et vous devez être maintenant satisfait, dit le commandant à mon créancier. — Je ne me tiens pas pour tel, M. le Commandant. Je consens bien à vendre la voiture; mais elle ne vaut pas dix louis d'or. — Pourquoi, répliquai-je, avez-vous laissé péricliter à ce point le gage de votre créance, et attendu qu'il ne fût plus en état de la couvrir? Les droits que vous avez à cet égard, vous les avez eus constamment; si vous n'avez pas jugé à propos d'en user, tant pis pour vous. — Vous avez tort, dit le commandant à notre homme. Et vous, Monsieur, ajouta-t-il, en se tournant vers moi, je vous souhaite un bon voyage. Excusez la simplicité de ces bonnes gens ; ils sont toujours portés à interpréter le selon leurs passions ou leurs intérêts.

Comme il était déjà tard, je dus remettre mon départ au lendemain. J'avais besoin d'une voiture pour mon frère et Passano ; il me vint à l'idée que celle dont il s'agit ici pourrait encore servir. Je chargeai Passano d'aller l'examiner, et d'en faire l'ac-

quisition, s'il y avait lieu. Elle se trouvait dans un tel état de délabrement, qu'il l'obtint pour cinq louis d'or. A cette somme, j'ajoutai vingt-quatre francs pour les réparations indispensables. Ce ne fut que le lendemain, après midi, que nous pûmes continuer notre voyage.

FIN DU TOME DIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Séjour à Rome. — Mon frère Jean. — Raphaël Mengs. — Visite à madame Cheruttini. — Ma liaison avec Winckelmann. — Le cardinal Albani. — La *villa* Albani. — Première visite au cardinal Passionéi. *Pag.* 1

CHAPITRE II.

Seconde visite au cardinal Passionéi. — Notre conversation. — Le cardinal Tamburini. — Première audience du Pape. — Échange avec le cardinal Passionéi du *Liber Pandectarum* contre son Oraison funèbre du prince Eugène. — Ga[illegible] de Sa Sainteté à ce sujet. — Rencontre [illegible] gondolier Momolo, devenu balayeur du palais pontifical. — Le cardinal Passionéi me renvoie mon présent. — Je lui renvoie le sien. — Souper chez Momolo. — Ses filles. — Marietta. — Mise [illegible] gain à la loterie. — Raphaël Mengs, sa femme et sa famille. — Seconde audience du Pape. — Sa Sainteté accepte mon *Liber Pandectarum*. — Je marie Marietta. — Je reçois du Saint-Père l'ordre de l'Éperon d'or. — Mon départ pour Naples. 7

CHAPITRE III.

Joyeuse vie à Naples. — Le duc de Matalone. — Sa fille et Dona Lucretia. — Mon départ. 36

CHAPITRE IV.

Ma voiture verse. — Station chez le marquis Galiani. — Rencontre avec Dona Lucretia. — Retour à Rome. — Mariage de Marietta. — Carnaval de Rome. — Lord Tulow-Lismore. — Poinsinet. — Dernière audience du pape. — Fuite de Lismore. — Mon départ pour Florence avec Poinsinet. — Je quitte Florence : enlèvement burlesque de la signora Corticelli que j'emmène à Bologne. 74

CHAPITRE V.

Séjour à Bologne. — Modène. — Je reçois l'ordre d'en sortir. — Parme. — Turin. — L'abbé Gama. — Desarmoises. 95

CHAPITRE VI.

Séjour à Turin. — On veut m'en faire partir. — J'obtiens la permission d'y rester. — Les chevaliers Raiberti et Osorio. — Chambéri. — Mademoiselle le Desarmoises et son amant. — Leurs aventures. — Arrivée de madame Morin. — Nouvelles de mademoiselle Roman devenue maîtresse de Louis XV. — Visite au couvent de M. M.... — Dîner avec les religieuses. — Passage à Lyon. — Mon arrivée à Paris. 107

CHAPITRE VII.

Projets avec madame d'Urfé. — Entrevue avec mademoiselle Roman. — Poinsinet. — *Le Cercle*. — La comtesse de Lismore et M. de Saint-Albin. — Aventure avec deux chevaliers d'industrie. — Duel avec l'un des deux. — Je le laisse pour mort. — Ma fuite de Paris. — Mon arrivée à Strasbourg. — La danseuse Renaud, depuis femme du joaillier Boehmer. — Départ pour Augsbourg. — Séjour à Munich. — L'électrice de Saxe. — Costa me vole. 131

CHAPITRE VIII.

Bassi et sa troupe italienne à Augsbourg. — Je m'en fais le patron. — Retour à Paris. — En arrivant je chasse Leduc. — Projet de résurrection pour madame d'Urfé. — Je pars pour Metz. 157

CHAPITRE IX.

Corticelli, ou la fausse princesse Lascaris. — Séjour à Pontcarré chez madame d'Urfé. — Voyage à Aix-la-Chapelle. — Liaison avec d'Aché, sa femme et sa fille. — Singulier duel. — D'Aché est tué. — Je reconduis à Colmar sa veuve et sa fille. — Trahison de Corticelli. — Je la renvoie à Turin. — Mon séjour à Genève. — Lyon. — Turin. 172

CHAPITRE X.

Retour à Turin. — Le comte Borromée. — Le

comte et la comtesse A. B. — Pavie. — La danseuse pèlerine. — Milan. — Le confesseur. — Le marquis Triulzi. — — Aventure fâcheuse. — Le Capucin. — Révélation. — La sorcière. — J'échappe au ressentiment de la comtesse A. B. en quittant Milan. 202

CHAPITRE XI.

Gênes. — La signora *Isola-Bella*. — Le cuisinier chassé. — Gain au *biribi*. — Les suites. — Santa-Croce. — Sa fuite. — Mademoiselle P. P. — Mon frère l'abbé. — Marcoline. — Voyage par mer à Antibes avec Marcoline et mademoiselle P. P. — Scène de Sterne. — Tempête. — Menthon. — Le prince et la princesse de Monaco. Mon évasion. — Arrivée à Antibes. — Voiture retrouvée. — Départ pour Marseille. 237

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

00020459

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016